

— *Hemsterhusiana, 2* —

Ma toute chère Diotime

1779



*François Hemsterhuis*

*Ma toute chère Diotime*

*Lettres à la princesse de Gallitzin, 1779*

*éditées par Jacob van Sluis*

*avec la collaboration de*

*Gerrit van der Meer*

*& Louis Hoffman*



Berltsum ~ Van Sluis

2011

*Hemsterhusiana, volume 2*

Collection dirigée par Jacob van Sluis

Dans ce volume:

Koninklijke Bibliotheek, Den Haag

*sign. 132 F 1*

Universitäts- und Landesbibliothek Münster

*Gallitzin-Nachlaß Kapsel 19 & Band 1*

Landesarchiv Nordrhein-Westfalen, Abt. Westfalen, Münster

*Nachlaß Bucholtz 1166*

ISBN 978-90-809696-9-8

© Jacob van Sluis

<http://irs.ub.rug.nl/hemsterhuis>

Apple Mac mini

NeoOffice

*Apple Chancery* • Junicode • Verdana

19 II 2011

## *Introduction*

A partir de 1775 jusqu'à sa mort François Hemsterhuis (1721-1790) était en correspondance très régulière avec Adelheid Amalia, née comtesse de Schmettau (1748-1806), mariée avec l'envoyé officiel de la Russie à La Haye, Dmitri Alekseevic Gallitzin. Elle habitait d'abord à La Haye, et puis elle occupait une maison de campagne assez sobre à côté de Scheveningen, appelée Niethuis. Pendant cette période la correspondance était accompagnée de visites, parfois la même journée que les lettres furent envoyées. Après son déménagement à Munster en août 1779 les lettres à la princesse augmentaient en volume, et le contact continuait d'être aussi intensif qu'avant, avec environ deux lettres par semaine.

Pour la princesse Gallitzin Hemsterhuis était un conseiller par rapport à l'éducation de ses deux jeunes enfants, et pour elle même Hemsterhuis fonctionnait comme professeur et guide. La princesse était une muse pour Hemsterhuis: leurs conversations lui donnaient de l'inspiration en tant que philosophe et lui conduisaient à mettre ses pensées par écrit en forme de dialogues. Comme chez Platon ces dialogues se déroulent le plus souvent dans la Grèce antique. Dans leurs lettres réciproques ils s'adressent d'ailleurs comme « Socrate » (Hemsterhuis) et « Diotime » (la princesse).

Vraisemblablement il ne s'est pas rendu compte de l'importance du fait que la princesse lui introduisoit dans le monde des gens distingués en Allemagne. Avec cela elle favorisait considérablement la circulation de ses écrits. Encore de son vivant Hemsterhuis entra en contact directement ou indirectement avec des personnages comme Herder, Jacobi, Goethe, et Hamann. Les deux premiers volumes d'une traduction allemande parut en 1782, à l'insu de Hemsterhuis, une troisième en 1797. Ainsi grâce aux contacts intensifs de la princesse, son travail intellectuel a pu influencer énormément l'avant-romantisme allemand.

La plupart des lettres de Hemsterhuis à sa muse est conservée à la bibliothèque universitaire de Munster (Universitäts- und Landesbibliothek) dans la collection Gallitzin (Gallitzin-Nachlass). Des collections moins importantes se trouvent à la Bibliothèque Royale à La Haye et aux Archives d'Etat (Landesarchiv) à Munster. Pour des raisons pratiques cette édition a été divisée conforme à l'ordre

de ces documents dans les archives et leurs collections mentionnées. Ainsi on a gardé à peu près une ordre chronologique. La collection retransmise n'est pas complète malheureusement: dans les années 1781 et 1782 se trouvent des lacunes importantes.

Les lettres sont éditées ici en transcription. L'énorme volume d'environ 1300 lettres nous a fait renoncer pour le moment à une annotation et à des commentaires sur ces lettres; on se propose d'ailleurs d'y pourvoir en quelque forme à l'avenir. Etant donné les possibilités de recherches électroniques sur le site, la création d'un index dans les livres n'a pas été faite. Le très grand nombre de lettres nous a mené aussi à ne pas transcrire les lettres de la princesse à Hemsterhuis: le projet aurait été trop étendu. L'intention existe néanmoins d'éditer de la même façon des lettres de Hemsterhuis à d'autres personnes, comme par exemple sa correspondance avec Madame Perrenot, sa deuxième muse, qu'il adressait comme « Daphne ».

Dans cette publication nous avons pris en considération les règles suivantes:

- Maintien de la langue et de l'orthographe originale, même s'ils n'étaient pas toujours appliqués de façon conséquente. L'orthographe n'est pas conséquent, par exemple: *republicque* à côté de *republique*, *voions* avec *voyons*, *envoier* / *envoyer* / *envoyer*, etc.
- Le signe & est devenu *et*.
- La ponctuation a été adaptée au français moderne.
- Dans l'application des accents on l'a suivi en général. Hemsterhuis les a omis souvent (*ame*, *premiere*), mais il n'y était pas consequent (*meme*, *même*). On ne trouve chez Hemsterhuis rarement l'accent grave. Ses accents aigues, là où il faut des accents graves dans l'orthographe moderne, ont été changé en accent grave. L'accent grave ou circonflexe sur l'u par distinction à l'n a été nié.

Etant donné que notre transcription a été réalisée à partir d'un microfilm, et que la vérification avec les documents originaux n'était pas toujours faisable, le lecteur doit s'attendre à trouver des défauts assez fréquents dans l'usages des accents.

- Les abréviations et les noms propres abrégés ont été complétés en superscript, pour autant qu'ils étaient connus. On a opté pour cette

méthode au lieu d'appliquer les crochets [...], afin de faciliter la recherche digitale. Les quelques additions éditoriales, qui n'ont pas d'importance pour la recherche digitale, ont été placées entre crochets.

- Les mots ou passages non lisibles et dont la transcription dans les originaux était incertaine, ont été placés entre accolade {...}.
- Hemsterhuis se servit d'une écriture en chiffres pour rapporter en code à la princesse des informations délicates, concernant la politique ou des personnages. Dans les lettres ces textes décodés ont été donnés en italiques, les messages en original (en chiffres) figurent en notes en bas de la page. Cependant ce n'est pas applicable à ce volume.
- Les soulignements et les mots en petites capitales sont conformes à l'usage par Hemsterhuis dans ses lettres.
- On l'a suivi aussi dans les façons non conséquentes de représenter des citations. Hemsterhuis les rendait parfois soulignées, ou bien entre guillemets (ici indiquées comme « ... »), mais souvent elles ne sont pas du tout marquées.
- Parfois il y a sur les originaux des annotations, souvent de la main de la princesse; elles sont rendues ici dans des caractères différents, sans empatement.
- Comme remarqué déjà, dans cette édition on a suivi l'ordre des documents dans leurs archives. Dans quelques cas on a déplacé à l'intérieur de certains volumes une lettre pour des raisons de chronologie apparentes.

150 lettres de Hemsterhuis ont été publiées récemment dans une sélection avec des commentaires détaillés: Frans Hemsterhuis, *Lettres de Socrate à Diotime: Cent cinquante lettres du philosophe néerlandais Frans Hemsterhuis à la princesse Gallitzin; choisies, introduites, éditées et annotées par Marcel Franz Fresco* (Deutsche Hochschulschriften) Frankfurt am Main [etc.] 2007. Dans *Wijsgerige Werken* (« Oeuvres philosophiques »), publiées par M.J. Petry (Budel 2001) on trouve également un nombre de lettres et fragments de lettres avec une traduction en néerlandais; les mêmes ouvrages et lettres ont été publiés dans une édition italienne, aussi avec traduction: *Opere, a cura di Claudia Melica* (Biblioteca Europea; 29) Napoli 2001. Les renvois à ces publications, et en l'occurrence à d'autres, se trouvent en bas de page.

La version-web de cette transcription a été conçue de façon que ces textes peuvent aussi être commandés en forme de livre par [www.lulu.com](http://www.lulu.com). Cette version-livre sera adaptée, comme la version-web, dès qu'il se présentent des corrections ou des suppléments substantielles. A cette fin la version actuelle est donnée à verso de la page de titre.

La transcription a pu être réalisée grâce aux efforts de messieurs Gerrit van der Meer et Louis Hoffman. Leur connaissance de la langue et de la culture française et leur collaboration intensive à l'édition et traduction des « Oeuvres philosophiques » de Hemsterhuis sous la direction de Michael Petry leur permettaient d'entamer ce travail considérable. Dr Ad (A.M.Th.) Leerintveld, conservateur à la Bibliothèque Royale à La Haye, et M. Reinhold Feldmann M.A. et M. Jürgen Lenzing, conservateurs à la Universitäts- und Landesbibliothek Münster, ont donné leur coopération entière en mettant à notre disposition les documents originaux et la préparation de leur publication sous forme digitale. La Bibliothèque de l'Université Groningue, mon employeur, a facilité ce projet, spécialement sous forme de la disponibilité d'un site sur internet.

*Jacob van Sluis*



## *Inleiding*

Van 1775 tot aan zijn overlijden op 7 juli 1790 onderhield Frans Hemsterhuis (1721-1790) een regelmatige briefwisseling met Adelheid Amalia geboren gravin von Schmettau (1748-1806), gehuwd met de Russische gezant te Den Haag, Dmitri Alekseevič Gallitzin. Aanvankelijk woonde de prinses in Den Haag en in een sober buiten Niethuis te Scheveningen; in deze periode werd de briefwisseling gecombineerd met bezoeken, soms nog op dezelfde dag als de verzonden brief. Na haar verhuizing naar Münster in augustus 1779 werden zijn brieven langer. Met de regelmaat van ongeveer twee brieven per week bleef het contact bestaan, even intens als voorheen.

Voor prinses Gallitzin was Hemsterhuis een raadgever bij de opvoeding van haar jonge kinderen en voor haarzelf fungeerde hij als een docent en vraagbaak. Voor Hemsterhuis was de prinses een muze: hun gesprekken inspireerden hem als filosoof en leidden ertoe dat hij zijn gedachten in de vorm van dialogen kon opschrijven. Deze dialogen kregen, naar het voorbeeld van Plato, een invulling alsof ze zich in het antieke Griekenland afspeelden. In de onderlinge brieven kreeg dit navolging doordat de prinses Hemsterhuis met « Socrate » aansprak en hij haar met « Diotime ».

Belangrijk voor Hemsterhuis – al zal hij dat toen niet beseft hebben – is dat de prinses hem introduceerde in aanzienlijke Duitse kringen en zo kon zij bewerkstelligen dat zijn filosofische geschriften breed gingen circuleren. Nog bij zijn leven maakte Hemsterhuis rechtstreeks of indirect kennis met grootheden als Herder, Jacobi, Goethe en Hamann. De eerste twee delen van een Duitse vertaling verschenen in 1782, buiten zijn medeweten om; het derde deel volgde in 1797. Mede dankzij de contacten van de prinses heeft zijn denken een enorme invloed kunnen uitoefenen op de Duitse « Frühromantik ».

De brieven van Hemsterhuis aan zijn muze worden voor het merendeel bewaard in de Universitäts- und Landesbibliothek te Münster, binnen de collectie Gallitzin-Nachlaß. Kleinere collecties bevinden zich in de Koninklijke Bibliotheek te Den Haag en in het Landesarchiv Abteilung Westfalen te Münster. Om praktische redenen is er voor gekozen om deze uitgave op te delen overeenkomstig de ordening in de genoemde bewaarplaatsen en hun collecties.

Daarmee is een ruwweg chronologische volgorde aangehouden. De overgeleverde verzameling is helaas niet volledig: binnen de jaren 1781 en 1782 blijken er grote hiaten te zijn. Hier worden de brieven in transcriptie uitgegeven. Door de enorme omvang, ca. 1300 brieven, is in eerste instantie van annotatie en van commentaar bij de brieven afgezien; het voornemen is wel om in de toekomst op een of andere wijze hierin te voorzien. Gegeven de elektronische zoekmogelijkheden op de website kon een register in de boeken achterwege blijven. Het grote aantal maakt ook, dat geen transcripties zijn gemaakt de brieven van de prinses aan Hemsterhuis: het project was dan te omvangrijk geworden. Het voornemen is wel om ook andere door Hemsterhuis geschreven brieven zo uit te geven, bijvoorbeeld de correspondentie met mevrouw Perrenot, die als een tweede muze en onder de koosnaam « Daphne » werd aangeschreven.

Bij de editie zijn de volgende regels in acht genomen:

- Oorspronkelijke taal en spelling zijn gehandhaafd, ook wanneer deze niet consequent was. Zijn spelling is niet consequent, bijvoorbeeld *republicque* naast *republique* en *voions* naast *voyons*.
- Het &-teken is tot *et* uitgeschreven.
- De interpunctie is aangepast naar modern gebruik.
- Hemsterhuis' gebruik van accenten is voor het merendeel gevolgd. Naar moderne maatstaven gezien liet hij vaak accenten weg (*ame*, *premiere*), maar daarin was hij niet consequent (*meme* naast *même*). Het accent grave gebruikte hij spaarzaam. Wanneer hij een accent aigu gebruikte waar in de moderne spelling een accent grave wordt geplaatst, hebben wij gekozen voor een accent grave. Het accent aigu boven de letter-u ter onderscheid van de letter-n is genegeerd.

Omdat de transcriptie tot stand is gekomen met behulp van een microfilm en we niet in staat waren om alle details naar het origineel te controleren, dient de lezer inzake het gebruik van accenten rekening te houden met een betrekkelijk hoge foutmarge.

- Afkortingen en onvolledige namen zijn, indien bekend, aangevuld met letters in superscript. Er is gekozen voor deze vorm van aanvullen, in plaats van het gebruik van vierkante teksthaken [...], om het voor de gebruiker eenvoudiger te maken om de brieven digitaal te doorzoeken.

- Enkele editorische aanvullingen, die niet van belang zijn voor het digitaal doorzoeken, zijn wel aangegeven met vierkante teksthaken: [...].
- Tussen accolades {...} staan woorden of passages die in het origineel moeilijk leesbaar zijn en waarvan de transcriptie onzeker is.
- Hemsterhuis gebruikte een cijferschrift om politiek of persoonlijk gevoelige informatie gecodeerd aan de prinses te melden. In de brieven zelf is de gedecodeerde tekst in cursief aangegeven, met de oorspronkelijk berichten in code opgenomen in de voetnoten. – N.B. niet in dit deel.
- Onderstrepingen en woorden in klein kapitaal zijn conform het gebruik van Hemsterhuis in de brieven.
- Hemsterhuis is niet consequent in de wijze van aangeven van citaten. Soms zijn deze door hem onderstreept, dan weer geplaatst tussen aanhalingstekens, hier aangegeven met « ... », maar vaak is er geen enkele markering van het citaat. Wij hebben hem hierin gevolgd.
- Aantekeningen in de originele brieven door een ander geschreven, vaak door prinses Gallitzin, zijn weergegeven met een afwijkende, schreefloze letter.
- Bij deze uitgave is, zoals reeds opgemerkt, de volgorde nagevolgd van de bewaarplaatsen en hun collecties. In enkele gevallen is binnen een deel een brief overgebracht naar de juiste plaats in de chronologische volgorde, wanneer het duidelijk is, dat de originele brief niet juiste in de fysieke collectie is ingevoegd.

In een recente bloemlezing zijn 150 brieven gepubliceerd en voorzien van uitvoerige aantekeningen: Frans Hemsterhuis, *Lettres de Socrate à Diotime: Cent cinquante lettres du philosophe néerlandais Frans Hemsterhuis à la princesse Gallitzin; choisies, introduites, éditées et annotées par Marcel Franz Fresco* (Deutsche Hochschulschriften) Frankfurt am Main [etc.] 2007. In de *Wijsgerige werken*, uitgegeven door M.J. Petry (Budel 2001), zijn tevens een aantal brieven of fragmenten opgenomen en in het Nederlands vertaald; deze zijn eveneens te vinden in de Italiaanse vertaling: *Opere, a cura di Claudia Melica* (Biblioteca Europea; 29) Napoli 2001. In voetnoten wordt naar deze uitgaven verwezen; in voorkomende gevallen ook naar andere publicaties.

De webversie van de transcriptie is zo vorm gegeven, dat de teksten ook in boekvorm kunnen worden besteld via [www.lulu.com](http://www.lulu.com). De boekversies bij Lulu worden aangepast, net als de webversie, wanneer er sprake is van substantiële correcties en aanvullingen. Om deze reden wordt op de versozijde van de titelpagina steeds de actuele versie vermeld.

De transcriptie werd mogelijk dankzij de inzet van de heren Gerrit van der Meer en Louis Hoffman. Dankzij hun grote kennis van de Franse taal en cultuur en op grond van hun ervaring met de uitgave en vertaling van Hemsterhuis' *Wijsgerige werken* onder leiding van Michael Petry, waren zij toegerust om deze omvangrijke klus aan te pakken. Dr Ad (A.M.Th.) Leerintveld, conservator van de Koninklijke Bibliotheek te Den Haag, en Reinhold Feldmann M.A. en dhr. Jürgen Lenzing, conservatoren van de Universitäts- und Landesbibliothek Münster, verleende de volle medewerking bij het beschikbaar stellen en het digitaliseren van de originele brieven. De Universiteitsbibliotheek van de Rijksuniversiteit Groningen als mijn werkgever was bereid dit project te faciliteren, in het bijzonder in de vorm van een website.

*Jacob van Sluis*

*Lettre 2.1 – Sans date, février 1779?*

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek Münster, Gallitzin  
Nachlaß, Kapsel 19 [lettre 104].*

[um 1778/79]

Ma toute chère Diotime. J'ai lu et relu la lettre de hier. J'y sens par tout ma sainte amie et la solidité des liens qui m'attachent à elle pour jamais. Je vous jure que je me tiendrai toujours au resultat de notre discours d'avant hier, et je vous assure que nous y trouverons ce repos interne de l'ame, où le philosophe respire, c'est à dire ce repos qui est decoré de toutes les sensations vivifiantes que l'amitié pure puisse produire.

Ma sciatique semble diminuer et n'est plus si continue.

La raison que je ne vous verrai pas aujourd'hui est: 1° que le père de Mr. Van Royen qui est sous moi au Conseil, est dangereusement malade à Leide, ce qui m'oblige à quelque travail de plus, 2° Il faut que je mette en train tout de bon l'affaire de nos dialogues, que je veux finir absolument. Aussitôt que nous aurons une premiere feuille, tout ira bien.

Je vous envoie ici un exemplaire des quatre culs de lampe qui decoreront l'Aristée. Ils sont corrigés, exceptés la derniere avec l'autel, où il manque quelque petite chose encore. Je vous prie de les faire voir à Lysis et au Prince. Si vous avez, l'un ou l'autre, quelques corrections à y faire, je vous supplie de m'en faire part, car il est encore temps d'y remedier. Pour ces exemplaires, vous les garderez s'il vous plait.

Hier j'ai eu Ploos chez moi toute la journée. Elle fût toute leçon pour moi, et j'ai appris plus de lui pour l'intelligence de la maniere à l'eau forte, que j'aurais pu apprendre par la lecture des livres qui en ont écrit. Elle demande de petites attentions qui font toute l'affaire. Aussi tôt que j'aurai un jour (car il faut travailler de jour) vous jugerez si j'ai profité.

Adieu ma toute chère Diotime, benissez Lysis pour moi. Apprenez moi s'il se peut votre sort de demain, et songez, mon aimable Diotime, que tout votre Socrate ne fait qu'une partie de votre essence.

*Lettre 2.2 – Sans date, 1778-1779*

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek Münster, Gallitzin  
Nachlaß, Kapsel 19 [lettre 105].*

[um 1778/79]

Ma toute chere Diotime, votre rhume me pèse. Camper n'a pas ordonné l'eau de vie et du miel pour la toux de rhûme; pourtant je crois que cela ne sçauroit faire du mal.

Je n'ai point de lettres d'Angleterre ni personne en a.

Je ne viendrai pas diner aujourd'hui, mais je me flatte de vous voir s'il est possible, et de vous apporter des lettres.

Hier j'ai eu rhûme et mal de dents, et je n'ai rien fait. La moitié de la journée j'ai dû travailler à la correction d'Aristée. L'autre moitié je l'ai passé à faire des recherches pour Mr. Falconet. Je crois pourtant que je lui en dirai pas le resultat; cela le rendroit trop pedant, et il en deviendrait horriblement à charge. |

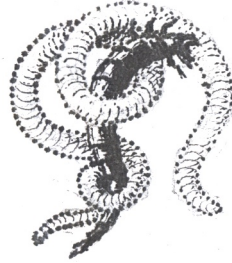
Dites moi si un frontispiece pareil seroit utile pour l'intelligence de l'Aristée, ou lui si eroit bien. Il est indubitable que ce seroit etrange, et il est encore indubitable que moi qui vous parle, je ne discerne pas toujours l'etrange du beau, et j'en sçai la raison.

Adieu ma toute chère.

*Σωχε.*

Au moment que je dois sortir, ne voila-t-il pas trois lettres qui m'arrivent à la fois. Je ne les ouvre pas. Je vous verrai aujourd'hui.  
Adieu. |

*Appendice: un billet avec une vignette et en addition une question:*



*D. Qu'est ce que Vous  
regardez la Mon Cher  
Aristée?*

D. Qu'est ce que vous regardez la, mon cher Aristée?

*Lettre 2.3 – Sans date*<sup>1</sup>

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek Münster, Gallitzin  
Nachlaß, Kapsel 19 [lettre 106].*

[um 1778/79]

Dimanche

Ma toute chère Diotime. Votre billet rend à mon ame son ressort.

Ma sciatique est beaucoup moins douloureuse. J'ai bien dormi, et les maux de dents ont diminués de même. Je vais passer encore ma journée dans ma maisonnette comme hier. J'y vais dessiner, graver ou penser selon que le moment me l'indiquera, car je veux que ma partie intellectuelle soit esclave aujourd'hui.

Hier j'ai dépêché les vignettes pour l'Aristée. J'en ai dessiné une nouvelle pour la dedicace. J'ai hésité long temps si je ne devois pas y mettre vos armes dans un bel ecusson en rocaille, pourtant je me suis fixé à celui dont je vous envoie ici une très mauvaise copie. Elle represente une offrande, que Diocles fait avant que de commencer son ouvrage. L'inscription grecque contient ceci:

À Diotime la transporteuse des ames, à la persuasion et aux Graces, Diocles a posé cet autel. C'est en grec ΔΙΟΤΙΜΑΙ ΨΥΧΑΓΩΓ. ΚΑΙ ΠΕΘΟΙ ΚΑΙ ΧΑΡΙΤΕCCIN ΔΙΟΚΛ.

ΑΝΕΘΗΚ. |

[Couvert:] Pour Son Altesse Madame la Princesse de Gallitzin



1 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 59, environ mars 1779, p. 163.



*Lettre 2.4 – Sans date, 26 janvier 1779?*

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek Münster, Gallitzin  
Nachlaß, Kapsel 19 [lettre 107].*

Copie exacte de ma lettre au Comte Fürstenberg<sup>2</sup>

Monsieur,

Je me flatte que Votre Excellence me permettra de lui rappeler un homme, qui depuis le moment qu'il a eu l'honneur de la voir, n'a pas cessé, ni ne cessera jamais, de lui porter le respect le plus vrai et le mieux réfléchi. Je n'aurois pas manqué de répondre tout de suite à celle que vous m'avez fait la grâce de m'écrire, si je n'avois appris des lors que vous étiez parti pour un voyage de long cours.

C'est maintenant que je prend la liberté de vous faire des remerciements sincères de tout ce que vous avez eu la bonté de m'envoyer, et si vous me permettez de dire ce que je pense au sujet de votre Règlement concernant les instructions dans les écoles, je dois vous assurer que je n'ai jamais vu quelque chose dans ce genre qui en approche, ou qui montre une connoissance aussi parfaite de l'homme, et des vues aussi véritablement philosophiques. Aussi tôt que j'avois lu et relu cet ouvrage, je l'ai prêté à une personne respectable à tous égards. Elle fût | tellement frappée de la profondeur, de la vérité et de l'utilité infinie de cet écrit, qu'elle se mit tout de suite à le traduire, dans l'intention de le faire imprimer quelque part, afin que ceux qui n'entendent pas la langue allemande en pussent profiter. C'est sa traduction que je prend la liberté de vous envoyer, avec prière de vouloir bien y jeter un coup d'oeuïe, et de me la renvoyer avec un mot d'approbation ou de réprobation qui en déterminera le sort absolument. Je dois ajouter que cette personne avoit l'idée d'y joindre une préface qui contiendrait ses vues sur l'éducation depuis la naissance jusqu'à l'âge où commence votre Règlement, et je suis persuadé que personne ne seroit plus qu'elle en état de composer une telle préface d'une façon digne, et analogue à

---

2 L'original daté 26 janvier 1779 en Münster, Bistumsarchiv, Fürstenberg Nachlass 244 nr. 1.

l'ouvrage même, non seulement par l'étendu de ses lumières, mais aussi par le nombre et l'exactitude de ses expériences.

Permettez encore, Monsieur, que je vous présente un petit ouvrage sur la philosophie, dans lequel j'ai tâché de montrer à messieurs les materialistes, d'où | leur viennent leurs erreurs, et que l'action de l'ame immatérielle sur un corps matériel n'est rien moins qu'incompréhensible. Dans six ou sept semaines je prendrai la liberté de le faire suivre d'un autre petit ouvrage un peu plus considérable, sous le titre d'Aristée ou de la Divinité.

En vous envoyant ces petits écrits je sens le bonheur qu'il y a de trouver un juge.

Je suis, de Votre Excellence etc.

Voici, ma chère Diotime, sa réponse de Bonn, que Cornet vient de me porter, avec prière de ne pas envoyer des paquets ou des lettres au Prince, Comte ou Baron (car il est ces trois choses) que par son canal tous les vendredis.

Vous voyez par la mienne que j'avois eu soin même d'envelopper, de cacher le sexe du traducteur. Pourtant, en jugeant de ses expressions, il ne peut avoir en vue que vous ou la Prince d'Orange. Or il a vu la dernière journellement et il est juge si j'en connois. Par conséquent il ne reste que vous. Ce que je crois c'est que vous aurez fait l'éloge de cet écrit, en présence du Comte de Marsai, qui le lui aura écrit, et sachant notre liaison il a amalgamé ces choses ensemble et il a deviné juste. |

Ce qui me fait plaisir, c'est qu'il paroît bien aise de la traduction.

Pour mettre le comble aux agréments que me donnent mes jolis dialogues, il faut que je vous dise, que je suis à la veille d'avoir un proces sur les bras sans le nom de mon correcteur, au sujet du papier de l'Aristée. Il est venu le pauvre homme en pleurant et en tremblant chez moi, en disant qu'il ne demandait qu'un seul exemplaire de toutes ses peines. Il est parti pour Leide consulter un avocat. Quoique c'est sa faute, et qu'il m'en coûtera, j'empêcherai le process.

Pourtant l'Aristée paroitra, mais ce ne sera un ouvrage rare et cher.

Après une couche aussi difficile il ne manquera rien pour me guerir de la manie de vouloir être auteur, que d'être sifflé, et alors il ne me restera que d'en rire avec les autres de bon coeur et sans grimaces.

Non obstant tout cela, ma chère Diotime, j'en jure par vous et par Minerve, que tant que l'une de vous deux daigneront me tenir la plume, je ne cesserai pas d'achever tous les beaux siècles qui vont venir. (Cela se dit sans vanité pourtant).  
Adieu,

Σωκράτης



*Lettre 2.5 – ... février 1779*<sup>3</sup>

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek Münster, Gallitzin  
Nachlaß, Band 1.*

psychologique fev 79

Ma toute chere Diotime, ma sante est comme hier quoique je tousse un peu plus. Je suis ravi d'apprendre que votre excellente tête est en ordre et que vous restez disposée à donner Platon à un siècle, assez peu digne de lui et de vous. Je ne viendrai pas à Niethuis sans Platon. Si je viens aujourd'hui ou demain, je l'ignore. Cela depend absolument de ma disposition morale, intellectuelle et physique. Jusques ici la seconde est pitoyable, car à l'heure que je vous parle, je n'ai pas commencé une des lettres qui me pèsent sur l'estomac comme un roc. Si je commence à penser à l'une, toutes les autres me tombent sur le corps comme des | furieuses qui se disputent le rang à dent et à griffe, et alors ma pauvre tête est une fourmilliere d'idées disparates, qui se heurtent, s'entre tuent et heureusement se detruisent toutes à la fin, ce qui amène le repos à la verité, mais aussi un vuide absolu.

Adieu ma toute chere Diotime, si je ne vous vois aujourd'hui, ce sera certainement demain.

N.B. Je me suis mis à chercher pour Mr. Falconet le mot *επιωσις* de l'Apotheose d'Homere, et provisionnellement je parierois que ce mot ne se trouve pas sur la

---

3 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 53, p. 156.

Pierre, mais bien *εποιουσε* comme l'illustre Cuper l'a donné, l'un de ceux qui ont écrit avec le plus de détail sur ce monument célèbre.

Adieu ma chère Diotime, je voudrais bien savoir si je vous verrai aujourd'hui ou non.



### *Lettre 2.6 – ... février 1779*<sup>4</sup>

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek Münster, Gallitzin  
Nachlaß, Band 1.*

[Febr. 1779]

Ma toute chère Diotime, je vous souhaite le bon jour, de la santé et de la patience. Faites raconter du neuf par Mr. Falconet et sur tout je vous supplie de profiter de cette occasion pour vous faire mettre au fait de tout ce qui concerne la fonte de ce grand cheval dont vous aurez oui parler apparanment et en particulier, de tout ce qui pourroit servir de memoire pour servir à l'histoire du General B. Pour Pline, n'en parlez pas je vous prie, et en cas de billets ou de cartes à son sujet, vous me feriez plaisir, ma Diotime, de leur permettre de s'échapper entre vos doigts. Adieu ma toute chère Diotime, jusqu'à demain s'il m'est possible.

Σ.

Lysis a-t-il une empreinte que vous savez de notre Diomedé?



<sup>4</sup> = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 54, p. 157.

*Lettre 2.7 – ... février 1779*<sup>5</sup>

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek Münster, Gallitzin  
Nachlaß, Band 1.*

[Febr. 1779]

Ma toute chere Diotime, recevez le bon jour de ma part avec la lettre de Lysis. Si je le puis, je viendrai diner avec vous, sans quoi je viendrai apres diner, à moins que je n'aie trop d'affaires ou trop de mal aux dents.

Pourquoi m'avez vous envoié le Theaetète? J'en ai lu la plus grande partie cette nuit pour la premiere fois de ma vie en français. Il y a des passages assez bien rendu. Mais d'autres moins. Le traducteur n'a pas justement toute l'universalité de connaissances de Platon. Je vous supplie Diotime de relire cet ouvrage, en faisant, si vous le pouvez, disparoitre pour quelques instants ce que vous et moi nous devons à l'exercice auquel nous avons assujettis nos têtes depuis deux ou trois ans | et demandez vous combien d'hommes s'amuseront à cette lecture ou {seront} en etat d'en suivre le fil. Vous me direz le nombre apres pourvu ce ne soit pas trop grand.

Adieu ma toute chere Diotime

Σ.



*Lettre 2.8 – ... février 1779*<sup>6</sup>

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek Münster, Gallitzin  
Nachlaß, Band 1.*

fev. 79

Ma toute chere Diotime, voici une lettre que je vous envoie en cas que vous eussiez la curiosité de la lire. Pourtant je me flatte que vous la mettrez de côté, si

---

5 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 55, p. 158.

6 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 56, p. 159.

vous vous trouvez occupée du Symposium qui presse plus. Ma santé est passablement bonne. J'implore la Muse de l'écriture pour qu'elle me force aujourd'hui à écrire quelques lettres au moins. Pourtant Mr. Falconet me presse. Hélas je sçai bien qu'il m'a demandé plusieurs choses, mais entre nous je ne sçai plus ce qu'il m'a demandé. Jugez, ma chère, de l'état, des tourments, d'une tête qui a du moins une vingtaine de F., qui la travaillent et la déchirent. Si les hommes étoient Chrétiens, les | choses n'iroient pas comme cela.

Adieu ma Diotime divine, priez pour ma tête, mais avec ferveur, avec zèle.  
Adieu.

Σωκράτης

J'ai encore nombre de Sophyles à votre charge. J'en ai de même pour Lysis, mais je ne sçai si cela lui convient ou non, à Londres. Je le lui demanderai au premier jour de la poste.  
Adieu ma chère Diotime, mais je crois que j'avois déjà fini ma lettre. Adieu pourtant.

Σωκράτης



### *Lettre 2.9 – ... février 1779*<sup>7</sup>

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek Münster, Gallitzin  
Nachlaß, Band 1.*

[Febr. 1779]

Ma toute chère Diotime. Pour ce qui regarde mes caisses, je ne sçaurois vous en dire des nouvelles, puisque j'apprend que les miennes ont déjà servis pour paver l'endroit où se placent mes tourbes. Pour ce qui est du Platon et ses Lois, permettez moi que je dise une chose hardie. Je crois que vous ne me les aiez pas rendues. Pour ce qui est de mes maux physiques, ils ne sont rien, comme tels, douleur est un amusement pour un philosophe, au moins c'est un objet pour la

<sup>7</sup> = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 57, p. 160-161.

contemplation. Mais il y a des maux physiques, où ce qui est entre l'ame et le corps s'épaissit: se gonfle, tellement que l'ame a beau être contente, mecontente, gâie, triste, heureuse ou malheureuse, le corps ne se prête pas à l'expression de ces modifications, et c'est | ce qui fait un vilain menage. Vous savez que dans le philosophe l'ame et le corps font menage à part, ils ne couchent ensemble que pour produire, et lorsque le corps fait le revêche, l'ame se fache, et s'il s'en faut bien peu quelques fois que la plus forte n'empoigne le plus foible et ne le jette au premier precipice qui se presente. En effet, ma chère Diotime, je crois que le corps est souvent mort pour l'ame, c'est à dire que la fâce de sa composition qui doit regarder une des fâces de l'ame, se corrompt physiquement: la correspondance est alterée: il n'y a plus d'expression possible, et dans cet etat une separation entiere ne feroit rien au corps et rendroit l'ame à l'element qui lui convient et pour lequel elle est | faite proprement; cela me rappelle ce pauvre chien de mër à Scheveningue qu'on transporta quelques fois dans un panier au bord de la mër. Il regarda cette immensité qui fit son bonheur et sa vie en soupirant profondement et en versant un torrent de larmes. C'est l'etat d'une ame qui a la machoire et la tête enflée. L'usage de ses nageoires agiles lui est interdit et elle ne tient ni à l'un ni à l'autre des Univers. Il est heureux, ma Diotime, que les faces des ames sont polies et se touchent parfaitement au point. Lorsqu'elles se touchent il n'y a rien qui puisse se gonfler dans leurs interstices.

Vous ne me demanderez pas d'où j'ai appris cette verité. Consultez le côté de votre ame qui me regarde | et celui de la mienne qui lui repond.

Je suis horriblement affairé aujourd'hui et demain, pourtant je vous verrai demain, mais je vous supplie de me faire savoir de bonne heure le sort de votre journée et de celui de vos hotes si cela se peut. Apres demain je suis libre depuis une heure jusqu'à la fin de mes siècles, c'est à dire jusqu'au dimanche le soir. Je suis tellement affairé aujourd'hui que j'ai refusé ma soirée et ma nuit à Van der Hoop et Lichtenberg, les seuls êtres homologues que je connoisse en Hollande.

Adieu, ma toute chere Diotime, j'allais commencer une autre feuille, mais il y a quatre considerations qui me retiennent: la petite Antje, mon encre, mon papier, et votre indulgence. Devinez laquelle des quatre me pèse le plus. Adieu. Adieu.

*Lettre 2.10 – ... février 1779*<sup>8</sup>*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek Münster, Gallitzin  
Nachlaß, Band 1.*

7 fev. 79

Ma toute chere Diotime, avant l'arrivée de Joseph j'avois deja cachetté le billet ci joint. Comme vous ne me recommandez plus à chercher, je commence à croire, ma chere, que le mss. est réellement retrouvé, et dans ce cas la je vous supplie de bruler l'autre billet sans lire, puisque tout ce qu'il contient ne sçauroit servir qu'à une theorie qui ne dit rien proprement.

Je ne sçai si je pourrois venir diner. La raison qui me l'empchera probablement est Aristée. Ce sera le dernier de mes ouvrages qui s'imprimera par l'Americain. L'Aristée achevé je ferai *σκαφευειν* mon correcteur. Cela ne signifie que le petit chatiment qu'on fit subir à celui qui avoit tué le jeune Cyrus. Si en attendant je trouve | une correction un peu plus serieuse encore, je changerai d'avis, ce qui ne sera pas à l'avantage de Mr. Du<sup>mas</sup>.

Adieu ma toute chere Diotime, incertain encore de mon sort, je ne sçai si je dois me prosterner à vos pieds pour demander pardon et misericorde, ou si je dois vous dire, Madame ce n'est rien; je vous supplie, n'en parlons plus; ce ne sont que des bagatelles. Quel grand genie en auroit agi autrement. Bonté, Madame, en amitié, on ne regarde pas de si près. etc. etc. etc.

Je me flatte bien de vous voir aujourd'hui, mais je n'en suis nullement seur. Adieu, ma chere, si je ne viens pas, faites moi sçavoir si vous allez demain en Cour.




---

8 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 58, p. 162.



*Lettre 2.11 – 7 février 1779*

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek Münster, Gallitzin  
Nachlaß, Kapsel 19 [lettre 108].*

7 fev. 79 • ironie amere

Ma chère Diotime, hier au soir vous n'avez pas agis chreitiennement avec moi, car ce n'est que pour me faire passer la nuit un peu mieux que vous m'avez dit que le Mss. etoit retrouvé, ce qui est absurde et impossible, 1°. parceque vous sçavez positivement que vous me l'avez prêté il y a quelque temps, 2°. parceque le Prince l'a vu plusieurs fois sur ma table. Par consequent il est chez moi, ou on me l'a volé. Je questionnerai tous mes gens sevèrement, et si je trouve le moindre indice de corruption du côté de ... je ferai du bruit. En attendant je passerai les jours à le chercher, et les nuits à y rêver, car je suis au desespoir d'avoir traité avec tant de negligence | une pièce aussi precieuse en elle meme, et d'où pouvoit dependre le bonheur ou le malheur d'un homme. Une pièce enfin que vous ne m'avez asseurement pas confiée qu'en la recommandant à mes soins de la façon la plus serieuse.

A vous dire vrai, ma chère Diotime, je ne sçai plus ou chercher, mais il me vient dans l'esprit que je l'ai prêté à Lysis. Oui, je le lui ai prêté. Il me semble que je le vois encore sur son pupitre. Je le lui demanderai positivement s'il l'a, il me le rendra d'abord; s'il ne l'a pas, il n'a pas le tact assez fin pour être sensible à mon procedéz.

En attendant qu'il me le rende, ma toute chère Diotime, je vous demande pardon à genoux de la premiere | etourderie de cette nature et de cette farce que j'ai jamais commise.

Si Lysis n'a pas le livre en question je ne sçai plus que faire, et quelque peu delicat et sensible qu'il puisse être dans cette matiere, je ne sçai pas trop comment il pourra me pardonner cette offence. Vous le connoissez mieux que moi, et permettez que dans ce cas j'implore encore votre secours. Hier j'ai ecrit encore une lettre au Prince, à laquelle il n'a pas repondu. Je ne sçai plus où me fourer.

Je suis trop honteux pour paroître à votre diner. Si j'y vien, ce que je ne crois pas, je vous supplie de ne pas me regarder beaucoup en face, car j'ai encore le bonheur de sçavoir rougir.

Adieu ma toute chere amie, pardon pardon pour votre pauvre

Σωκράτης



*Lettre 2.12 – Sans date*

*Münster, Landesarchiv Nordrhein-Westfalen, Abt. Westfalen,  
Bucholtz Nachlass 1166.*

Ma toute chère Diotime, je vous donne le bon jour. Voici encore deux feuilles de l'Aristée, qui commence à m'ennuier furieusement. Les feuilles pour *Χίων* qui sont 4 à present, je les garde à moins que vous n'écrivez.

Je ne crois pas que je vous verrai aujourd'hui. Demain je vous prie de me faire sçavoir à temps le sort de votre journée.

Adieu, ma toute chere Diotime.

Σ

Je n'avois pas attendu Joseph, sans quoi celle ci seroit mille fois plus longue.



*Lettre 2.13 – Sans date*

*Münster, Landesarchiv Nordrhein-Westfalen, Abt. Westfalen,  
Bucholtz Nachlass 1166.*

Ma toute chère Diotime, j'ai fremi hier de voir le sacré gage de nos liens confié si légèrement à d'autres mains que les miennes.

Je vous conjure de le redemander à Mr. de Stosch et de considerer cela comme l'une des choses qui m'inporte le plus dans ce monde. S'il y a une chose où je suis sçavant, c'est dans tout ce qui concerne les pierres gravées, et je n'y reconnus aucun superieur. Si Mr. de Stosch fait executer à cette gravure importante la manoeuvre qu'il projette, non seulement elle court de très grands risques, mais elle devra être remontée en neuf tout de | suite, puisque le chaton qui est deja usé et trop foible dans plusieurs endroits, aura perdu toute sa consistance. D'ailleurs il n'y a dans toute la Republicque qu'un seul homme auquel on puisse confier une pierre gravée à monter, c'est Mr. de Koening. Tous les autres ici sans exception ne valent rien absolument, et il me le fera dans 5 ou six jours tout au plus. Je ne reconnois plus votre tact, ma toute chère Diotime, lorsque vous me supposez une egale negligence dans un dessein des armes d'Obdam et dans une affaire qui tient de si près aux sentiment que vous porte

*Σωκράτης*

Demain je vous verrai. |

Couvert: Pour Son Altesse Madame la Princesse de Gallitzin



*Lettre 2.14 – Sans date*

*Münster, Landesarchiv Nordrhein-Westfalen, Abt. Westfalen,  
Bucholtz Nachlass 1166.*

Ma toute chère Diotime, je me porte bien et sans meaux de dents, ce qui me fait plaisir. La situation dans laquelle vous vous trouvez dans le moment vis à vis de Mimi me fait bien de la peine. J'ai beaucoup pensé à elle, et si je considère la prodigieuse richesse des facultés de cet enfant, rien ne m'étonne ni ne m'inquiète dans sa conduite. Comme elle a toutes ses facultés sans exception, elle n'a aucun vice dans le fond. Ainsi elle ne sauroit devenir vicieuse que par l'excès ou la diminution de quelqu'une de ses facultés dans le temps que le mélange se forme. Elle n'est pas encore là, mais je vois que cela approche. Ses facultés se heurtent, se chocquent, fermentent, ecument déjà. Une bonne et une mauvaise action sont également naturelles dans l'état où elle se trouve. Et l'une ne tire pas plus à conséquence que l'autre. Ce sont exactement les mêmes choses. Ce ne sont pas des causes, mais des effets. Voiez les mouvements desordonnés de quelques fluides hétérogènes, avant que chacun ait pris sa place, et avant que le mélange ou l'équilibre est produit. Si à présent on lui montre le mal sous un bel aspect, il est certain que le mélange se formeroit vite et feroit mauvais tout. Mais ne voyant que de bons exemples, il ne lui faut dans le moment critique où elle se trouve que liberté et solitude, et en même temps il lui faut élever le courage; il faut la mener dans le Stoïcisme le plus héroïque et le plus romanesque, et alors il faut lâcher la bride à la véhémence de sa velleité, et en tirer parti. Il me semble que le résultat en sera un mélange homogène et limpide, et le repos. Ce qui après s'y trouvera à rectifier sera facile. Il faut sur tout à cette heure de la géométrie, sans toucher à l'imagination. J'oserai répondre de la réussite.

Adieu, ma chère amie,

Σ



*Lettre 2.15 – Sans date, 1778? 1779?*<sup>9</sup>

*Münster, Landesarchiv Nordrhein-Westfalen, Abt. Westfalen,  
Bucholtz Nachlass 1166.*

La tabatiere sans billet, Diotime, m'apprend que vous travaillez avec efficace à vous perfectionner, à vous suffire à vous même, et à n'avoir plus besoin des autres. Pour moi dont la philosophie est diametralement opposée à la vôtre, en cherchant à la verité mes richesses dans moi même, mais ne trouvant des jouissances que dans mes relations, je vous donne le bon jour, et je ne cesserai de vous aimer infiniment, que lorsqu'à force de vous perfectionner vous serez devenue isolée et que vous aurez detruite votre sphere d'attraction. Mais comme cela me paroît impossible, en me persuadant que la force attractive tient à l'essence de | tout être, je ne crains pas encore le moment humiliant où ma toute chere Diotime cesseroit de faire l'essence de mes vraies jouissances. Adieu Diotime, perfectionnez vous tant que possible, mais comptez que de chercher la perfection par le chemin des Stoiciens, c'est chercher le sommet de l'Olympe en creusant dans l'Abyme; en un mot, c'est être absurde.

Votre Socrate.



*Lettre 2.16 – Sans date, le début de mars 1779*

*Münster, Landesarchiv Nordrhein-Westfalen, Abt. Westfalen,  
Bucholtz Nachlass 1166.*

Ma toute chere Diotime, je vous rend graces de votre billet que j'ai senti, et des lettres de *Xίων* qui m'ont plu beaucoup. Il est bon que je ne suis pas resté chez vous jusqu'à leur arrivée, car je n'aurois pas fini mes affaires j'en suis seur. Je vous felicite de ce que vous verrez *Xίων* le 8 et puis apres nous verrons.

---

9 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 51, p. 154.

Le vieux Van Roijen est mort, ce qui multiplie pour un couple de semaines mes occupations par 2.

Voici deux feuilles nettes d'Aristée que vous garderez, c'est à dire la 2de et la 3me. Je compte de vous envoyer dans trois jours la premiere et la 4me. Le papier est plus blanc, plus cher, mais pas si joli que du Sophyle. La composition est bonne et belle et jusqu'ici il n'y a aucune | faute.

Adieu ma toute chère Diotime, je ne sçai plus si je vous aime, mais je suis vous. Adieu Diotime.

Σ.

Je compte au moins diner demain chez vous et reprendre la lettre du *Χιωv*.



### *Lettre 2.17 – Sans date*

*Münster, Landesarchiv Nordrhein-Westfalen, Abt. Westfalen,  
Bucholtz Nachlass 1166.*

Ma toute chère Diotime, vous n'avez pas besoin d'écrire à Amsterdam. Si vous voulez les 100 ducats aujourd'hui, je vous les enverrai en trois florins et en rijders; si vous pouvez attendre jusqu'à mardi prochain, j'en aurai 100 ou 200 à vos ordres en espèce. J'attend vos ordres la dessus. Ni l'un ni l'autre m'incommodera.

Voici enfin, ma chère, les dernières feuilles de l'Aristée, tant pour *Χιωv* que pour *Λυσισ*. Vous et moi nous n'en avons pas, mais nous en aurons la semaine qui vient, et alors l'aigle s'y trouvera. Je suis charmé du moins que l'Aristée existe apres tant de desagremens.

Je suis fort enrhumé. J'ai été à la Cour. J'ai justement autant de fièvre qu'il me faut. Je reste chez moi toute la journée. Je boirai beaucoup. J'ai assez d'affaires pour m'amuser. Je me coucherai de bonne heure, et demain je serai guéri. Tournez la feuille.

*Σωκρατης*

Dans le paquet pour *Χίω* je joins aux trois dernières feuilles les deux premières, avec les vignettes en couleur. *Λυσις* en a déjà. Les exemplaires en couleur nous les partagerons à nous quatre.  
Adieu Diotime. |

Couvert: Pour Madame la Princesse de Gallitzin



*Lettre 2.18 – 21 avril 1779*

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek Münster, Gallitzin  
Nachlaß, Kapsel 19 [lettre 109].*

21 avril 79

Ma toute chère Diotime. Je vous envoie une lettre assez curieuse de Mylord Stanhope. Si l'Aristée et notre Simon ne suffisent pas à contenter le Mylord, je jure par Socrate et Platon, que je forgerai un quatrième dialogue sur l'immortalité de l'âme, et qui ne sera pas de paille.

Pour ce qui est de l'anecdote de Diderot, j'avoue qu'il me fait honneur, mais j'avoue entre nous, que je ne l'ai pas lu dans les notes manuscrites sur l'Homme et ses Rapports.

Hier j'ai été très bien chez Madame Charles avec Mad. Jean et sa fille Charlotte. Celle-ci n'a qu'onze ans, et dans quelques jours je vous en porterai le profil. C'est la beauté la plus grecque et la plus parfaite que j'ai vue. Elle a de l'esprit, | mais pas à proportion de sa beauté. Dans peu d'heures je me fais juif, mais au coucher du soleil je serai Chrétien devant vous, si mes occupations me le permettent.

Adieu ma toute chère Diotime, que votre Sylphe protecteur ait toute sagesse, toute force et toute prudence!

*Σωκράτης*



**Lettre 2.19 – ... avril 1779**

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek Münster, Gallitzin  
Nachlaß, Kapsel 19 [lettre 110].*

avril [1779]

Ma très chère Diotime, je vien d'achever tant bien que mal le dialogue d'Aristée et de Diocles sur les principes de la philosophie. Je vous supplie de le lire d'un bout à l'autre à votre aise, de me donner vos reflexions par ecrit, de le corriger s'il en vaut la peine, et apres nous le mettrons dans quelqu'almanac ou ailleurs.

Je vous renvoie en même temps le beau sermon de Lysis afin que vous receviez deux pièces à la fois, qui doivent vous interesser du moins par les sentiments que leurs auteurs vous portent.

Je ne sçai pas si pour le diner j'userai de mes droits inextinguibles du samedi, mais l'apres diner je passerai à Niethuis, car mon corps n'a pas moins besoin de mouvement que mon ame en a d'être impregnée par la | vôtre.

Ma chère Diotime, daignez me faire dire comment vous vous portez. Hier vous aviez mal passée la nuit et vous me paraissiez fatiguée et mal à votre aise. Que Dieu vous benisse et vous conserve à

votre Socrate

**Lettre 2.20 – 3 mai 1779**

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek Münster, Gallitzin  
Nachlaß, Kapsel 19 [lettre 111].*

Lundi 3 may 79

Ma toute chère Diotime. La nouvelle que Joseph vient de me porter de votre mal de tête m'afflige à un point, que je ne sçauois bien vous dire. Je tâcherai de venir vous voir, ne fut ce qu'un quart d'heure cet après diné, car lorsque vous avez du mal, ma Diotime, je ne sçauois être un peu bien que chez vous. J'espère



que le temps va s'éclairer, car j'ai besoin d'exercice absolument, plus encore d'un peu de dissipation, heterogenéité et la force des idées qui travaillent mon imagination. Depuis quelque temps, ne fatiguent pas seulement, mais usent le physique a un Lysis qui m'étonne. Je souhaite, ma Diotime, que nos têtes, qui ont tant de choses de commun, n'aient pas en commun le mal dont je parle. Si j'entre dans moi même | pour en chercher l'origine, et par consequent le remède, je trouve que l'habitude continuelle de contempler un futur determine à travers l'experience, la crainte et le desir donne un ton triste, meme au bonheur present dont je devrois jouir, et que je pourrois modifier le mieux que possible. Le futur determiné, qui dans ce monde ne peut et ne doit être modifié que par l'intellect le plus pur et le plus sain, je veux le modifier par ma sensibilité morale qui devroit me servir pour sentir le present; je mêlle cette sensibilité avec l'intellect, et je brouille par là la justesse de ses operations.

Chère Diotime, quelle riche machine que celle de l'amour! Quelle source feconde de malheurs et de peines! Quelle source interessante de bonheur, si l'homme lui même n'en detourna le cours! | Lorsque je considère la prodigieuse richesse des facultés de l'homme, tant developées que cachées: l'indefini de sa velleité, la varieté inconçevable de son imagination et de son intellect, la puissance de sa sensibilité morale, je ne trouve dans tout cela aucune regle sure, aucun point fini d'où il peut partir pour se conduire au bonheur. Si l'homme, tel que je vien de le decrire etoit abandonné à la libérté totale et parfaite qui derive de la nature de sa composition, il seroit l'être le plus absurde, le plus malheureux et le moins fait pour l'eternité qui existe. Heureusement le doigt de son maître a ajouté à sa nature la connoissance du juste, c'est le seul point fini qui se trouve dans son essence. C'est le seul point où il peut attacher le fil qui conduit dans | tous les labyrintes: point tellement fini et inbranlable que l'est la sagesse supreme elle même.

Ma toute chère Diotime, mon amie, pardonnez moi ces élans filosofiques et songez qu'ils ne naissent que dans ces moments heureux où l'ame, fiere de son existence, s'enorgueillit d'être homme. C'est dans ces moments, ma Diotime, que l'amour que je vous porte s'amuse, se joue, se baigne et se purifie. Il ne ressemble pas à l'enfant ailé et frivole, il n'est pas sorti du sein de Diane, il me paroît né de la tête de Minerve comme elle l'etoit de celle de Jupiter.

Adieu ma Diotime divine, pensez un peu à votre

Σωκρατης.

Si je ne venois pas, vous m'écrirez un mot. Bonheur à Lysis de ma part.



***Lettre 2.21 – 6 mai 1779***

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek Münster, Gallitzin  
Nachlaß, Band 1.*

D'harmonie et melodie

jeudi 6 may 1779

Ma toute chere Diotime, c'est au nom de Melpomene que je vous annonce que melodie et harmonie ont foncierement la meme cause.

Harmonie resulte de la coexistence ideale de plusieurs tons.

Melodie resulte de la coexistence ideale de plusieurs tons.

La raison de la sensation differente dans ces deux cas, derive de ce que la coexistence ideale dans le premier nait de la coexistence réelle de plusieurs tons; et de ce que la coexistence ideale dans le second nait ou de la memoire, ou de la durée des vibrations dans des nerfs ou des fibres, ou dans une faculté de l'ame par laquelle l'ame sçait lier le passé, le present et le futur jusqu'à un certain point, et en faire un tout, un ensemble; et quoique les sensations de l'harmonie et de la melodie paroissent fort heterogènes, si on monte à leur source autant qu'elle est dans nous, on trouvera que toutes les deux en ont la même, sçavoir coexistence ideale. Je jure par Pytagore et par Apollon que c'est vrai! Vous voila enfin convaincue! Dieu soit loué!

Joseph dit que vous passez à la Cour aujourd'hui. Je sçaurai s'il est vrai. En tout cas je ne viendrai pas diner parceque j'ai necessairement à ecrire. Il est arrivé une chose inconçevable. J'avois ecrit à Amsteldam le 3 de ce mois. Je reçois des lettres ce matin qu'on n'avoit rien reçu, et ce matin on annonce dans les gazettes que la poste de La Haye à Amsteldam de la nuit du 3 au 4 manque. Jusqu'ici on

ignore la cause d'un tel phenomene. Je souhaite que vous | n'aiez rien à demeler avec cela.

Si vous n'allez pas à la Cour je viendrai vers le soir. Si vous y allez je chercherai Lysis à l'hotel où j'attendrai chez moi toute la soirée.

Adieu ma toute chère Diotime, Melpomène étoit un peu fâchée contre vous, mais je l'adoucirai autant qu'il me sera possible car je vous aime et je ne veux pas que vous soiez mal avec aucune Deesse. Adieu mon amie

Σ.



### *Lettre 2.22 – Sans date*

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek Münster, Gallitzin  
Nachlaß, Kapsel 19 [lettre 112].*

Ma toute chère Diotime, je vous supplie ne sortez pas avec votre mal de tête; le temps fera assez beau, et si je n'avois pas quatre fois plus d'affaires qui me pressent, que je n'en sçaurois achever, je viendrois sûrement à Niethuis.

Pour ma santé, elle est singuliere, je passe la nuit à peu pres sans tousser, mais le bras et la faiblesse interieure me restent, sans diminuer. Hier au soir j'ai pris encore du Gen. Qu. et j'en prendrai aujourd'hui deux ou trois fois, plus pour satisfaire à ma Diotime que dans l'esperance de me voir guerri par la. Ce qui m'etonne le plus de mon mal c'est que toutes les autres fonctions de mon corps sont dans l'ordre. Enfin, ma Diotime, tout cela passera. Le grand, est hors de notre puissance. Apprenons à dire: Nous sommes heureux. Nous | serons heureux en est une suite necessaire.

Ma toute chère Diotime, ne pensez pas trop à mon abattement ni à mes maux, car je vous jure que jusqu'ici je n'en ai pas mauvaise opinion.

Je lirai les lettres de Lysis avec bien du plaisir, et je vous les rendrai demain ou aujourd'hui. C'est à dire aussi tôt qu'il me sera possible. A present je vais tâcher de travailler, et pour le moment je ne puis m'empêcher de rire de la multitude et de l'heterogeneite des occupations qui m'accablent. Ma tête est pire que la

barque de Noe. C'est un cahos à débrouiller. Pourtant je vais vider mon sac d'une façon ou de l'autre, n'importe laquelle.

Hier en arrivant chez moi, je vous ai bien voulu du mal, car on m'a dit en entrant qu'un quart d'heure | après que j'étais sorti pour Niethuis Errata avait été chez moi dans toute sa magnificence et ornée de toutes ses ceintures. C'est votre faute Diotime, que je ne l'aie pas vue. Oui, c'est votre faute. Si vous voulez centupler votre amour pour moi, je vous pardonnerai, et vous apprendrez par là à sentir un peu à la façon de votre *Σωκράτης*.

Adieu, ma chère Diotime. Lorsque vous aurez un moment à perdre, pensez à corriger Simon tout de bon, car je suis assez fol de m'en occuper encore dans des moments de relâche.

Vous pensez à mon domestique et je ne vous en remercie pas. Devinez pourquoi. Nous en parlerons. Adieu



### *Lettre 2.23 – Sans date*

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek Münster, Gallitzin  
Nachlaß, Kapsel 19 [lettre 113].*

Ma toute chère Diotime. J'ai passé la nuit assez bien en la comparant aux précédentes, mais il y a une petite fièvre qui m'incommodé et que j'attribue aux fatigues de la toux, qui en général diminue beaucoup. Si j'avois du mal de tête avec cela que je n'ai pas, je parlerois à Mr. Joris, mais je crois fermement que la promenade fait ma meilleure médecine. Je verrai dans un couple d'heures ou bien après midi quel temps il fait et comment je suis, et je me dirigerai en conséquence.

Je vous renvoie, ma chère, le petit Raphael provisionnellement, avec prière de le remettre à sa place. Je suis trop accoutumé de l'y voir. Je l'ai nettoié. |

Hier au soir je me suis mis je ne sçai comment encore au Simon et il m'a amusé.

J'ai un exemplaire de la petition pour le Prince, mais je ne le lui ai pas envoyé, ne sachant pas s'il étoit de retour.

Adieu ma toute chère Diotime. Vous êtes et vous serez à jamais l'unique  
thresor de votre Socrate. C'est une VERITE.

Je suis charmé que vous m'avez renvoié le Coriolan, et je ne vous le  
remettrai que dans un etat qu'il puisse être manié sans risque.



### *Lettre 2.24 – Sans date*

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek Münster, Gallitzin  
Nachlaß, Kapsel 19 [lettre 114].*

La Haye, ce dimanche

Ma toute chère Diotime, mon amie, je vous ecris quand je le puis. Hier,  
samedi, je suis arrivé ici et j'ai descendu premierement chez le Prince et ensuite  
chez Larrey. Le Prince se porta parfaitement bien, et Larrey fût à la Cour, où je lui  
ai fait remettre mon billet etc. tout de suite. Le Prince me parla d'abord de la  
coadjutorie et me dit quelque chose au sujet de Lansp... Que j'ai ignoré c'est que  
le Roi de Prusse a voulu ce personnage et que par consequent Thulemeyer auroit  
de l'ascendent sur lui. D'ailleurs quelle apparence, cela etant qu'il fit des pas de  
choix dans cette affaire.

Jusques ici je ne puis pas sortir pour prendre les elucidations que je desirerois.  
L'organe de la voix me manque. Si je prononce une douzaine de paroles,  
inintelligible, je n'ai plus de respiration. Pourtant je compte tout cela de remettre  
dans l'ordre, car tout le reste du physique n'est que horriblement fatigué par une  
toux continuelle et les mouvements d'un voiage forcé. En partant de chez vous,  
ma toute chère Diotime, j'étois assez mal, mais pendant le voyage j'ai été tout  
autrement bas pendant quelques heures. A Enschede le medecin exigea une  
prodigieuse saignée, mais je n'en voulois point puisqu'elle m'auroit au moins  
fixée là pour plusieurs journées. Et demenager | pour demenager il me parut plus  
decent encore de saluer auparavant mes bons penates.

Ma psychologie a beaucoup gagné pendant ce voyage, car j'ai eu l'occasion de  
faire avec la plus grande tranquillité et netteté des observations, où je n'avois

jamais pensé. Vous en jugerez un jour. J'attribue la tranquillité et l'espece de gaieté qui me soutenoit dans mes maux à trois choses. La premiere, la façon dont nous nous sommes quittés et qui constate pour jamais l'éternité de notre liaison parfaite où tout changement est d'orenavant impossible. La seconde, de vous avoir vu heureuse avec vos enfants autant qu'on puisse l'être avec sureté dans ce monde, et la troisieme, d'avoir réglé l'affaire de nos {Intagble} d'une façon fine et sure.

J'ai un peu de honte devant vous, mon amie, de mettre quelqu'interet à cet article, mais pensez que dans les mêmes circonstances votre sagesse ne seroit qu'une plus grande.

Adieu ma toute chère Diotime, que le sommeil vous soit plus propice qu'il me sera selon toutes les apparences.

La Haye, ce lundi.

Ce matin le Prince m'envoia votre lettre qu'il venoit de recevoir. Je la lu et vous jugez combien j'étois tristement affecté d'une partie de son contenu; comme je suis encore si faible que je ne | sçaurois sortir, je priai d'abord le Prince de vouloir passer chez moi, ce qu'il fit.

Votre lettre vient ici dans des circonstances fâcheuses. Le Prince d'Orange vient de partir de grand matin pour faire exercer les guarnisons de la Gueldre etc. Il revient samedi prochain. Le Duc de la Vauguion se trouve chez St. Simon à Utrecht. Voici, apres avoir raisonné sur cette affaire, ce que le Prince a conclú: il ira tout de suite parler à Thulemeyer, puis il est certain 1°. qu'il doit être en quelque correspondance sur cette affaire avec quelques personnes de l'etat; et 2°. qu'il est certain, qu'il mettra de la chaleur autant qu'il peut dans une affaire où son Maître et ses successeurs sont si essentiellement interessés. Apres, le Prince va parler au Grand Pensionnaire, et lui fera parler par Thulemeyer. On donnera aussi des alarmes aux Amsterdamois etc., qui dans la conjoncture presente ne doivent rien craindre plus qu'une guerre de terre dans le voisinage de la Republicque, qui par impossible ne sçauroit être neutre. Pour ce qui regarde la France, en ne voiant que ses vrais interets, elle doit fremir en regardant de pres la modification que prendroit bien-tôt l'affreuse colosse qui se prepare. Mais depuis plusieurs années, quel fond peut-on faire sur les relations entre les Cours de Vienne et de

Versailles, qui ne tiennent plus qu'au caractère des gens en place de ces deux côtés? Pourtant le Prince se fonde sur quelques abstractions récentes entre ces deux Cours, parlera au chargé d'affaire de France, ce qui au bout du compte peut faire du bien et pas grand mal.

Je tâcherai de faire peur à quelques personnes en place, qui se sont fait susceptible.

J'ai envoyé votre lettre après en avoir {pris} copie à la personne en question. Nous pourrions avoir besoin de cette copie: Dieu veuille que l'effet tourne en bien encore, et que la plus cruelle guerre peut-être que les derniers siècles ont vus, soit prévenue. Demain je ferai venir quelqu'un de notre secrétaire pour savoir si L.H.P. ont encore quelque chose au Conseil sur cette affaire. Pour l'Evêque de Liège il est totalement à l'Angleterre. Et à nous.

Adieu ma toute chère Diotime, je compte que vous êtes de retour à la capitale, où je conçois que vous êtes utile. Je souhaite que vendredi vous m'annonciez quelque chose de plus favorable sur la grande affaire, et que je puisse vous dire quelque chose de mieux sur ma santé. Embrassez vos chers enfants de ma part, que [je] ne puis pas jouer Collin Maillard avec eux. Adieu ma toute chère amie, que le Dieu suprême vous benisse. Adieu.

Σωκράτης

Le Prince est enchanté de son étui. Il n'a pas été chez moi ce soir, ainsi je compte qu'il vous écrira le résultat de ses cours.



### *Lettre 2.25 – Sans date*

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek Münster, Gallitzin  
Nachlaß, Kapsel 19 [lettre 115].*

Jeudi plus tard

Ma chère Diotime, je vien de faire une promenade avec le Scholiaste et sa Bru, qui se mettent à vos pieds. Le Prince, la Princesse, leurs enfants et toute la Cour ont été hier matin chez eux, et ont été parfaitement contents et contentes du

buste de la Princesse, ce qui fait à mon avis autant d'honneur aux juges qu'à Mad. Falconnet. Elle me presse de travailler avec elle, mais j'avoue que je ne me sens plus cette ardeur. Je ne travaillerois pas sous vos yeux, et c'est ce qu'il me faudroit. D'ailleurs soit dit entre nous, elle se fâcheroit peut-être, de remarquer que proprement je ne veux apprendre d'elle que les petites parties de l'art, et d'entrevoir ma vanité, de vouloir tirer les grandes parties de mon propre fond, et du long séjour que j'ai fait à Athenes. Je crois pourtant que le desir de faire quelque belle tête grecque pour vous m'animeras assez pour me mettre à l'ouvrage. Je serois charmé que je pûsse faire goûter à Mad. Falconnet ma façon de travailler, et que je pûsse lui faire quitter par là ce goût de copier que je crois véritablement au dessous d'elle, car elle a du genie.

plus tard encore

Ma toute chère amie, je vien de recevoir votre lettre excellente et je la comprend d'un bout à l'autre. Rien ne m'y surprend, et je n'ai pas besoin des lettres que vous n'osez pas m'envoyer pour sçavoir au juste ce que vous sentez l'un et l'autre. Mais moi, ma Diotime, que je suis assez profête pour avoir prévu tout cela, et je me suis fâché souvent tres serieusement contre vous, lorsque vous douttiez encore de ce que je voiois si clairement. Depuis le moment | que je l'ai vu, je n'ai rien changé à son trèfle que du côté du moral, qui ne m'étoit pas assez connu par rapport à la nature de sa sensibilité. Depuis j'ai mis 100 par tout. Enfin il est votre ami dans toute la force du terme, et de tous les hommes celui qui est le plus digne de l'être. Dieu veuille que nous le voions Prince. S'il y avoit une douzaine de Princes comme cela sur la terre, quel mortel auroit le front de nier une providence?

Ne vous imaginez pas, ma Diotime, que je fasse ici des reflexions sur votre lettre, sur laquelle il y en a tant à faire pour moi. Je réserverai cela jusqu'à une autre fois quand j'aurai plus de loisir et de l'esprit plus libre qu'à present. Comparez je vous prie la sensation que la ville de Munster nous donna au premier jour que nous arrivames chez Madame la Porte, avec celle qu'elle nous donna dans ce moment. Ce contraste est singulier.

Je suis charmé que le Prince passera encore quelques jours chez vous, car il ne me paroît pas impossible que l'approche du heros fasse une revolution.



Je vous pardonne pour cette fois et pour cause de ne pas répondre à tous les articles de ma lettre. Je ferai vos compliments à L<sup>arrey</sup> demain de grand matin et je lui remettrai la lettre à la Princesse pour la Grosse Comtesse. J'irai la voir demain et j'épieraï toutes les occasions pour déraciner de sa tête l'affaire de hier qui me fait frissonner encore. Quels horribles jours passerois-je encore à Munster, où je pourrois et devois passer les plus beaux jours de ma vie!

Je n'oublie pas votre professeur Gerritz. Si j'avois vu sa bibliothèque j'aurois pu mieux juger | de ce qui y manque. C'est messieurs n'ont pas vu et ne connoissent pas les meilleurs livres dans leurs sciences, et c'est naturel. Il ne leur manque que des livres, non des facultés de tirer le meilleur parti possible des livres. Peut-être les bibliothèques grecques et latines de Fabricius lui conviendrait, ou le Thesaurus Antiquitatum de Gronovius. Peut-être manque-t-il totalement des grandes éditions d'auteurs classiques. Enfin, ma Diotime, j'attendrai de vous des ordres précis à ce sujet. Si vous voulez des tabatières, les miennes sont toutes à vos ordres et j'en ai plusieurs de trop. Celui de jaspe, il n'en connoitroit pas le prix peut-être, mais j'en ai en or. Vous n'avez qu'à me le dire.

J'embrasse tendrement votre Apollon et votre Diane; mais qui sont donc leurs compagnons de jeu?

Je trouveroit bien des peintres ici qui copieroient le portrait, mais je crois que Van der Aa seroit un des meilleurs et très assurément le moins couteux. Vous sçavez que cet homme feroit tout pour vous.

Vous parlez de la loterie, ma Diotime, mais celle qui tire à sa fin ne nous tirera pas d'affaire; voyez ce que je vous en ai dit dans ma précédente. Voici le dernier billet dont je vien de voir le neant. C'est celui que vous avez eu de l'Envie.

Il y a bien du temps que je n'ai eu des nouvelles de Lysis. J'en attend au premier jour, puisque Sontag m'a dit ce matin, que Mr. Coladan avoit pris votre paquet et le mien avec lui de Leipsich à Genève. Si vous voulez m'envoyer ses lettres par occasion, vous me ferez plaisir.

Le bout de billet de Loterie est une chose superflue, que je vous | renvoie avec reconnoissance.

Je suis charmé que Mr. Hofman vous plaise. S'il étoit possible que je pusse écrire à ... qui est en voiage, je lui manderois certainement l'éloge de Hofman avant qu'il la voit. Faites en de même si vous le pouvez avant qu'ils se voient pour

des raisons ... soit dit entre nous, mais saintement entre nous, lorsqu'il a été la dernière fois chez moi, je crois que j'ai fait une découverte qui m'a frappé dans sa caractere. Moi faire une découverte dans le caractere de lui? Oui, la vanité ou l'orgueil dont on l'accusoit, je l'ai toujours pris et le prend encore pour un sentiment vrai de sa propre suffisance et de ses grandissimes talents et cela est naturel. Mais je crains, ma chère Diotime, que cet homme que j'aime tant, deviendra susceptible de ce petit orgueil des ames pauvres, qui préfère une fausse et miserable consideration dans la société à une consideration meritée par les talents ou par les actions, et que le genre humain lui doit. Je crains que le favorable accueil à la Cour n'ait entamée son côté faible. Il doit aller voir le Grand Roi, et il m'a dit pourquoi il le desiroit. Je suis charmé de voir dans la lettre de Hagner à l'Etat, qu'il n'y va pas. Je vous prie, lorsque vous le voiez, de l'étudier, et de me dire si j'ai tort, ce qui me fera un sensible plaisir, car si j'ai raison je lui en parlerai; il m'aime et a de la confiance en moi.

Adieu, ma toute chère Diotime, aiez le coeur plein, mais songez à cet axiome, que tous ceux qui ont la trousse extrêmement riche de tous côté, n'ont rien autre chose à faire pour parvenir à l'harmonie parfaite, et au 100 par tout, que de perfectionner l'intellect, et de tenir en bride la sensibilité morale. Voulez vous bien croire que le heros lui même pourroit avoir besoin de cet axiome pour conseil?

Je vous supplie, ma Diotime, de m'envoyer la feuille qui contenoit votre appendix au Simon; je vous le prie en grace, de même d'avoir soin du rouleau que vous avez confié au Prince.



### *Lettre 2.26 – Sans date*

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek Münster, Gallitzin  
Nachlaß, Kapsel 19 [lettre 116].*

Ma toute chere Diotime. Je n'ai pas reçu des lettres encore d'Angleterre, car la poste n'est pas arrivée. Aussi-tôt que j'en reçois je vous l'enverrai tout de suite dans quelque livre de mathematique ou de grec.

Je vais écrire tout de suite à M. de Fürstenberg, c'est à dire au sortir du Conseil.

Adieu ma toute chère Diotime, je n'ai pas le temps de vous dire d'avantage et bien moins encore combien votre  $\Sigma$  vous aime. Adieu.

Hier au soir je n'étois pas arrivé à moitié chemin de Bout, qu'un coup d'éclair de la plus belle espèce me parut approuver nos plans et servir d'un pronostic heureux. Que les puissances celestes les confirment! |

[Couvert:] Pour Son Altesse Madame la Princesse de Gallitzin



### *Lettre 2.27 – 14 août 1779*

14 d'aout

Deventer, samedi à sept heures du matin

Ma toute chère Diotime, je viens d'arriver ici, et je pars tout de suite. Je compte de faire mon voyage exactement dans 2 fois 24 heures. Je me porte bien, pour le corps, mais séparé de vous mon ame paroît avoir perdue son essence. Hier je ne pouvois vous écrire de Maxhaven, puisque le postillon ne retournoit pas. Quand vous recevrez celle-ci je l'ignore, mais je ne puis me refuser la consolation de causer un moment avec vous.

Le chemin que j'ai pris est sans aucun comparaison le meilleur et le plus beau et sans aucun danger ou mauvais passage. A un quart de lieu au delà de Maxhaven commence un chemin sur et entre des montagnes enrichie de vues comme je n'en ai jamais vu, tellement, que mon Suisse s'ecroit en extase: Voila la Suisse, Monsieur. Je lui demandois d'où il étoit, il me dit qu'il étoit à quelques lieux de Morges, et que c'étoit la précisément comme je vois ici. Il me dit qu'on lui avoit dit que j'irais en Suisse, qu'il eseroit, et qu'il m'accompagneroit volontierement. | Jugez si cela m'a fait penser. Je vous supplie, mon amie, de me donner le plus souvent de vos nouvelles qu'il vous sera

possible, de jouir modérément des plaisirs du bois d'Althof, d'embrasser nos chers enfants tendrement de ma part.

Adieu, ma Diotime, mon postillon me presse. Je vous baise les mains et les pieds avec la plus sacrée tendresse.

Socrate.

La petite cléf que j'avois laissée sur ma table à côté du microscope est celle de la caisse du telescope. Adieu.



*Lettre 2.28 – 15 & 16 août 1779*<sup>10</sup>

La Haye dimanche 15 d'aoust à cinq heures du soir.

Ma toute chère Diotime, mon amie, je ne sçai si ma lettre de hier de Deventer vous sera parvenue. Ce que je sçai, c'est que condamné à ne pas vous voir, ma chère, je ne sçauois me refuser le consolant plaisir de vous écrire. Le moment de notre separation passagère que j'avois redouté il y a long temps comme l'homme foible craint la mort, n'avoit rien de noir et ne me laissa que la profonde impression de l'absurdité d'une telle separation et de la nécessité d'une union indissoluble. Si je vous écrivai autant de lettres que je vous en destinois pendant mon voiage, ornées de toutes mes reflexions sur notre état, sur ce que je venois de voir à Munster, et sur les hommes general, nous passerions la plus longue vie, vous à lire mes lettres et moi à les coucher. Pour ce qui regarde pourtant quelques unes de ces reflexions, j'y reviendrai dans l'occasion, car je me propose de vous écrire à la façon de *Λυσίς*, suivant que mes circonstances me le permettront. A present il faut que je vous parle de la route que j'ai prise, sans comparaison la plus belle et la moins couteuse, et celle que je suivrai toujours etant | seul et lorsque la presence de *Χίω* ne m'appellera pas à Nijmegue. Je suis parti vendredi de chez vous le matin comme vous sçavez, et allant continuellement par Maxhaven, Gronau, Enschedé, Deventer, Appeldoorn,

10 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 63, p. 170-174; Petry (ed.), *Wijsgerige werken*, 404-405 (fragment); Melica (ed.), *Opere*, p. 397-398 (fragment)..

Voorthuizen, Amersfoort et Utrecht, je suis arrivé ce matin ici à La Haye à 11 heures. J'ai descendu d'abord chez le Prince, qui étoit bien aise de me voir et d'apprendre de vos nouvelles, et j'avoue que je n'avois pas moins soupiré après lui uniquement pour avoir la consolation de parler de vous. Le Prince, qui part mercredi prochain, m'a dit qu'il avoit relegué la Bamberg avec une pension annuelle de 20 ducats et les fraix de son voiage. Il m'a fait voir les livres que cette femme avoit tenu, qui marquent au moins l'absurdité de se servir d'une telle creature pour tenir des livres. Elle partira pour son païs, mais elle est encore à l'hôtel. Le Prince, pour se débarasser d'autant plus surement d'elle, est resolu sur le conseil de Mr. Voogt, et très sagement à ce qu'il me semble de ne donner plus de table à son hôtel pendant son absence, mais de donner de l'argent par semaine à tous ses domestiques. Il m'a dit encore qu'il avoit aussi déjà pensé à la liaison du Suisse avec la Bamberg, | mais qu'il diroit à son depart au Suisse, qu'à la moindre nouvelle qu'il entendroit de quelque clabauderie que ce fût, il la feroit chasser. Notez (mais ceci reste entre nous) que le Prince m'a dit qu'il s'étoit aperçu que Mad. Falconnet avoit déjà clabaudé aussi un peu dans l'affaire de Bamberg, ce qui ne m'étonne pas. Mons. et Mad. dinent aujourd'hui chez le Prince. J'ai vu l'une et l'autre un moment, ils alloient à la messe. Je fus frappé de la ressemblance de votre buste. D'ailleurs cette pièce qui touche à sa fin est travaillée avec beaucoup de goût. Madame Falconnet a été à la cour. Elle y retourne demain pour commencer le portrait de S.A.R. Elle travaillera en marbre pour le Prince d'Orange.

Demain je dine tête à tête avec le Prince. Il m'a prié de recevoir et de garder de l'argent pour lui pendant son absence et d'en donner à Mr. Voogt à mesure qu'il en demandera.

Etant hier matin à Deventer j'ai appris que Mlle Marije avoit logée au Posthuis 4 jours et qu'elle étoit partie ensuite pour Paderborn et Osnabrug etc.

Mon domestique m'a dit ce matin que Joseph l'avoit chargé entre autre de remettre 3 ducats de sa part à son epouse. Comme je me trouve chargé de la même commission, je laisserai faire à mon | domestique et je garderai mes trois ducats pour Monsieur ou pour Madame Joseph suivant les ordres que j'implore incessamment. Il me semble que Joseph ne m'a pas bien compris.

Demain je compte de parler avec Mad. Voogt et de régler l'exécution des ordres que vous m'avez donnée. Le Prince m'a dit que plusieurs articles que vous demandez sont déjà dépêchés par Zwolle. Demain j'approfondirai tout cela. Pour le vin de Bourdeau le Prince m'a dit qu'il n'y en avait plus à ce qu'il croioit. Avant que de vous depecher un ballot vous recevrez la liste de ce qu'il contient. Le Prince est un bon Prince, mais jusqu'ici je doute qu'il veuille se charger de la moindre chose dans sa voiture, d'ailleurs il reste à Layen quelques jours avant d'arriver à Munster.

Lundi à 8 heures du soir.

Ce matin, ma toute chere Diotime, j'ai passé une heure avec la Grande Comtesse. Aussitôt qu'elle entendoit prononcer mon nom, elle descendit de l'escalier avec la rapidité d'une fille de 16 ans, moitié coiffée et la larme à l'oeuil, et avant que j'eusse pu lui parler, elle me dit qu'elle ne sçavoit reconnoitre ma delicatesse en lui portant tout d'abord de vos nouvelles. Enfin cette femme vous aime | comme il faut aimer. Je la respecte, et je vois à travers de toutes ses petites apparentes et de toutes ses singularités une ame belle et ferme et un grand sens droit. Vous l'aurez dans peu chez vous. Elle viendra de Twickel par Enschedé et Maxhaven. Elle m'a instamment priée de venir la voir souvent, afin qu'elle pût parler de vous. Le Comte son mari vous offre ses respects.

J'ai été chez l'Errata qui vous comble de benedictions. Je lui ai remis les papiers pour Lysis, mais je lui dirai demain qu'elle peut les envoyer l'apres demain par la valise de Sontach. J'y ajouterai un petit paquet avec une lettre, longue à proportion du temps que le Comte Visconti de Bruxelles me laissera. C'est un très aimable garçon, auquel je dois quelques soins, et qui part apres demain. J'ai fait voir à l'Errata les silhouettes de vous et de vos enfants. Si vous voudriez m'en envoyer un exemplaire pour elle, elle pleurera de joie et priera pour vous. Elle me montra une lettre de Lavater qui me menaça d'une lettre dont j'ai fremîs. Elise est en extase de celle que je lui ai apportée et repondra au premier jour. |

J'ai diné aujourd'hui chez le Prince avec Mr. et Madame Falconnet. Elle a travaillée ce matin avec succes à la Cour et continue demain. Le Prince doit l'accompagner dans sa besogne. Il m'a dit qu'il me parlera demain pour seur. Je tacherai de faire sortir la Bamberg avant qu'il parte, puisque tant que celle ci est

à l'hôtel Madame Vogt n'ose y venir. Mr. Vogt m'a fait voir le plan de ménage qu'il introduira chez le Prince que je trouve extrêmement sage et par lequel le Prince gagnera beaucoup. Mr. et Mad. m'ont fait voir la négligence et la friponnerie inconcevable de la Bamberg. J'ai remis à Mad. Vogt la liste de ce qu'elle me doit procurer pour vous, j'y joindrai le beurre et le fromage et je ferai mettre le tout dans un balot par Moreau.

Pour la baptiste et le stopgaren, je vous l'enverrai tout de suite par le chariot d'Amsterdam avec un étui de mathématique pour ma chère Mimi, que je vous prie de lui remettre de ma part avec douze baisers un jour qu'elle sera sans humeur.

Le Prince a reçu une lettre de Camper qui part pour Hambourg le 1 de sept., incertain s'il viendra à Munster | avant ou après son voyage, mais il viendra certainement. Je lui envoie demain votre lettre.

Je compte que vous aurez actuellement chez vous Messieurs Tavel et Euler. Le dernier est attendu ici dans deux jours. Mr. Larrey est associé à son père avec la survivance de son emploi, ce qui fait une fortune très considérable et vaut bien mieux qu'être le gouverneur des jeunes Princes. Cette nouvelle vous fera plaisir.

Il s'est passé une chose assez curieuse ici. Sur un de nos vaisseaux de guerre qui sont au Helder, commandé par Mr. Braam, excellent officier, mais un peu dur peut-être, l'équipage s'est révolté et a mis le Capitaine et tous les officiers à la chaîne. Ils présentent leurs batteries bien chargées fièrement à quiconque ose s'approcher d'eux. On a donné ordre à quatre ou cinq vaisseaux de guerre de tacher de les entourer et de se rendre maître d'eux ou par des menaces ou par ruse, mais je crois que des gens aussi résolus aimeront mieux adoucir leur sort par l'acte d'une vigoureuse défense, que de se faire pendre par accord. S'ils s'échappent avec leur vaisseau, ils se donneront aux Français, qui ne les renverront pas. |

Adieu ma toute chère Diotime, pour vous marquer combien je pense à vous, voici ce qui m'est arrivé hier et ce qui m'a affecté singulièrement. N'ayant dormi de trois nuits et un peu fatigué du voyage je me met sur le coude et m'endors un quart d'heure. Jean monte, me réveille avec peine et me dit que mon dîner étoit prêt. Je demande où? Dans la maisonnette me dit-il. La Princesse y est-elle? lui dis je. Il me regarde fixement et me dit: Non Monsieur. Je lui répond, en le

regardant de même, hebien avertissez la et lorsqu'elle y sera, je viendrai diner. La dessus il palit, me croiant fôl et me repond que vous n'etiez pas ici.

Je vous avoue que j'ai été plus d'une demi heure à me remêttre de la toute etrange sensation que cette scène me donna. Vous voiez par la que, soit en veillant, soit en dormant, mon ame est toute imbibée de l'essence de sa Diotime. Adieu ma Diotime, je vous baise la main un million de fois. Embrassez têndrement les chers enfants pour moi.

Διοκλης Σωκρατικος

Voici une lettre de Mad. Vogt. Dites moi comment vous vous gouvernez avec le bois, que le Prince connoit et avec Messieurs Zumkley et Gerrets que je salue. Le Prince sçavoit deja que Winter etoit un sôt, et la pauvre Mad. Vogt en est au desespoir.



*Lettre 2.29 – 17, 18, 19 & 21 août 1779*<sup>11</sup>

La Haye, ce mardi 17 d'aoust 1779 à 10½ soir.

Ma toute chere Diotime, j'ai presque assemblé les ingredients de votre balot. Moreau viendra apres demain en ordonner la caisse et l'emballer.

Mon Comte de Viconti, ce joli garçon, m'a beaucoup ennuié. Nous avons été au Cabinet jusqu'à 3½ passé, il n'avoit ni gout ni connoissance des antiquités. Je crois que c'étoient les premieres qu'il avoit vu de sa vie. Enfin je le menai à la politique, et alors il se montra tellement françois, que je l'ai congedié sans regret quelconque. Ensuite j'ai été chez le Prince, qui m'a ramené chez moi. Le Prince est foible et la Bamberg est une femme detestable. Il lui avoit païé encore des comptes, apres deux quitances de sa main, qu'on ne lui devoit plus rien. Apres ce dernier paiement elle presente encore un memoire de f600 ou environ, qu'on lui doit d'un argent deboursé pour des choses où personne ne comprend goutte. J'ai obtenu du Prince qu'il ne la paiera pas, mais il lui a envoié pourtant l'argent pour

<sup>11</sup> = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 64, p. 175-176 (seulement 19 août).



son voiage. Comme le Prince ne veut pas la mettre dehors, j'ai obtenu qu'elle ceder sa chambre à Mr. et Mad. Vogt. J'ai prié le Prince d'autoriser Mr. Vogt à chasser tout domestique | qui lui déplairoit. Il me l'a accordé, pourvu que ce ne fut pas Du Pré, ce qui me fit plaisir.

Le Prince m'a remis *f*1375, dont j'ai donné quittance. Il m'a prié de vous en remettre *f*574 au premier de sept. et de donner à Mr. Vogt ce qu'il me demanderoit de temps en temps pour la depense de la maison. Voici la copie exacte du Memoire qu'il m'a remis avec l'argent.

[mis en cadre]

A la Princesse

Mr. Vogt lui a envoyé pour 56 *fl* 18

Mlle Bamberg a païé les chevaux, qui

l'ont mené de La Haye 36

Total 92 – 18

A decompter des 666 *f* reste à lui envoyer 574 *f*

Mercredi 18 d'aoust 1779

Mad. Falconnet a soupé hier chez le Prince. Il est parti ce matin à cinq heures et passera deux jours chez St. Simon pour l'amour de lui. J'en suis bien aise, car il a besoin de se débarasser la tête des sensations desagreaibles qu'il a eu depuis quelques temps. |

Pour l'amour de moi, son depart me fait une peine sensible. A qui parler de ma Diotime avec un ombre de l'interet que j'y met. Son absence redouble le vuide affreux où je me trouve. Mes anciennes connoissances en me rencontrant dans les rues savent le sujet de mes peines et tachent de me consoler. Si j'osois leur parler vrai, je leur dirois qu'ils me paroissent insipides.

Je vien de faire une action hardie, ma Diotime. J'ai été cet apres diné à Niethuis. J'ai craint ce moment douloureux. Je n'ai jamais fait ce chemin avec plus de vitesse, mais avec cette vitesse d'anxieté qui fait courir la peur vers un mal necessaire. En arrivant mon sang se retira vers mon coeur. Madame de Haan estoit assise sous un arbre. Aussi tôt qu'elle me vit elle vint à moi, et pleura

amèrement en me demandant de vos nouvelles. Nous montâmes à vos appartements, qui étoient en fort bon ordre. Plusieurs personnes y avoient été pour les louer, mais elle dit qu'elle a juré de les garder pour vous jusqu'au printemps prochain, se flattant toujours encore que vous voudriez bien passer une quinzaine de jours chez elle. Elle avoit approprié et destiné votre appartement pour moi et me supplioit d'en faire souvent usage dans mes heures de loisir. J'en profiterai assurément pour fuir des importuns au moins. D'ailleurs c'est là où j'ai succé mon Aristée qui me console quelques fois ma Diotime. Peut-être la sainteté du lieu m'inspirera de nouveaux accens dignes de vous être adressés. Elle conservera le jardin dans l'état où il est jusqu'au printemps. Elle a promis d'avoir le plus grand soin des fleurs du Prince, mais comme elle ne s'y entend pas ni moi non plus, j'ai résolu, en cas que le Prince me donne des ordres spécifiques dans peu de semaines, d'y aller avec un jardinier et d'agir suivant les avis qu'il nous donnera. Le Prince trouvera toujours un appartement pour y dîner et pour s'y reposer à sa fantaisie. Vos tourbes suffiront assez pour son service et le mien.

Lorsque je pense à l'état actuel du Triangle, je trouve une furieuse différence entre le sort de vous et de Lysis et le mien. Vous avez tous les deux pendant l'absence des objets nouveaux, qui servent à vous distraire, tandis qu'à moi, tout sentier, tout arbre, toute colline, tout appartement, si souvent témoins de nos serments reciproques, me rappellent | ou la jouissance la plus délicieuse ou ces ébranlements vifs et douloureux qui sont de l'appanage des âmes énergiques, et qui ont toujours une source belle et pure.

Enfin j'ai quitté Madame de Haan avec regret, car je respecte tout ce qui pleure l'absence de Diotime. Nous sommes convenus que je passerai toute la journée du 28 à Niethuis pour dessiner, qu'elle me fera des goffres et que je lui apporterai du vin. Peut-être mettrai je Pleuntje de la fête. De de Haan je suis allé chez les parents de Hansje, qui se portoient tous bien et se rejouissoient fort de la lettre et des nouvelles que je leur apportois de leur fille. Piet de Haan m'a ramené jusqu'à de l'Isle dans son cabriolet, car j'étois un peu fatigué. J'ai fait réflexions à cette occasion combien j'aurais pu oeconomiser sur cet article et combien Verhage y auroit perdu. Schneider m'a fait une visite ce midi. Il part lundi avec une bonne attestation du Prince, peut-être par Munster; je le verrai encore. Bamberg me menace d'une visite. Je ne crois pas que je la verrai, à moins qu'il ne

soit d'utilité pour Mr. et Mad. Vogt et votre hôtel. Dupré fait encore des compotes, puisqu'il n'y en avoit pas assez pour votre usage. Vos bottes ne se trouvent pas. Peuvent-elles êtres dans des armoires dont vous avez les clefs? Bamberg le pretend. |

Jeudi 19 d'aoust 1779

Moreau a été ici ce matin mais je n'ai pas encore le tout ensemble pour faire le balot. Pourtant il partira samedi ou lundi pour Amsterdam et pour Zwol. Vous en aurez la notice jeudi prochain. Je vous enverrai en attendant un petit paquet par Amsterdam et par Aarnhem qui contiendra le stopgaren que Vogt a acheté, la baptiste que j'ai eu par hazard, et l'etui mathématique pour ma chère Mimi. Vous le lui remettrez quand vous le trouverez à propos. Permettez, ma Diotime, que je vous fasse ressouvenir que vous me devez encore des manchettes. Jusqu'à tantôt, mon amie. Je vais diner avec assez peu d'appetit.

Après diné n'ayant reçu aucune lettre, je me suis rendu à la poste. Celui d'Allemagne étoit arrivé, mais il n'y avoit aucune lettre de Munster; ensuite je me suis rendu à la maison de Tavel qui n'étoit pas encore de retour. Je ne vous souhaite pas, ma Diotime, de sentir ce que j'ai senti et ce que je sens. C'est la première fois que je sçais ce que c'est que l'absence. Au nom de Dieu je vous conjure de m'écrire tous les jours de poste, ne fut ce que deux lignes: ne fut ce que par vos enfants ou vos domestiques. C'est mon unique aliment. Je ne me promets aucun ombre de repos avant que notre commerce epistolaire soit établi sur un pied fixe. Je ne puis me figurer | que, vous portant bien, vous auriez manqué à me gratifier d'un mot, car je suppose que vous aiez reçue la mienne de Deventer, la seule que j'ai pu vous écrire pendant mon voiage. Ce voiage paroît avoir fait du bien à la santé de mon corps. Les affaires qui tiennent à mon poste je les manie avec plus d'aisance, avec plus de zèle, mais hors de la, tout m'opresse, tout m'ennuie. D'ailleurs je n'ai plus de poinct fixe qui m'oblige et m'attire à la promenade et qui m'est pourtant absolument nécessaire. Pour remedier à ce mal j'ai resolu d'aller trois ou quatre fois par semaine à Niethuis et d'y établir mon atelier de philosophie. Je m'y propose deux ouvrages. L'un d'achever le Simon qui vous sera adressé directement et imprimé. L'autre c'est le Catechisme que vous m'avez demandée. Ce sera à vous, ma Diotime, à

determiner par lequel des deux je dois commencer. Pour le Catechisme en voici un plan que je vous propose et que je crois conforme à votre idée.

1° Faciliter dans l'enfant cette premiere et simple operation de l'intellect par laquelle il acquiert la conviction intellectuelle d'une cause ou d'un auteur – de tout ce qui est.

2° developper dans lui ce sentiment naturel de desir, d'esperance, d'une prière d'un souhait vague adressée | à une chose quelconque plus puissante que lui ou plus puissante qu'une chose qui lui fait du mal.

3° Lui faire comprendre ce que c'est que cette chose puissante ou la divinité.

4° Que ce qu'on appelle culte ou religion derive de ce sentiment naturel de desir, d'esperance etc.

5° Quelles différentes idées les hommes ont dû se faire de la Divinité à proportion des temps, des circonstances et de leurs lumieres.

6° Que de ces différentes idées ont dû naitre necessairement toutes ces differences de cultes ou de religions.

7° Que toutes les religions et tous les cultes n'ont proprement qu'un seul et même but, sçavoir de se rendre ami celui qui est le plus puissant, le plus present et le plus parfait.

8° Que par consequent il faut tolerer et respecter tout culte et toute religion; et n'y porter aucune atteinte qu'en tant que faute de lumieres des hommes en abusant d'une façon qui pourroit nuire à d'autres hommes, ce qui ne sçauroit plaire à l'ami commun qu'ils recherchent tous.

Voilà, ma chère, un plan sur lequel je demande votre avis et s'il vous paroît qu'il seroit plus facile à executer par forme de dialogue qu'en forme de discours suivi. |

Vendredi 20 d'aoust, 8 heures matin.

Voici, ma toute chère Diotime, une lettre que la Fite m'envoie. Avant-hier j'ai écrit à Lysis et je lui ai depêché deux Aristées. J'ai fait partir en même temps la lettre dont vous m'aviez chargée, mais je n'avois pas le temps de les mettre dans un paquet. C'est le commis de Sontag qui a pris l'un et l'autre avec lui à Leipsich pour les remettre à Mr. Coladan, qui retourne de là à Geneve. A propos de Coladan. Vous avez deux sortes d'eau de lui, l'une Cordiale, l'autre

d'Arquebusade. C'est le premier qu'on boit, quoique pendant le voiage j'ai pris du dernier impunement.

L'histoire de notre empoisonnement étoit publique à La Haye à mon arrivée.

Mad. de Haan a parlé de deux draps et de deux serviettes qui sont partis avec vos hardes.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie. Embrassez vos chers enfants bien tendrement pour moi. Je sens si intimement le besoin que j'ai de vous, que je vous verrai au bois d'Althof aussi tôt qu'il me sera possible. Ecrivez moi, ma chère, je vous en conjure, car jusqu'à ce temps là je vous écrirai dans le desordre et avec les inquietudes que vous voiez. Adieu, ma tendre amie, pensez à notre dernier entretien.

Διοκλής Σωκρατισκος



*Lettre 2.30 – 21 août 1779*<sup>12</sup>

A la fin un mot sur la flotte revoltée  
Samedi à midi 21 d'aoust 1779

Ma toute chere Diotime, c'est dans le moment que je vien de recevoir la vôtre du lundi passé, Dieu sçait comment elle m'a rendu à la vie. Voici la quatrieme que je vous écris depuis mon depart. Je vous l'envoie par Amsterdam. Avant tout je vous prie de me marquer les temps que vous aurez reçue mes lettres et ce paquet.

Votre grand balot va partir tout d'abord par Zwolle. Il contient deux fromages et  $\frac{1}{8}$  de beurre. Je vous en envoie du mien, puisque je ne voulois pas vous en envoyer qui fût faite pendant les temps de tonnère et des canicules, qui ne dure pas. Apres je vous en enverrai d'autre. Au reste, vous trouverez dans le balôt ce que vous avez demandée et meme le pupitre pour le clavecin. J'y joins encore un flacon de morelles de mon jardin, dans l'eau de vie, de l'année passée. Ainsi vous

---

12 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 65, p. 177-179.

pourrez vous en servir et les trouver bons. Vous trouverez aussi des estampes de cadres, où on dessine des têtes, des vues etc. avec une inscription au dessous. Au milieu se trouve un centaursique de ma façon que j'avois concipié pour tromper Natter et que j'ai retrouvée dans ces estampes.

J'apprends que la Bamberg | part la semaine qui vient. Lundi peut-être. Elle a dit vouloir passer par Munster. Je suppose que vous previez vos domestiques pour qu'ils ne l'admettent pas. Dans cette supposition je vais lui faire dire que son voyage par Munster est inutile et qu'elle ne vous verra pas asseurement. Je crois que c'est le meilleur parti à prendre avec cette coquine.

Hier je vous ai envoyé une longue lettre par la poste. Le moment apres est arrivé le paquet de Russie, et j'ai depêché tout de suite le paquet pour Londres suivant les ordres du Prince. Je vous prie, ma Diotime, de m'en donner par rapport à l'envoi de l'argent. En attendant je m'informerai la dessus chez Boas.

Le Scholiaste [Falconnet] et sa fille ont été une heure chez moi hier au soir. Elle a achevé le modelage du masque de S.A.R. On dit que c'est bien. Peut-être la verrai je aujourd'hui. Je crains qu'ils ne veulent m'escamotter bien des heures, mais comme je vous ai dit, Niethuis sera mon refuge.

Le courier de mardi prochain aura une lettre pour vous. Je ne dis rien ici ma chère, sur votre lettre consolante. Ce qui m'en a fait le plus de plaisir ce sont vos heures passées dans ces bois delicieux d'Althof, où vous retournerez souvent | je compte, et où je souhaite fort de me retrouver avec vous. Avant hier je lui comparai le bois de La Haye. C'est comparer la belle Diane à une vieille cocquette emplumée.

J'ai été de mauvais humeur contre Moreau et le portefaix de votre hotel, mais comme votre balot est pourtant parti quoiqu'un peu tard, je me suis calmé avec cette robuste philosophie que vous me connaissez.

Je vien de passer un moment chez le Scholiaste et sa fille. Je conçois que lui il est très difficile à manier. Il a été mandé à la cour ce matin. J'ai vu la tête de S.A.R. La ressemblance est absolument parfaite. Votre buste ne ressemble pas autant, mais entre nous soit dit, il y a infiniment plus de goût et plus d'âme. On dira que les originaux différent, soit, mais independamment de cela ma remarque subsiste. Dieu merci, elle commence lundi la tête du Prince à quoi je ne perdrai rien.

Je vien de chez Mad. Vogt, nous avons encore parlé de la Bamberg. Je la ferai menaçer par Schnijder ou par Mr. Vogt qu'elle n'aura pas un liard de pension si elle passe à Munster. Je voudrois empecher absolument cette apparition, puisque je m'imagine qu'elle pourroit vous causer beaucoup de peine.

Vous trouverez dans ce paquet, Diotime, 1° toute la baptiste | que j'ai et dont je ne sçauois jamais me servir, 2° le stopgaaren, 3° un petit pour Liebenau, 4° une lettre pour ma chère Mimi, et 5° son etui de mathematique. Je vous prie de me dire, combien de port vous aurez paiée de ce paquet et quand il vous sera arrivé.

Adieu ma toute chere Diotime, mon amie, je dois faire mon paquet. Dites moi, je vous prie, si vous n'avez vue tous ces jours-ci le coucher de la Lune de vos chambres. Adieu, ma Diotime, que nos ames se confondent.

Σωκρατης

Il fait ici une chaleur epouvantable tous les jours et qui attaque meme jusqu'à l'energie de l'ame.

Le vaisseau de guerre, dont je vous ai parlé l'autre jour, a été mis à la raison. Ces gens à dire vrai n'avoit pas tant de tort. Ils avoient servis quarante mois sur mêm sans qu'on les avoit permis de toucher terre pendant tout ce temps. Je crois qu'on les traitera avec generocité et qu'on les divisera sur la flôte, où ils ne feront que du bien etant parfaitement routinés.

L'augmentation de nos troupes est presque certaine, ce qui rendra la Republicque ce qu'elle doit être.



### *Lettre 2.31 – 22 & 23 août 1779*

phenomene astronomique

Dimanche 22 d'aoust 1779 à 10 heures le soir

Ce matin l'esprit un peu en repos par la seule lettre que j'ai de vous, je m'étois mis dans ma maisonnette pour penser au Catechisme (auquel pourtant je ne

travaillera pas avant que d'avoir reçu votre réponse sur ce que je vous ai dit), lorsque je fus interrompu par plusieurs visites et entre autre par celle d'un academicien de Paris, grand astronome, qui va observer à Camchatka et qui vient d'observer la penultieme eclipse du soleil qui a été total à Salé, où il l'a vu. Il m'a raconté que lorsque le soleil étoit presque tout couvert par la lune, il voioit dans un endroit la lumiere du soleil à travers la lune, qu'il avoit été si etonné de ce phenomène qu'il l'avoit attribué ou à ses yeux, ou à son telescope, mais qu'arrivant à Paris à l'academie on y reçut le memoire de mon ancien ami Don Antoine d'Ulloa, qui avoit vu exactement la même chose au meme eclipse en Amerique. Vous jugez bien, ma Diotime, que cette nouvelle me fit plaisir, car elle prouve clairement que ma lune non seulement est calcinée, mais vitrifiée en plus d'un endroit.

A deux heures au lieu d'une lettre de Diotime sur laquelle je comptoi j'en reçut une de Lysis, faite pour consoler de tout, car, ma Diotime, notez bien ceci je vous prie, la Reine m'la lue, c'est à dire que des idées formées dans ma tête sont entrées dans celle d'une Reine. C'est bien cela je crois le plus grand bonheur où la philosophie puisse mener. J'avois toujours une bonne opinion de la Reine d'Angleterre, mais je ne la sçavois pas si prodigieusement grande.

Vers le soir j'allois me promener dans ces petites allées au clair de la lune. Il fut trop tard pour aller à Niethuis. Au bout de l'allée je tournai mes tristes regards vers ce château, et un profond soupir, en prononçant Ah! Diotime! fut le signal de mon retour. Dans cette promenade je me suis rappelé une petite partie des infinies modifications différentes dans lesquelles nous nous sommes trouvés en ces endroits. Je me suis rappelé bien des scènes inconcevables en apparence, et puis encore celle de notre dernier congé. Si j'avois voulu vous peindre ma situation, je n'aurois pû me servir d'autres termes ni d'autres couleurs que de celles que vous employiez dans votre lettre, excepté que deux heures après vous avoir quitté, je tombai dans la plus profonde tristesse, dont les restes durent. Si jamais vous voulez encore prendre la peine de lire la Lettre sur les Desirs avec attention, vous y trouverez parfaitement la cause de ces absurdités apparentes. Dans les mêmes circonstances les mêmes scènes auroient lieu avec *Χλωη*, mais | moins avec *Λυσις*.



De retour chez moi on m'annonce la Bamberg qui m'attend. J'assemblai le conseil de toutes mes facultés, et comme la veille j'avois pris la sage resolution d'empêcher à tout prix son voiage à Munster, j'étois obligé de la voir. Je l'ai vu pendant une heure et demie. J'ai réussi. Elle n'ira pas à Munster. Elle partira jeudi pour Berlin. Elle y logera chez une Comtesse de Bradau. Elle implore votre justice et bienveillance. Elle a de l'esprit et du sêns, et elle vous aime bien à sa manière. Enfin elle demande encore *f*618, sçavoir *f*437 de lînges que vous lui aviez écrit qu'elle devoit demander au Prince, et que le Prince ne vouloit pas paier, et *f*181 d'un ou plusieurs postes dont le Prince ne se souvenoit plus.

Bon soir, ma chère Mimi, bon soir mon cher Mitri, rêvez beaucoup de moi.

Lundi 23 d'aoust 1779.

Ma toute chère Diotime, je n'ai pas de lettres de vous encore. Il est plus flatteur pour moi que j'attribue ce malheur à la poste qu'à l'insensibilité de votre coeur. Je vous supplie de m'éclairer sur les raisons de ces delais.

Hier le Duc de Wurtemberg est arrivé ici. Il a mandé Mr. Vogt, qui le promène par toute la ville. Mad. Voogt, dont voici des lettres, va le voir apres diné.

Je sens que la promenade m'est plus necessaire que jamais pour prevenir des maladies. Je vien d'en faire une chez Pleuntje. Je suis plus qu'édifié de la vraie et profonde tristesse | de la mère et de la fille. Elles etoient un demi quart d'heure sans dire mot en regardant la terre. Ensuite leurs larmes coulerent, non de la façon que les gens ordinaires pleurent, mais d'une façon respectable et belle à voir. Je les ai consolé en disant que je viendrai les voir souvent et que vous me l'aviez ordonnée pour avoir de leur nouvelles. Samedi le jour sacré je dejeunerai chez Pleuntje du lait de beure frais. Je n'ai pas ôsé aller au cimetiere. En allant de la à Niethuis j'ai vîngt fois cru vous voir avec vos chers enfants, mais hélas!

A Niethuis vos appartements etoient presque arrangés et fort proprement. Vous ne sçauriez croire combien Mad. de Haan et son epoux vous regrettent. Tout doit rester en ordre jusqu'à votre retour. J'y aurai votre appartement pour travailler ou ecrire. Votre poële de la sale à manger est vendu, mais j'y donnerai le mien. Duprés vient tous les soirs arrôser vos fleurs. Les pintades sont nourris gratis.

J'étois un peu surpris d'apprendre de Mad. de Haan que le Prince avoit été chez elle, fort touché, et qu'il avoit dit qu'il passeroit souvent chez elle, et qu'il souhaitoit que tout restât à sa place.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon coeur et mon ame, je vous embrasse avec vos chers enfants. Je vien d'écrire au Prince pour lui rendre compte de ses paquets. Adieu, jusqu'ici je n'ai qu'une seule lettre de vous. Marquez les temps où les miennes vous arrivent.

*Σωκράτης*

Je ne mange encore que votre pain, ma Diotime. Charles dit que vous lui avez ordonnée de me continuer ce bienfait. J'en suis bien aise, par une multitude de raisons. |



*Lettre 2.32 – 24 août 1779*

24 aoust à 9 heures.

Au moment meme, ma chère Diotime, je reçois votre lettre de jeudi, jugez avec quel plaisir. Mais d'où viennent ces delais je l'ignore, j'aurois dû la recevoir dimanche passé. Je ne mettrois pas plus de 44 heures à venir chez vous, et la lettre y mettroit 4 ou 5 jours. Le Prince viendra de Langen chez vous à la mi sept. je crois, et de la il va en Drenthe, voila tout ce que je sçai.

Votre mal me desole, et il m'est impossible de vous donner la recette du kruiderwijn par le courier d'aujourd'hui; je le crains du moins. J'attend votre reponse au sujet de l'argent que je dois vous envoyer, et au sujet des trois ducats que je garde pour Joseph. Adieu, je vous recommande aux Hamadryades de Althof.

*Σωκράτης*



*Lettre 2.33 – 24, 25, 26 & 27 août 1779*

caractere hollandois de la Grande Comtesse

Mardi 24 d'aoust 1779 à 10 heures le soir

Ma toute chère Diotime, je vous ai dit ce matin que je venois de recevoir la vôtre du 19, c'est à dire deux jours plus tard qu'il le falloit. Je m'informerai serieusement des raisons de ces tristes delais.

Le recit de vos maux, ma chère amie, m'en causent d'essentiels. J'ai été d'abord chez Mad. Vogt pour tacher de vous expedier encore aujourd'hui la recette du kruiderwijn, mais elle etoit avec le Duc de Wurtemberg et sa Comtesse de Hohenheim. Elle a été chez moi ce midi, Mad. Vogt s'entend, et elle vous enverra la recette à coup sûr vendredi prochain.

J'ai été ce matin chez la Grande Comtesse pour lui porter de vos nouvelles. Au moment qu'elle m'entendoit elle courut en bas, les cheveux horriblement herissés, un grand coussin sale droit au milieu sur la tête, et quelques enormes boucles qui pendoient ça et la sans but encore. Vous sentez, ma chere, que ce n'etoit pas un objet pour donner de l'appetit, mais avec tout cela je l'aime pour la singuliere façon que votre souvenir et vos nouvelles l'affectent. Ceux qui pretendent haïr ou mepriser cette femme ne sont pas à beaucoup près de son etage, ni à portée de la connoitre. Si je sçai | bien calculer, c'est la seule personne hollandoise que vous avez connue dans ce país. Vous n'avez vue que ce qu'on appelle le beau monde de La Haye, ou de quelque grande ville de la province de Hollande, et tout cela est amalgamé avec du François, de l'Anglois ou du Suisse, ce qui fait disparoitre le ton national et donne un ton faux et equivoque. Dans cette femme le caractere est beaucoup plus robuste que les penchants qui la gouvernement dans les choses de peu d'importance. Si elle avoit eu une education dressée sur sa composition, je me trompe fort où elle auroit été une personne très distinguée.

Lorsqu'elle vient chez vous, elle ne prendra aucun mâle avec elle, ni même de femme de chambre. Lorsque je lui ai fait des representations sur ce dernier article, elle me dit qu'elle etoit assez vielle pour se suffire à elle-même, que seule elle en seroit d'autant mieux, et qu'elle se fioit parfaitement à un cocher publicq. Le jour de son depart n'est pas decidé encore. On travaille à sa maison, et elle ne

veut pas la confier à ses propres gens, dont elle se plaint. A cette occasion elle me dit que l'expérience lui avoit apprise d'observer long temps les hommes avant que de les juger, qu'ils y avoient | des personnes qu'elle ne jugeroit jamais, mais que lorsqu'elle étoit parvenue à la fin à faire un jugement de quelqu'un, elle y avoit prise tant de peines, que jamais on ne sauroit lui faire accroire qu'elle avoit mal jugée. C'est pourtant bien la marque d'une ame essentiellement ferme. Cette ame ferme passera vendredi la soirée chez moi.

J'ai été une demie heure chez Madame Charles, qui se portoit très bien, et me reçut à merveille, mais pas un mot de vous. Pourtant un jour je l'y forçerai, et il me semble avoir remarqué qu'elle en seroit bien aise. Les deux ainés de Mad. Varel sont actuellement à Gottingue pour un an et demi.

Ce soir j'ai reçu la lettre de la Bamberg que je vous envoie. Elle y a joint un paquet sur lequel vous ordonnerez. Les deux flacons qui contiennent de l'eau de rose et de cochlearia si je ne me trompe, paroissent tenir à votre cassette. La petit paquet de mousseline paroissent des manchettes mâles. Les medailles sont de ma façon au sujet du jubilé de Leide. Adieu, ma chère Diotime, jusqu'à demain.

Mercredi 25 d'aoust 1779 à huit heures du soir

Ma toute chère Diotime, j'ai présenté aujourd'hui votre silhouette à l'Errata. Vous jugez comme il fût reçu; recevez | en ses très humbles remerciements avec les prières de ses enfants pour en avoir de Mimi et de Mitri. L'Errata voit journellement Mad. Falconnet, qui ne se plaint pas ici. Je l'aurai vendredi avec la Grande Comtesse.

Vous me demandez quels sont les desagremens que le Scholiaste cause à sa bru. Je la crois très incommode dans un menage, et vis à vis de l'enfant c'est le grand père le plus fôl que j'ai vu.

Mais voici une anecdote touchant le Scholiaste assez risible et que je ne vous ai pas raconté. Mais cela reste entre nous. Il y a plusieurs mois qu'il m'apporte un livre qu'il me presse absolument de lire. Il contenoit trois ouvrages italiens, 1° Il libre del Perché, 2° La Pastorella del Cavalier Marino, et 3° Novella del Angelo Gabriello. J'avoue que La Putana de l'Aretin est du Bible aupres. J'en ai ri avec lui un moment et voila tout. Mais Stosch vient un jour chez moi et voiant le

bureau de ma maisonnette ouverte il voit ce livre et rit. Je lui demande s'il avoit lu ce livre. Mon Dieu, oui, dit-il, il m'a tant persecuté pour le lire que je n'ai pu lui refuser; et je ne sçavois pas qu'il y avoit de telles ordures ecrites. S'il estoit possible, ma Diotime, que cette anecdote put donner quelques lumieres sur l'ennui de la dame, je vous supplie de m'en dire un mot, et s'il pourroit être utile qu'on tache de s'en informer. |

Je suis très fâché de n'avoir pas vu Miladdy Spencer, qui a passée ici seulement pour quelques heures en revenant de Spa avec toute sa famille.

Ce matin je me suis plaint à Boas de ce que je recevois si tard les lettres de Munster. Il me dit que c'étoit parcequ'on me les envoioit par la poste de Hambourg. Je vous supplie, ma Diotime, de vous en informer et d'y remedier. Boas me dit qu'il a un excellent correspondant à Munster, et qu'il peut y remettre de l'argent avec beaucoup de commodité. Je l'essaierai demain avec les *f*574, que je vous dois le 1 de septembre.

Pour les feux d'artifice, j'en aurai soin, pour cette espèce du moins qu'on pourra envoyer avec facilité. Je n'ai pas voulu en envoyer pour le 28, parceque je craignais que cela ne vous deplut.

J'ai eu ce matin Gervinus seul chez moi. Il me porta les compliments sincères du vieux Greffier. C'est le seul je crois qui m'aime dans cette maison. La semaine passée j'ai dit à un ami de Marthe que j'avois été cinq ou six fois chez elle sans audience, et que l'envie ne me reviendrait plus d'y remettre les pieds. Je crois que cela a été rapporté comme je l'avois prévu, car lorsque je disois à Gervinus que je viendrai voir ses enfants, il me pria très instanment de n'en rien faire, disant qu'il me les mèneroit tant et quand je voudrois.

Il m'a dit quelque chose par rapport à l'ainé qui me fait beaucoup de peine, sçavoir, qu'il a oublié totalement le peu qu'il sçavoit de mathematique, et qu'il a un degoût insurmontable pour la reprendre, qu'il ecrit avec plaisir et avec facilité des lettres dans plus d'une langue depuis le matin jusqu'au soir, mais que, lorsqu'il s'agit de penser sur une chose de la simplifier, ou de la decomposer dans ses parties integrantes, la paresse, le degoût et l'ennui s'emparent de lui. Voila les fruits de ne pas apprendre les mathematiques dans la premiere enfance. Lorsque Lysis a commencé avec Heintje c'étoit deja trop tard; et d'ailleurs tous ceux qui enseignent la geometrie (je dis vrai), Diotime et Furstenberg exceptés, ont à mon

avis un défaut en commun. Ils ont à tout moment pour seul et unique but la vérité particulière dont ils veulent donner une conviction à l'enfant, comme s'il étoit fort important pour la perfection d'un être de sçavoir que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits, tandis qu'ils ne devoient avoir uniquement en vue que la façon de marcher vers une vérité inconnue. Je ne sçai, ma chère amie, si je m'explique bien, mais je sçai que Platon mon maître a prêché vingt fois en d'autres termes la chose que je veux dire, à Euclide, Menechmus, Archytas | et autres de ses amis. La geometrie n'est pas la reine des sciences parcequ'elle nous enseigne quelques propriétés de certaines limites de l'étendue, mais elle est vraiment leur reine, puisque sa marche et ses mouvements sont des loix indestructibles que toutes les autres doivent suivre. Elle est le soldat d'élite, le Vleugelman, qu'on met à l'aile d'un bataillon.

Je crois aussi, par rapport à Heintje, que Mr. Gervinus a négligé d'apprendre à le connoître dès le commencement, tandis que Lysis en a fait sa première étude long temps avant que de se faire un plan pour le diriger. Après avoir lue tout ce paragraphe, ma Diotime, vous direz peut-être que je suis theoreticien, et je me tais. Adieu, ma Diotime, jusqu'à demain.

Σ.

Jeudi 26 d'aoust 1779

Ma toute chère Diotime, je devois vous remettre suivant les ordres du Prince la somme de *f*574, mais pour avoir une somme ronde, je vous remet *f*600 d'Hollande par lettre de change à quatre jours de vue, tirées par Abraham Simon Boas sur Monsieur H. Wagener S.E. Johan Andreas Witte. Les 26 florins qu'il y a de trop et les *f*6 que j'ai païé de provision, nous les decomptérons dans la suite. Mr. Boas croit que cette façon de | vous faire parvenir de l'argent est la moins couteuse et la plus commode, à moins qu'on eut ici des Carolinas ou de vieux Louis d'or, ce qui arrive quelques fois.

Je vous supplie, ma Diotime, de me marquer comment vous vous trouvez de cette methode, et en quelles espèces on vous paie. Vous n'avez qu'à faire presenter la lettre, et au jour qui sera indiqué par l'accepteur vous faites recevoir l'argent sur un reçu avec votre nom mis au dos de la lettre de change.

A 10 heures le soir

Il y a un quart d'heure, ma toute chère Diotime, que j'ai reçu votre lettre délicieuse. J'avois Pinto chez moi, qui commençoit grandement à m'ennuyer. Le tableau de votre état et de celui de vos enfants est un remède à tous les maux. Le sacrifice du bois d'Althof me faisoit au premier instant de la peine, mais lorsque je vous vois dans les bras de la philosophie, je crois voir la naissance de la lumière. Je suis extasié de vous voir méditer sur les facultés de l'âme. Je vous supplie, ma Diotime, pensez au Simon et à remplir votre rôle. Cette pièce doit s'achever, je vous promet que je ferai de mon mieux. Je crois qu'elle pourra être vraiment utile.

Si le Prof Zumkley ou quelqu'être que ce soit refute bien le traité sur l'incommensurable, il nous faudra raier l'intellect dans les trèfles. L'histoire de l'état de votre ami, qui est un chef d'oeuvre, | sera pour moi le sujet de profonde recherche, dont je vous rendrai compte. Si votre sot en sçait neuf fois plus que Mr. Geritz, il est un fripon, car il nous a trompé. Sa liaison avec Mr. de Gal m'étonne, où je dois supposer le dernier bien malheureux.

La scène du Gorundif est amusante, je conçois très bien l'activité des machoires du sot et son effet sur les glandes de la salivation.

Pour les ducats de Joseph j'en aurai soin.

Pour le Scholiaste et sa fille, je les vois peu parceque nous n'avons point de terre. J'aurai demain la fille avec la grande Comtesse. Que ne suis-je avec vous dans les bois d'Althof, ma Diotime! Plut aux Dieux! Mais nous verrons.

Pour la caisse j'espere que vous sçavez qu'elle est partie samedi passé d'ici. Ainsi il faudra preparer une autre caisse pour le vin et pour tout ce dont vous aurez besoin encore.

Le Duc de Wurtemberg quitte l'incognito aujourd'hui et dîne et soupe à la Cour avec sa Comtesse de Hohenheim. Je suis fort curieux de le voir, puisqu'on m'asseure qu'il a passé l'autre jour toute une matinée chez moi. Il est vrai que j'ai eu deux étrangers, dont l'un m'intressa beaucoup par sa physionomie de filou, par sa fougueuse vivacité, par son esprit, par ses belles connoissances, par son goût, par son jugement et par sa belle maniere de sçavoir.

Il fait ici le plus beau clair de | lune possible; dites moi quel effet cela fait sur la vue derriere vos appartements? Quand est ce que le grand Furstenberg sera de

retour? On dit ici qu'il n'aura jamais l'électorat de Cologne auquel il aspire, puisqu'il n'est pas bien à la Cour de Vienne, qui n'y souffrira pas un homme qui ne soit dependant, ce qui n'est guère à attendre de lui. Dans le Chapitre chez vous on le dit tout puissant.

Adieu, sage et sacrée Diotime, embrassez pour moi vos très chers enfants, et souvenez vous de votre

*Σωκράτης*

Vendredi matin 9 h.

Voici encore des lettres de Mad. Vogt, qu'elle m'envoie. Elle en enverra une autre encore avec une petite bouteille me fait elle dire. Cela etant j'enverrai la bouteille par Amsterdam, en cas que cela presse.

Ma chère Diotime, j'attends avec inpatience la nouvelle que vous aiez reçu le paquet et le balot. Voici la sixieme lettre que je vous ecrit depuis mon depart. Je crois que Mad. Vogt vous envoie la copie de sa lettre à W. Elle est excellente, mais vouloir rectifier un sot né, c'est vouloir defaire ce que Dieu a fait, c'est vouloir qu'une ligne courbe soit une ligne droite.

Adieu, ma toute chère Diotime, demain je penserai à vous à Niethuis, pensez à moi dans les sombres bois d'Althof. Lorsque je pense à ces bois, je ne conçois pas pourquoi les poètes ont placés leurs Dieux dans le ciel ou dans les enfers. Althof est plus joli du moins lorsque Diotime le sanctifie de sa presence.

Adieu, ma très chère Mimi et mon très cher Mitri. Ma Mimi aura reçu ma lettre, et mon Mitri en aura bientôt. Aimez moi, mes enfants, comme je vous aime pas plus.



*Lettre 2.34 – 28, 29, 30 & 31 août 1779*<sup>13</sup>

pag. 10 continuation du vaisseau revolté.

Samedi 28 d'août 1779 à 9 ½ le soir

Ma toute chere Diotime, je ne sçauois finir ce jour sacré, sans vous rendre compte de la façon que je l'ai passé. Je l'ai commencé par les voeux les plus ardents pour son heureux retour, aussi long temps que cette vie aura des fleurs à sêmer sous vos pas, dont les exhalaisons vous delectent.

A neuf heures je suis parti en voiture pour Niethuis accompagné d'un Sophocle grec, de papier et de craion, dont j'ai fait peu d'usage. Je montai d'abord à vos appartements qui sont remis dans l'ordre le plus parfait. J'y restai une demi-heure seul; je vous cherchois, je vous trouvai par tout; mais hélas! sans pouvoir vous faire participer à mes etranges sensations. Non Diotime, je vous l'ai déjà dit, ni vous ni Lysis, vous n'avez pas devant les jeux les temoins de tant de plaisirs et tant de peines, qui vous obligent à tout instant de vous rappeler les moments les plus saillants de la vie. Le rappel des plaisirs fait naître le regret de ce qu'ils sont passés, et le desir inutile de leur retour. Le rappel des peines dont je parle ici, fait naître le regret amer de ce qu'elles ont subsistées, et le sterile aspect des moiens qui auroient pu les prevenir. Voilà un tableau noir, direz vous, ma | chère Diotime, et je l'avoue, mais ce qu'il y a de remarquable dans ce tableau, si vrai dans le fond, c'est qu'on y voit avec la derniere evidence la difference du plaisir et du bonheur. Le rappel du vrai bonheur fait naître les sensations les plus voluptueuses, fait naître le vrai bonheur pour ceux qui sont faits pour le connoitre, et je serois le plus ingrat et le plus faux des hommes, si j'osois dire à la Sainte du jour, que sa fête ne m'eût donnée un nombre de sensations pareilles.

Après je fis une promenade dans le jardin, et vêts les onze heures je me trouvois chez Pleuntje où on faisoit du lait de beure pour moi. Je montai au cimetiere, où je dessinai avec peu de succes, puisque le brillant fils de Latone dessina lui même les ombres trop fortement et sans goût. Quelques heures plus tard il auroit mieux fait. Enfin la mere de Pleuntje m'annonça mon dejeuner

---

13 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 66, p. 180-183; Petry (ed.), *Wijzgerige werken*, 404-407 (fragment); Melica (ed.), *Opere*, p. 398 (fragment)..

dressé sous le grand arbre. Je n'ai aucune raison de croire que depuis que nous avons l'histoire des événements, on ait fait du lait de beure pareil à celui que j'ai goûté ce matin très copieusement. Vous savez comment et combien cette excellente famille parle et pense sur vous. Même pour un moment Lavater se seroit servi de la physionomie de l'oncle pour nous apprendre les signes certains de l'allégresse et du contentement.

A midi et demie je me retrouvai | à Niethuis sur le banc rond au bout de l'allée de la voliere. J'ai lu quelques scènes d'Oedipe, d'Electre, et d'Ajace avec peu de plaisir. Pourtant Sophocle c'est un de mes gens. Vers les deux heures je montai à vos appartements, et je les quittai uniquement par ce que vous y étiez. Ensuite je me suis mis à la table où nous dînâmes deux jours après l'attentat de Diert dans l'allée à gauche de votre jardin. J'étais habillé exactement comme ce jour là, excepté qu'aujourd'hui je n'ai pas eu de manchettes à dentelles. J'ai commencé mon dîner solitaire par une libation, puis soupirs et sanglots, et sanglots et soupirs encore. Puis prière et contentement, et puis j'ai mangé  $\frac{3}{4}$  d'un poulet froid et nombre de gauffres que la bonne Mad. de Haan avoit préparée pour le sacrifice du jour. Après dîner je montai à vos appartements. Ma chère Mimi! Mon chère Mitri! Ma Diotime! Point de réponse. Je sors le coeur et l'oeil grés, et je me promène vers la mère de Hansje. Parvenu jusqu'à la pinçonnière de Diert, je m'aperçois de quelques broussailles qui me plaisent. Je m'y enfonce. La chaleur épouvantable du jour, et les fatigues de tant de sensations extraordinaires me rendirent à Morphée. Le sommeil le plus profond s'empara de moi et une heure et demie après je m'éveille, tout étonné de me sentir couché sur le dos, et de ne voir de l'Univers qu'un ciel, des feuilles, et des araignées. Quelque las et fatigué que j'étais de ce sommeil lethargique, je courrai chez la mère de Hansje, où tous se portoient bien, et après avoir dit | peu de chose, je retournai à Niethuis, puisque le soleil se couchait déjà. De retour je monte à vos appartements. Mimi! Mitri! Ma Diotime! Point de nouvelles. Je descend et retourne à mon banc, où je prenois le thé à la face de quelques étoiles étincellantes. Mad. de Haan, cette excellente femme m'avoit observée tout le jour, et elle est beaucoup trop pénétrante pour ne s'être pas aperçue du travail interne qui gonflait mon ame. Elle vint se mettre à mes côtés, me consola, me parla beaucoup de Diotime, de Mimi, de Mitri, et quelques larmes qui s'échaperent de ses yeux achevèrent de

m'enchanter. Si dans ce moment vous auriez pu vous figurer une jeune et belle Deesse à ma place, ce qui n'est pas difficile, vous auriez eu le plus parfait tableau de l'histoire de Pomone qu'on ait jamais exécuté; et j'avoue que pendant des instants je croiois voir le Dieu de l'Automne caché sous la peau sèche et ridée de ma respectable vielle. Pendant les cômtes qu'elle me fait si genereusement, la lune se montre, se lève, et est deja toute sur l'horizon. Je quitte mon Automne et mon thé, et je marchai droit à vos montagnes. Ce qui m'affecta beaucoup, c'est qu'en montant, le jeune Lycoris et la chèvre vinrent à mon rencontre et me lechèrent les mains. Parvenu au haut de la montagne, je me trouvois pendant quelque temps dans cet etat meditatif en apparence, mais où on sent, et où on ne pense pas. Revenu de cette situation qui peint au dehors la stupide passivité | et qui dans le fond est sublime, la lune attira seule mon attention et mes regards. Belle et chaste Diane, lui dis je, vous êtes la plus ingrate des immortelles, si jamais vous manquez de soins envers celle que j'aime. Au moment même un très petit nuage obscur, le seul qui avoit ôsé de decorer le brillant de cette journée, et qui couvroit un peu le beau front de la lune, s'évanouit comme un éclair. Frappé de ce sacré phenomène je m'incline, en disant: Grande Deesse, j'accepte l'augure. En descendant la montagne, je saluai la chevre et Lycoris, qui m'attendoient à cette fin, et arrivé en bas je trouvois mon ombre beaucoup raccourcie, et ma voiture, qui etoit deja arrivée depuis long temps. Je montai encore dans votre cabinet, où je serrai mes papiers et mes craions, en jurant que j'en ferois plus d'usage un jour moins doré et moins rouge dans mon calendrier. Enfin je partis, le coeur contrit, l'ame contente, vous meditant, et priant les Dieux de nous être propices. Adieu ma toute chere Diotime, je vais me coucher, mais la chaleur epouvantable du jour ne sera pas la seule cause qui m'arrachera au sommeil. Adieu ma Diotime.

*Σωκράτης*

Dimanche 29 d'aoust.

Hier en arrivant chez moi, j'appris que Messieurs Tavel et Du Luc y avoit passé. Sachant que le premier ne vous avoit pas vu depuis votre derniere lettre, et ne voulant pas sortir puisque | je ne voulois pas souper chez Nagel, je fis demander des nouvelles de Du Luc à l'Errata, qui me fit dire, qu'il passeroit un

couple de mois à La Haye chez Dethune, son libraire. J'espère que j'en serai charmé, car c'est au moins un homme aimable.

A six heures, ma chère Diotime, j'ai reçu la vôtre du 26. C'est la seconde que je reçois comme il faut. Ces deux lettres étoient affranchis jusqu'à Wezel et les précédentes ne l'étoient pas. Je suis fâché, ma chère Diotime, de vous avoir envoyé la lettre de change. J'ai cru que vous pussiez avoir besoin d'argent au premier de sept. D'orenavant je ne vous l'enverrai qu'après avoir reçu vos ordres. Je serai charmé d'apprendre que Mr. Geritz goûte mes petits ouvrages. Je souhaiterois bien de le connoître d'avantage, ce qui se pourra peut-être un jour. Il m'a paru avoir l'ame douce et honnette, et un esprit très bien fait. Pour son erudition et son tact j'en juge par ce que vous m'en dites, et je n'ai rien vu dans lui qui pourroit m'en faire douter.

Pour les Elzevier, ma Diotime, je crois que Dethune m'en a demandé *f*400 à *f*500, et je vous assure que cela ne vaut pas le quart pour Mr. Gerritz, car ce n'est proprement qu'une affaire de luxe typographique. Je penserai aux cadeaux à lui faire et je vous le marquerai. En general il paroissent ici de temps en temps des éditions d'auteurs classiques beaucoup plus utiles et qu'on ne trouvera | pas facilement à Munster, par exemple je vous enverrai dans le premier paquet une très belle édition de la Pastorale de Longus en grec, par un François Mr. de Villoison, jeune critique, qui promet beaucoup plus qu'on ne pourroit attendre de sa nation frivole, où la solide littérature est aneantie depuis 40 ans.

Je ne sçaurois penser au bois d'Althof sans volupté, et la chose du monde que je souhaiterois le plus seroit d'y passer quelques jours avec Diotime et la philosophie.

J'espère que ma chère Mimi me donnera la description de la fête et qu'elle aura reçu ma lettre avant ce jour. J'avoue que la quantité de colle et de carton me rend curieux, et m'effraie. Ici il y a un passage dans votre lettre où il manque certainement une phrase.

Pour la harangue de la machoire ce n'est pas sans doute le langage de Sparte, elle n'est pas concise, elle est même plus ornée qu'elegante, mais avec tout cela elle aura produit sûrement son effet; et voila le grand art des Demosthènes et des Cicerons. Si vous pouviez me faire avoir un profil de la machoire au moment que de gros mots en sortent, ou au moment qu'elle raffine un gros os pour les

besoins de l'estomac, cela pourroit être utile pour l'histoire naturelle de l'homme.

Avant hier j'ai eu la Grande Comtesse, dont la coiffure et mes pommes ont eu des demêlés sérieux. Elle a vu mes petites choses; mais ce qui est singulier, c'est que le jugement de son gros bonsens paroît quelquefois être le jugement du tact. |

Peu apres votre lettre vint Mr. Thulemejer me prendre le reste de ma soirée. Nous parlames beaucoup de Diotime, beaucoup de politique et d'histoire et peu de litterature; il vous offre ses très humbles respects.

Ma toute chère Diotime, j'espère que vous aurez bien reçu le paquet et le balot. Le beurre aura souffert par cette chaleur je crains. J'avois oublié de vous dire qu'à l'arrivée du beurre on devoit en ôter la serviette, et laver le beurre en haut cinq ou six fois avec de l'eau fraîche, puis y remettre la serviette avec une bonne poignée de sel dessus et de l'eau fraîche jusqu'au haut du tonneau.

Adieu, ma toute chère Diotime, j'embrasse le cher Mitri et la chère Mimi et je vais me coucher.

Σ.

Lundi, le 30 d'aoust.

J'ai ouvert le paquet du Prince et j'ai dépêché l'incluse pour Londres. Il y avoit aussi pour lui un fort gros paquet en forme de lettre de Lysis, mais je n'ai osé y toucher pour voir s'il y avoit quelque chose pour vous.

Je vous envoie une lettre de Camper assez amusante, mais la maladie de Harlingue m'affecte beaucoup. C'est une peste dans une si grande chaleur. Dans le premier paquet je vous enverrai une demie bouteille de vin tînt de 60 ans dont on se sert dans cette maladie.

J'ai reçu d'autres lettres de la Frise un peu posterieures à celle de Camper. Elles marquent que Vauguion a annoncé à deux quartiers des quatre qui composent cette province, de beaucoup la plus puissante apres la Hollande, que son Roi leur accordoit les mêmes maintiens et prerogatives qu'il avoit accordé aux villes d'Amsterdam et de Haerlem, et cela à cause de leur patriotisme. Peut on voir

quelque chose de plus visible qu'un Roi de France, qui sçaura à peine ce que c'est que moral, juger du degrez de patriotisme d'hommes libres.

Que la nation françoise est à plaindre de ramper sous un gouvernement qui fait tout pour la rendre detestable à l'humanité entiere. Vous sçavez qu'il y a actuellement une diète extraordinaire en Frise. Si le parti du Stadhouder y succombe, ce qui me paroît presqu'inmanquable, de quelle influence cela ne sera-t-il pas dans la Hollande, et c'est dans ces deux provinces que reside la puissance active de l'Etat. Nous avons eu tant de nouvelles d'une descente en Angleterre, qui très asseurement sont fausses jusqu'ici, mais qui peuvent devenir vraies très facilement, par la pitoiable conduite du Ministère et des Admiraux anglois. Si cela arrive, il ne fera pas beau ici, quoique nous aurons peu à craindre du dehors pour le moment.

Je vien de paier les 3 ducats à la femme de Joseph, qui se porte très bien et qui écrira à son mari l'ordinaire prochain.

Voici un lettre de Mr. Schultz, qui enverra par le premier paquet des ecritures pour Mimi et Mitri; il veut continuer ses leçons même pendant l'absence.

Je vais diner chez Mad. Nagel, et je suis invité chez la Grande Comtesse pour demain.

A 11 heures du soir.

J'ai diné et soupé seul chez la Nagel avec sa mère, parcequ'elle m'en prioit tant etant proche de son terme. Vingt fois j'ai fait la reflexion, ce que c'est que de negliger l'education d'un enfant. Cette pauvre jeune femme doit être rien pour les | autres. Pour moi elle me rappelle quelques fois avec douleur les brillantes etincelles que je lui ai vu dans son enfance.

Le vaisseau de guerre dont je vous ai parlé, et dont l'equipage s'est soulevé, devient un phenomène curieux. L'equipage n'a voulu entendre à aucun accord, ils ont relaché et renvoyé tous les officiers, ils ont permis à leur capitaine Mr. Braam de les venir voir aussi souvent qu'il le souhaitroit, disant qu'il etoit un brave homme, et qu'ils n'avoient rien contre leurs officier, mais que leur patrie leur avoit manqué en les gardant quarante mois en mêt contre l'accord. Ils ont declarés qu'ils se defenderont contre toutes les forces de la Republicque et qu'ils finiront par mettre le feu à leur vaisseau. Ils se trouvent toujours entre deux

vaisseaux de guerre de 50 pièces, qui n'osent pas pourtant tirer un coup de canon. On se flatte de les prendre par la famine, mais il me semble que ces gens ont résolu de périr. Le mieux seroit de leur offrir un pardon, mais c'est un dangereux exemple sur mêm.

Mardi 31 d'aoust

Mr. et Mad. Voogt n'ont rien à vous mander actuellement. Ils vont ranger l'hôtel. Elle m'a envoyée deux petites bouteilles de médecine pour votre mal de bouche. Je médite un paquet où je les joindrai, mais il faut que je sache auparavant si celui que je vous ai envoyé pour Amsterdam vous est parvenu. | Vogt vous fera envoyer un ancre de vin rouge tout droit de Rotterdam par votre marchand de vin.

Il faut me pardonner mes longues lettres, ma Diotime, car voici mon état: mon seul amusement que j'ai c'est lorsque je vous écris. Il est vrai que les occupations de mon emploi ne m'ennuient pas à cette heure, mais hors de là je ne me trouve nulle part à ma place. Tout me peint plus ou moins fortement votre absence, et jusqu'ici je ne puis pas penser à ma façon. Je mange beaucoup de votre chinchina, non que je sois proprement malade, mais parceque je crains une corruption dans le sang qui pourra me causer ces horribles chaleurs.

Que Dieu vous conserve avec vos chers enfants, ma toute chère Diotime. Embrassez tendrement mon cher Mitri et mon aimable Mimi de ma part. Pensez quelques fois à votre ami, dont le vrai bonheur actuel réside dans les bois d'Althof, lorsque sa Diotime s'y trouve. Adieu, ma toute chère Diotime.

Votre Σωκράτης

J'ai vu Mad. Falconnet hier un moment seule. Elle se met à vos pieds. Elle se plaît assez avec Mad. La Fite, elles sont presque tous les jours ensemble. Elle voit aussi Mad. de Koonig. Le portrait de S.A.S. est achevé, mais -ne l'ai pas vu encore. Adieu.

*Lettre 2.35 – 1 & 2 septembre 1779*

La Haye, mercredi 1 de sept. à 8½ heures le soir

Ma toute chère Diotime. Hier j'ai été au Cabinet avec la Grande Comtesse et avec le Scholiaste et sa fille, et puis nous avons diné ensemble chez la première, avec Mr. de St. Saphorin, le Mystere, et Mr. Tavel, qui se porte mieux et qui est bien fâché de n'avoir pu venir à Munster, étant engagé à faire un voyage avec Mad. d'Atlone. Tous m'ont prié de vous offrir leurs respects et leurs services.

En retournant chez moi je rencontrai l'Errata et Mr. De Luc, que je n'avois pas vu encore. Le dernier quitta la première et me mena chez moi. Vous jugez, ma Diotime, s'il fut question du Sophyle. C'étoit un admirable ouvrage? Et pourquoi? Parcequ'on avoit toujours pensé de même à de bien petites choses près. Il brûla de l'envie de voir l'Aristée. Vous pensez bien que je ne me le faisois pas dire deux fois. Incontinent un exemplaire fut offert, et comme il fit obscur dans ma maisonnette, pour abreger le chemin j'en racontai les principaux ingrédients avec ardeur, tout prêt à savourer et avaler l'approbation et les eloges. Mais j'étois bien loin de compte, ma Diotime, car on me declara qu'on ne seroit jamais d'accord avec moi sur ces petites bagatelles comme l'elasticité, l'attraction, l'inertie, le mouvement etc. Et pourquoi? Parcequ'on avoit toujours pensé autrement. Je lui fis la prière de ne me juger qu'après la lecture serieuse de mes demonstrations. Il me l'a promis. Mais il y a des personnes, ma Diotime, qui ignorent que c'est la plus difficile et la plus dangereuse de toutes les promesses. D'ailleurs je doute si un homme qui adopte l'éducation par préjugés, et qui a été lui meme formé sur de tels principes, est en droit de faire une promesse pareille. Enfin cet homme peu profond, mais à mon avis infiniment aimable et estimable, vient ici pour achever lui meme l'impression de son ouvrage, et (notez ceci je vous prie) pour y ajouter une preface qui contiendra treize chapitres dans lesquels il donnera un prospectus de son ouvrage et un detail de la marche qu'il y a suivie en arrangeant l'histoire des phénomènes, tellement qu'on put en deduire successivement ou y applicquer la morale, la teleologie etc. Je lui ai dit que j'aimerais mieux que ce fut un postface, mais il pretend que non, et que cela sera plus agreable devant. Il faut que Lysis connoisse cette preface, puisque l'auteur l'a envoyé à son frère sans lequel il ne fait rien m'a-t-il dit, et il me semble que ce



frère est lié avec Lysis. L'auteur m'a fait l'honneur de me prier de lire la preface avant l'impression. Si vous le vouliez absolument, ma Diotime, il me seroit facile de vous procurer le même honneur. Ensuite nous avons parlé metaphysique generale, art etc. Comme il faisoit deja nuit noire à un peu de lune près, nous nous quittames, puisque | j'avois dû promettre à Mad. Nagel de souper chez elle, quoique j'y avois passé tout le jour de la veille.

Vous me demandez comment je vien la si souvent. 1° Il ne faut rien refuser à une jeune femme qui est dans l'état où elle est, mais ensuite je ne me trouvois nullement bien avant hier, et je me trouvois toute part mieux que chez moi, et dans moi, ce qui me donna une sensation douloureuse et singuliere que je ne me souvien pas d'avoir eu jamais auparavant, et physiquement j'avois des douleurs par tout le corps avec une espèce de colique qui me parut toute nouvelle. Je l'ai attribué à la chaleur trop excessive qui nous travaille ici. Hier j'étois beaucoup mieux, et j'ai passé la plus grande partie de la nuit pendant le plus beau clair de lune à me promener seul avec Aylva, qui est ici pour quelques jours sans sa femme. J'avoue qu'il m'a donné les premiers moments de plaisir réel que j'ai goutté depuis Munster. Vous sçavez qu'il a eu depuis son enfance la plus miserable education, ou plus tôt qu'il n'en a eu point du tout. Comme il me fut impossible par les circonstances de lui procurer les lumieres requises, j'ai fait mon possible par mes conseils et mes lettres de lui conserver son excellent bon sens, pur, intact et libre de prejugés. Comme depuis que je ne l'avois vu il s'étoient passées bien des choses et dans la famille et dans le gouvernement, il m'a détaillé sa marche, ses actions et ses vues, et je n'ai jamais été si frappé de la puissance du bon sens, destitué de ce qu'on appelle genie et de lumieres. Je | le reconnois pour l'un des hommes les plus vrais, et les plus sages dans la conduite que j'ai jamais vu.

Mr. Schultz est venu ce soir conférer avec moi, et nous avons à offrir à votre Sot une place de sous maître dans l'école de Mr. Ketwig ici à La Haye. Il aura *f*100 par an, *f*5–5 au nouvel an et *f*5–5 à la foire; pour le reste il sera bien logé, bien nourri et il n'aura qu'à s'habiller. Si cela agrée et que vous ne soiez par pourvue encore, Jean partira au moment que vous l'ordonnerez, et il restera tant de jours, de semaines ou de mois que vous le souhaiterez.

Adieu, ma toute chère Diotime, ma chère Mimi et mon cher Mitri.

Σ.

Jeudi 2 sept. à 4 heures apres midi

Ma toute chère Diotime! Ce matin j'ai reçu la lettre du Prince, que je vous envoie. Je suis fâché de voir qu'il n'avoit pas reçu la mienne encore, mais en attendant je me conforme aux ordres qu'il m'avoit donné par rapport à ses paquets de Russie. J'ai païé ce matin Mr. Schultz dont vous aurez reçue une lettre dans la mienne du dernier courier. Demain à neuf heures je paierai Mr. Fillon. Peu après l'arrivée de la lettre du Prince vint chez moi Mr. Schultz, me portant la triste nouvelle que tout ce que nous avions concertés ensemble au sujet du Sôt etoit probablement à rien, puisque j'avois fais dire à Mr. Ketwich, que le Sot malgré tous ses grands talents etoit Lutherien. Cela a causé de grandes alarmes comme de raison; ainsi je crains qu'à moins que le Sot ne veuille penser vrai comme Jean Calvin et abjurer les abominables erreurs de Martin Luther, notre affaire est perdue. Pourtant comptez, ma Diotime, que nous ne perdrons pas courage pour cela.



### *Lettre 2.36 – 2 & 3 septembre 1779*

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek Münster, Gallitzin  
Nachlaß, Kapsel 19 [lettre 117].*

[2/3 september 1779]

[... les pages 1-4 manquent ...] | si en attendant vous vouliez sonder le lô't sur ce que son Profondeur pense sur la Grâce, le libre Arbitre, et la Predestination, nous aurions une facilité de plus pour nous diriger. En cas que vous preniez cette peine, ma Diotime, dont je ne suis pas sur, je vous prie de tâcher à sçavoir quelles sont ses opinions sur Zwingli, sur Erasme, sur Ocolampade, sur Scot, sur St. Thomas, sur Voetius, sur Coccejus etc., ce qui pourroit donner des

lumières à Mr. Ketwig, favorable pour nous, et très importantes pour la jeunesse, qui est confiée à ses soins.

Tantôt j'attend Ten Hove, Pinto et peut-être Du Luc; c'est une visite de charité. Ils me croient inconsolable de votre absence, et c'est bien raisonné; mais c'est mal raisonner que de me dérober le seul temps qui me reste à vous écrire, en quoi consiste au moins l'ombre d'une consolation.

Ce matin j'ai été à l'hotel, qui à dire vrai, est un peu plus propre que de coutume. Je me trouvai devant ma Mimi et mon Mitri, et si jamais j'ai mérité le gibet par la pensée c'étoit dans ce moment, car si les circonstances m'avoient été favorables, je les aurois volés inmanquablement.

à 11 heures du soir

Je vien de recevoir, ma toute chère amie, votre lettre du 30 d'aoust. Je sens vivement votre beatitude et l'allegresse avec laquelle on a célébré votre fête. Ce que j'y vois avec peine et effroi c'est que vous n'aiez pas reçu encore ni le ballot avec le beurre, le frommage, le vin de rota etc. parti pour Zwolle samedi passé en huit, ni le paquet avec le Baptiste, l'étui de ma Mimi etc. parti pour Amsterdam et | Aarnhem dimanche passé en huit. Demain je prendrai toutes les informations possibles.

Pour le catechisme, ma chère, qui vous interesse si fort, vous comptez bien j'espere, que je ne tarderai pas à le mettre sur le metier, que je ne sacrifierai mes heures libres à rien autre chose, et que je l'acheverai le mieux que je pourrois. En attendant je ne vous en parlerai plus, à moins que je n'eusse besoin de vos avis.

La refutation de Mr. Zumkly je la lirai avec attention apres demain chez Pleuntje ou à Niethuis; je sçai tres peu de chose, mais ce que je sçai je le sçai parfaitement bien, et c'est pour cette raison que je m'étonne qu'un professeur puisse refuter serieusement le petit traité sur l'incommensurable, apres l'avoir compris s'entend. Je vous prie de le faire voir dans l'occasion à Mr. de Furstenberg. Je vous felicite de son retour, et je ne doute pas où votre presence honorera son examen. Je pense encore avec delice à la façon dont je fus affecté de cet acte lors de notre premier voiage.

J'ai eu Ten Hoven et Pinto toute la soirée. Le premier me paroît avoir du chagrin qu'il cache avec trop de peine.

J'ai passé ce midi une heure avec le Scholiaste et sa fille et j'ai vu la tête de S.A.S.; il ressemble parfaitement bien, et sa coiffure est ordonnée avec tant de goût que cela paroît la tête d'un bel homme. La bru a plus de goût | que le Scholiaste sans comparaison, et le fils en a peut-être plus que l'un et l'autre, mais ni l'un ni l'autre ni aucun François je pense a ce goût sacré et pur des Grecs. Ils ne le sentent pas. C'est le précieux et l'agrement des touches, ce ton fôlatre de bouche qui constitue leur goût. Pour ce style fier et sûr des contours des Grecs et la sublime poésie de leurs compositions, ce sont des choses peu faites pour entrer dans des têtes ou plus tôt dans des ames françaises.

Adieu, ma toute chère Diotime, si les affaires du Conseil me le permettoient, et si je ne craignois pas de porter atteinte à votre beatitude, cette nuit noire me verroit niché dans ma voiture et apres demain je souperais chez ma chère Diotime. A cette heure elle va me voir niché dans mon lit, non que j'aie sommeil, mais puisque ma tête n'est plus bonne à penser.

Vendredi 3 sept. à 8 heures. [1779]

Je ne sçaurois vous dire, ma chère, combien j'attend le dimanche avec impatience, pour apprendre l'arrivée de mon balot et de mon paquet. J'écrirai aujourd'hui au maître de Poste à Amsterdam. Je ne vous enverrai point de paquet avant que je sache qu'il n'y a point de risque.

Dans le moment Mr. Fillon vient de sortir chez moi. Je l'ai païé; il se met à vos pieds, mais ce qui vaut mieux c'est qu'il m'a fait voir l'acte par lequel Messieurs de l'Université de Groningue le constituent Maître d'Armes de leur Université. Ses appointements fixes sont *f*300, ce qui vaut plus que *f*600 ici, | et autre cela il a d'autres avantages. Je crois que cette nouvelle fera bien du plaisir et du vrai plaisir à mon très cher Mitri, que je crains d'étrangler à force de l'embrasser. Hier à l'ouverture de votre lettre je me suis fâché horriblement contre ma très chère Mimi ne voiant pas de ses lettres; mais apprenant qu'elle n'avoit pas reçu la mienne, ma philosophie ou plus tôt la honte d'avoir été injuste m'a calmé. Je couvre ma chère Mimi toute entiere des plus tendres baisers.

Adieu ma toute chère Diotime, mon amie, benissez votre Σωκρατης, qui est un peu enrhumé. Adieu.

Διοκλης Σωκρατικος

Votre latin m'a fait un plaisir infini.  
Vous ne jetterez pas j'espere mes lettres du Prince.  
Je n'ai pas encore de lettre de Mad. Vogt pour joindre ici. Le  
temps presse et je vais fermer mon pacquet.



*Lettre 2.37 – 4 septembre 1779*<sup>14</sup>

Sur l'incommensurable et l'absurdité  
de l'application de l'arithmétique à la géométrie.

Samedi 4 de sept. 1779

Hier au soir ayant compté de travailler un peu, Mr. Du Luc vint chez moi, et lorsqu'il me quitta nous fûmes tous les deux persuadés que nous n'avions été ensemble qu'une demie heure, tandis que nous avons jaser pendant quatre heures et demie. Nous n'avions pas pensé à distinguer l'Orient de l'Occident, et nous avons pris bonnement le lever de la lune pour le coucher du soleil. Nous n'avions pas parlé un mot de l'Aristée, mais en revenge j'ai lu une courte recension du Sophyle et de l'Aristée en latin. Par rapport au premier le recenseur exige peu poliment de Priestley qu'il se defende comme chef des Materialistes, et par rapport au second il fait mon éloge au sujet de mes profondes recherches sur la signification des Λ.Σ.Δ. du vâse, et il prouve par Bellori et autres antiquaires que chez les Anciens le papillon denote la belle Psyche, et comme Psyche a été alternativement sur la terre, aux enfers, et au ciel, on a denoté par Psyche l'ame, et par conséquent nos papillons sont des ames, ce qu'il fallait demontrer. Notez que le mot Ψυχη, Psyche, a signifié une ame en Gréc, longtemps avant que

---

14 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), 67, p. 184-187.

Cupidon songea seulement à avoir une maitresse en chambre garnie. Ainsi tout ce que le recenseur dit à cette occasion est erroné et faux.

J'ai lu ce matin, ma chere Diotime, l'écrit de Mr. le Professeur Zumkley, et je vous avoue que je ne comprend pas comment il peut donner cette pièce pour une refutation du petit traité sur l'incommensurable. Je crois qu'il ne comprend pas assez le François ou qu'il n'a pas lu la dissertation sur la divisibilité à l'infini. Ces deux pièces pourtant tiennent ensemble. | D'ailleurs je ne conçois pas comment le Professeur pourroit conclure de ce qu'il dit qu'il seroit possible que le diametre et la circonference fussent commensurables, puisque le contraire s'ensuit directement. Je ne crois pas que nous disputons sur l'idée que nous attachons au mot incommensurable et nous entendons tous si je ne me trompe que deux choses sont incommensurables, lorsqu'elles n'ont aucun diviseur assignable en commun. Le côté du quarré 1 et son diagonal  $\sqrt{2}$  sont incommensurables, et je ne puis exprimer  $\sqrt{2}$  que par une suite infinie absolument. Par consequent, jusqu'à quelque point que je pousse la quantité des termes de cette suite, il est certain que le dernier terme est toujours encore trop grand pour être un diviseur commun entre 1 et  $\sqrt{2}$ .

Il est prouvé que le raion étant 1, l'arc de  $45^\circ$  sera exprimé par  $1-1/3+1/5-1/7+1/9-1/11$  etc., c'est à dire par une suite absolument infinie, et ainsi le cercle de même.

Si je prend le diametre = 100.000.000.000.000.000.000.000.000, la circonference sera à peu près 314.159.264.358.979.323.846.264.338.387. Il est evident que le dernier nombre, qui est 7 / (1 avec vingt neuf zero), est une quantité trop grande pour être un diviseur commun du diametre et de la circonference, et si on pousse le calcul encore jusqu'à des milliards de chiffres, je dirai toujours la meme chose, d'où il suit que le diviseur commun que je cherche, est l'infiniment petit absolu, qui est un être de raison.

Il y a longtemps, ma toute chère Diotime, que j'ai oublié | et négligé la pratique du calcul et des mathematiques. Ce que j'en ai su, j'en ai succé l'essence et puis je l'ai jêtté. Il en est resulté une chose assez curieuse, c'est que lorsque le hazard me rappelle à quelque branche de ces sciences, j'y vois les objets d'une maniere beaucoup plus belle et plus agreable, je les vois à vue d'oiseau, plus en bloc, mieux leur ensemble. J'ai de l'obligation à Mr. Zumkley de m'avoir fait

relire ma petite feuille sur l'incommensurable. J'y ai trouvé un passage dont j'aurais dû tirer un tout autre parti. C'est celui touchant l'absurdité de l'application de l'arithmétique à la géométrie, derivant de la différence entre la nature du nombre et celle de l'étendu et des lignes. J'entrevois là des résultats singuliers, et lorsque j'aurai un peu de loisir je vous communiquerai des observations neuves sur les différents moyens dont les mathématiciens se servent pour quarrer les courbes et sur la nature des différences de ces moyens.

Ma toute chère Diotime, j'ai reçu ce matin une lettre du Prince que je vous envoie. Le Prince Prosorovski n'est pas encore arrivé. Le Conseiller privé Osterwald est ici mais je ne l'ai pas vu encore; voici pourtant une lettre qu'il a apporté pour vous.

Lorsque seul dans ma maisonnette, je tourne les yeux d'un certain côté, je me rappelle à chaque fois les regards pitoyables d'un pauvre chien de mer qu'on avoit pris à Scheveninge, et qu'on avoit la cruauté de mener tous les soirs sur le rivage. Ma Diotime, j'ai quelquefois des moments si douloureux! |

Après demain je dois dîner quelque part où je ne dîne jamais, et où j'ai remercié 50 fois. Enfin c'est un devoir, mais ce dîner me pèse. Pourtant j'y aurai un plaisir, peu piquant à la vérité, mais qui ne m'arrive guère, c'est que je serai à coup sûr le plus sçavant et le plus sage des convives (jugez des convives), et j'aurai la commodité de laisser tomber mes paroles au hazard sans prendre la peine de penser, très assuré que sens commun et sottise y sera également peu compris, et par consequent également respectable. Le trèfle le plus riche sans comparaison de cette société, me consulta l'autre jour sur la façon de mettre ses armes sur une vaisselle, en ajoutant heureusement que, ses armes étant extrêmement compliquées, il étoit résolu de se servir du casque seulement, comme cela se faisait; ce qui me convenoit fort, et je dessine un casque. On me gronde. Je demande pourquoi? Parce que ce n'est pas un casque. Qu'est ce que c'est donc un casque? Ce sont des bêtes. Quelles bêtes? Des lions, des ours, et des licornes; j'ai dessiné des lions, des ours et des licornes, en ajoutant que pour faire un casque son portrait vaudroit mieux que tout cela, ce qui est mis en délibération.

Me permettez vous, ma Diotime, de penser un moment à Niethuis dans cette compagnie? Quelquefois le desir me prend de faire un trou profond dans la terre et de m'y retrancher même contre la lumière du jour.

Demain je ferai un tour chez Pleuntje et de Haan, car depuis votre fete je ne me suis pas promené, ce qui nuit beaucoup à ma santé. Adieu ma sage et sacrée Diotime, jusqu'à demain.

Σ. |

J'apprend par la vôtre avec une peine extreme que le beurre, les livres et les feux d'artifice sont gâtés. Je vous supplie, ma Diotime, de me marquer comment c'est arrivé, afin que je sache si c'est la faute de l'emballer ou si le balot a été dans l'eau. J'en écrirai au facteur à Swolle sans faute. J'avois fait emballer le tout chez moi par votre François, et Vogt s'est chargé de le dépêcher comme de coutume.

Parlons d'autre chose. Mon Comte est parti samedi passé subitement, puisque sa belle soeur à Valenciennes étoit mourante. Cela m'a laissé un vuide assez singulier. Il étoit fier de ce que je lui disois, que je vous enverrois quelques extraits de ses lettres.

Avant hier j'ai diné chez Mad. Charles pour la première fois depuis Munster. Cette pauvre femme est entièrement isolée à présent, car mesdames de Varel et Perponcher ne sont pas ici. Je me plaisais de voir la jouissance de cette femme en se trouvant avec Verdun, Chion, Pallardy, Alleman et moi, les favoris autrefois de son cher époux. En sortant de la je rencontrais Mad. de Koonig, qui se met à vos pieds. Je lui fis un petit compliment sur la mort de Tavel, et par discrétion je ne lui parlai pas de sa fille; pourtant après avoir changé de conversation, je lui demandois comment sa fille se portoit; elle me dit qu'elle étoit à Hellevoetsluis pour passer en Angleterre. Cela me fit plaisir | et me fait penser plus favorablement au sujet du Mystère qu'auparavant. Je plains cette pauvre fille et j'espère qu'elle ne rencontre pas Salgas pour surcroit de malheur.

Hier j'ai été une heure à Niethuis, à pied pour la première fois. Mad. de Haan m'a dit que Mlle Marike cherchoit une condition à La Haye et lui en avoit fait parler aussi.



Adieu, ma toute chère Diotime, je ne sçai plus ce que je dis. Je sens que ma tête et mon bras tiennent ensemble, l'une est aussi peu faite pour commander à présent que l'autre pour obeïr. Adieu, je vous embrasse, mille baisers aux Lathoïdes et mille respects à votre Grand Ami.

*Σωκράτης*

J'ai goûté votre vin qui est excellent. Je n'en avoit pas bu à Munster de cette espèce. Je vous en baise les mains, ma chère Diotime.  
Dites moi à quelle de vos campagnes allez vous?



### *Lettre 2.38 – 5 septembre 1779*

Dimanche 5 sept. 10 heures soir

Ma toute chère Diotime, j'ai été toute la matinée chez moi. Le soir à cinq heures la pluye cessa et le temps parut s'éclaircir un peu. Je marchois vers Niethuis par le chemin de Losduijnen et la petite allée qui coupe sur les dunes. Je ne faisai aucun pas, aucun objet ne s'offrit à ma vue, sans me rappeler quelque mot, quelque lettre, quelque scène, enfin quelque plaisir ou quelque peine sans faire dans mon moral et dans mon physique une révolution singulière, beaucoup plus forte mais parfaitement semblable aux sensations qu'on éprouva au commencement du printemps, lorsque la sève commence à revivre dans les plantes et les animaux; et ce qui est curieux, c'est que le rapel des moments qui s'appelloient dans le temps situation cruelle et horrible, et celui des moments qui s'appelloient situation délicieuse et exaltées, faisoient le même effet, et que les peines et les plaisirs passés avoient parfaitement le même ton, marque certaine que ces peines et ces plaisirs avoient la même source sacrée, sçavoir l'incorruptible amitié.

Je montai avec Mad. de Haan à vos appartements qui sont parfaitement en ordre et dont vous serez enchantée en les revoiant. Cette excellente femme ne veut les louer à quelque prix que ce soit ni son mari non plus, ils se flattent de vous y

revoir, ne fut ce que pour peu de jour. Je vais diner dans ces appartements mercredi qui vient pour seur, et je compte de le faire une ou deux fois par semaine, car il me | faut de l'exercice.

A six heures et demie je descendois et partis, mais à peine j'avois passé Bout que le ciel s'obscurcit, les eclairs brillent de tout part, le tonnère gronde et la pluie recommence. Je pris la sage resolution de retourner à toute jambe à Niethuis, où je revins bien mouillé. Bientôt nous eûmes un orage comme celui que nous fuiâmes quelques jours avant votre depart. Mais la pluie etoit excessive. Lorsque j'allois retrouver mes penates à pied au milieu des tenèbres, je trouvois partout le chemin navigable et même sur les dunes à cause de la prodigieuse secheresse qui avoit precedé. En entrant chez moi on m'offre votre lettre consolatrice. Je ne suis plus fatigué, je ne suis plus mouillé, je suis content et heureux. Par rapport aux lettres de Camper, ma toute chère Diotime, je dois vous dire qu'autant que je le connois, et je le connois, ce sont des plaisanteries de sa façon, où il regne peu de goût, mais beaucoup d'ignorance de l'esprit de la langue dans laquelle il escrit et du style epistolaire. Je vous garantis qu'il n'est pas fâché. C'est moi qui suis fâché lorsque il attaque la nation munsterienne qu'il juge de leur poil et de la figure de leurs crânes, c'est de sa jurisdiction, mais pour le dedans du crâne j'en juge un peu mieux, et je puis bien l'asseurer qu'il se trouve la l'etoffe que Solon et Lycurgue ont mis en oeuvre avec tant de succes. |

Lundi 6 de sept. 1779 à 10 heures du soir.

Ma toute chère Diotime, j'ai diné. J'ai été à une campagne d'où l'on voit d'un côté quelques centaines de poiriers hauts de 4 pieds, et de l'autre on voit passer 75 barques par jour devant les fenêtrés du château, et tous mes convives ont trouvés cet endroit le non plus ultra des situations champêtres. O bois d'Althorff! O Tempé! O Daphné d'Antioche! pardonnez leur leur folie. Enfin, ma Diotime, de retour chez moi je ne trouve pas seulement ma sciatique et mes maux de dents augmentés, mais je me sens si bête que j'ai honte de vous écrire.

Avant que de l'oublier, je dois vous dire que Ten Hoven m'a raconté à moi et à Pinto en cachette que Lysis avoit achetté en Suisse une campagne pour la célèbre fille de Mylord Holderness.

Mr. Du Luc vous a apporté deux livres italiens, dont l'un sont les oeuvres d'Homère et l'autre je ne me le rappelle pas. Faut-il les lui paier? Je ferai bientôt un paquet pour vous où ils entreront avec le Longus de Villoison pour Mr. Gerritz en cas que vous vouliez lui en faire le cadeau, et avec les flacons etc. que Mlle Bamberg m'a remis et dont vous ne me dites rien.

J'ai reçu une lettre du Baron de Stosch que je vous envoie quoiqu'elle contienne peu de chose, et je vous prie de me la renvoyer.

Madame Vogt me fait dire qu'elle n'a rien à dire. J'espère que vous aurez reçue sa lettre, quoiqu'elle me venoit apres que mon paquet fut partis. |

Je viens de relire votre lettre, ma Diotime, avec delice. Le tableau de votre bonheur me trace mon chemin à suivre. Dans quinze jours d'ici je serai isolé, à vous, à moi enfin bon à quelque chose, et alors je vais travailler. Tant que je porterai mon enfant, mes lettres ne seront plus si longues sans necessité. Apres mes couches, elles reviendront au volume que mon coeur me dicte.

J'attend la lettre de ma chère Mimi avec impatience et en attendant je l'embrasse avec ardeur. Que mon sage Mitri attende dans peu de mes nouvelles, et agrée vingt baisers de ma part. N'a-t-il pas été sous les armes le 28?

J'ai été ravi d'apprendre que le paquet et la caisse sont arrivés. J'entend par la caisse celui qui renfermoit le beurre et le fromage etc.

Lorsque le grand Furstenberg sera arrivé je vous supplie de lui faire agréer ma devotion. Qu'il juge mon incommensurable. Mille amitiés de ma part à Mrs. Gerritz et Zumkley, le dernier a-t-il compris le maximum du flancq?

Si un jour à la face des Nymphes d'Altorf je baise les mains de ma Diotime sacrée, le plus heureux des mortels sera votre

*Σωκράτης*

Demain je donnerai 3 ducats à Mad. Joseph de votre part.  
Comment fait Hansje?

*Lettre 2.39 – 7 septembre 1779*

Mardi, 7 sept 1779 à 10 heures du soir.

Ma toute chère Diotime, Cinyras est mort, non ce Prince infortuné qui tint sa cour à Byblos, fondateur de Paphos, père de Myrrha, mère du bel Adonis, mais celui de nos jours, digne pere de l'Envie, la triste Alecto. Jusqu'ici je ne sçai aucune particularité de cette mort, mais son emploi de Commissaire General des Suisses, qu'on ne lui avoit laissé que par crainte, sera mortifié sans doute.

J'ai eu tout l'après diné et toute la soirée exactement à moi, et si vous me demandiez ce que j'ai fait, la verité perçeroit à travers de la honte et prononceroit le mot indigne de rien, marque certaine que je suis loin encore de cet etat d'ordre, de cette tranquillité philosophique dont les pieds, à la verité, touchent la terre, mais la tête à l'Olympe. Pourtant j'ai pensé un moment, et sur quoi? Sur la façon dont les hommes et tous les animaux se forment, et voici comme j'ai raisonné. Il est prouvé que l'ame et le corps sont deux choses differentes. Il est prouvé qu'elles agissent l'une sur l'autre par des facultés ou des manieres d'être qu'elles ont en commun. Il est prouvé que du côté du corps il a cette faculté ou cette maniere d'être, qu'il a en commun avec l'ame, en qualité de composé; que par consequent le composé du corps est formé sur la nature de l'ame, et non l'ame sur le composé du corps, et qu'ainsi l'ame a existé avant le corps. Je n'entrerai pas ici encore dans la recherche comment l'ame de l'enfant est | séparée de celle du pere dans de certains moments, c'est un problème curieux et nullement indissoluble, mais ce qui suit directement de mon raisonnement et des phenomènes, c'est que l'ame entre dans le sein de la mère, qu'elle y trouve deja quelque peu de particules dont la pauvre composition possède cette faculté en commun, par laquelle l'ame s'y attache; qu'aussitôt ce composé se vivifie et forme un tout; qu'ensuite la partie corporelle attire de la substance de la mère par les loix purement physiques et, par cette pente vers l'organisation, les particules qui sont homologues à son essence, et que c'est enfin de cette façon que se forme toute une tête, tout un corps, analogue à la richesse de l'ame de ce jeune animal, autant que le temperament ou la constitution/disposition corporelle de la mère n'y mettent d'obstacles. Je ne doute point où la même chose a lieu dans les plantes. Je ne doute pas que les plantes ne soient des êtres

animés, et je me flatte de prouver un jour, pourquoi dans la generation de tout être animé il faut absolument le concours de deux sexes, ce qui constitue le seul phénomène universel et clair que la nature presente à la contemplation de la teleologie, ou de la science des fins.

Quel horrible debut de lettre! diriez vous, ma chere Diotime, et non à tort, mais j'aime mieux vous montrer les fôlies de ma tête que de vous cacher le desir de mon coeur d'être et de jaser eternellement avec vous. Mais n'aiez pas peur, mon amie. Je vais me coucher. Je | vais mettre une nuit remplie de rêves entre le debut de ma lettre et son refrain. Peut-être le jour de demain me verra plus digne d'entretenir ma Diotime. Adieu, ma Diotime, ma chere Mimi, mon cher Mitri, je vais me coucher, et si je dors, ce ne sera pas à force de fatigues.

Σ.



### *Lettre 2.40 – 8 & 9 septembre 1779*

Niethuis, ce 8 de sept. à 4½ après midi.

Ma toute chère Diotime, ma Diotime divine! Je vous ecris celle ci à côté de votre lit. Souvent je vous ai cru indisposée. Souvent j'ai tiré les rideaux pour apprendre s'il y avoit quelque chose de votre service, mais hélas! Pour vous dire la verité, ma Diotime, mon voyage de Niethuis dimanche passé, ou plus tôt mon retour, etoit des plus mauvais, et je ne me souvien pas d'avoir jamais fait ce chemin à beaucoup près aussi tristement que cet obscur dimanche. Je sçai bien qu'un chemin au bout duquel on trouve Diotime, ou au bout duquel on quitte Diotime jusqu'au lendemain, n'est guere comparable à celui qui est infecté par la foudre, le tonnere, les vents, la grêle, la pluie, et une obscurité parfaite, et au bout duquel ne se trouve ni desirs ni regrets; mais enfin je devois au dimanche un sciatique douloureuse et des maux de dents, dont ma fête de lundi, dont je vous ai parlé, n'avoit sçu me guerir. Pour me consoler et me soulager je suis venu ici diner dans votre chambre, dans cette chambre, oh bons Dieux! Vous direz, ma chère, que je ne devois entrer ici qu'accompagné et muni de toute ma

philosophie. Je fais tout le contraire et je le ferai souvent encore. Je laisse ma philosophie à la porte. Je laisse un libre cours à ma sensibilité, je veux qu'elle pleure, qu'elle se demène, qu'elle s'extasie, qu'elle fasse librement tout ce que sa nature lui ordonne, car je veux la connoître, je veux suivre ses traces, je veux découvrir sa source | dussai je ne la trouver que dans les plus sacrés abîmes. Aussitôt que j'aurai fait ma découverte, je vous la communiquerai, et le Simon ne s'en trouvera pas mal j'espère.

Je vien de faire une promenade à vos montagnes. Je ne vous raconterai pas ici ce que j'y ai senti, en plusieurs endroits. Mais allant à la plus haute et en la tournant, j'ai trouvé un de vos pas dans un endroit écarté, imprimé dans le sable et assez bien conservé encore. Quelque desir violent que j'avois de l'effacer par mes baisers, je n'en ai rien fait. J'ai mis de petites branches à l'entour pour le conserver de l'insolence des vents, et si la pluie m'est propice, je le reverrai samedi prochain avec un double plaisir, et je sacrifierai à Jupiter conservateur. En retournant de ma promenade la chèvre est venue droit à moi, ne cessant de crier et de me regarder. Je n'avois rien à répondre. Au nom de Pan, ma chère Diotime, demandez à Mitri ce qu'il a coutume de dire à sa chèvre, afin que je ne sois pas la toujours comme un sôt.

J'ai essayé tantôt de lire dans cette chambre les parties de l'Aristée qui avoient le plus affectées le triangle, mais comme j'en pressent les effets, je l'ai remis à une autre fois. Cela me donnera une riche recolte de reflexions si je ne me trompe.

Adieu, ma toute chère amie, je retourne encore à la promenade, car au bout du conte je ne suis pas ici pour écrire, mais pour jouir et observer. S'il fait beau samedi j'y serai pour dessiner.

La Haye, 8 sept 10 heures du soir.

Ma chère Diotime, vous m'aviez bien dit tantôt que je ne devois venir à Niethuis que guidé par la philosophie. J'en vien de faire l'expérience. Lorsqu'on lache trop la bride à sa sensibilité, le resultat en est une anxiété, une tristesse qui prend une telle force dans peu de moments, que la philosophie elle même a de la peine à la combattre avec succes. Que vous êtes heureuse, ma Diotime, par vos frequentes occupations. Si vous aviez à regler votre sensibilité par la seule philosophie, vous pourriez juger de l'état où je me trouve.

Enfin aussitôt que j'aurai rendu à mon ame cet equilibre qu'elle ne devoit jamais avoir perdue, le Catechisme sera mon occupation la plus serieuse.

Jeudi, le 9 à huit heures le soir.

Hier au soir en revenant chez moi je trouvai Mad. Falconnet seule dans mon jardin. Elle avoit quittée la bonne compagnie de Mr. Du Luc etc. chez Mad. La Fite, avec laquelle elle se plait, pour me venir voir et pour me gronder puisque je n'avois été chez elle de plusieurs jours. Proprement elle venoit se plaindre de ce qu'elle n'avoit pas la terre dont elle a besoin pour achever ses ouvrages, et cela l'intrigue fort comme de raison. Elle me parla sur l'amitié d'un ton fort naturel qui me plût et me surprit. Pourtant il n'y a rien d'homogène entre nous que la fureur de la sculpture.

Ce matin je reçus une lettre de communication de la mort de Cinyras, quoique je ne sache pas avoir des relations avec eux. Elle est bien sotté. Elle contient le denombrement de tout ce qu'il avoit été, et de ce qu'il étoit. Ce qu'il sera, Rhadamante en dira des nouvelles, mais ce qui est | curieux, c'est qu'à la fin de la lettre sa veuve dit qu'elle ne doute pas qu'on n'aie une pitié chretienne d'elle, et de ses huit enfants. Nôtez qu'elle en a dix, et qu'ainsi Alecto et sa soeur sont rejêttées, ce qui n'est pas de mauvais goût. Je ne doute pas que vous ne recevez des lamentations singulieres d'Alecto. Si elle avoit de la vraie sensibilité, il faudroit avouer que sa situation est bien triste.

J'ai rencontré le bon vieux Mr. de Larrey, qui se portoit à merveille. Il me dit qu'il avoit été charmé de voir que vous n'oubliez pas vos amis. Je lui ai demandé s'il l'avoit cru possible, il m'a dit que non, et il m'a chargé de ses respects pour vous, mais les respects de l'amitié m'a t-il dit.

Le Prince Prosorouski vient d'arriver avec Mr. Osterwald. Je l'ai d'abord été chercher, mais il dinoit chez St. Saphorin. Un secretaire russe est arrivé aussi et a apporté des lettres pour le Prince à ce qu'on m'a dit. Demain apparemment je verrai ces messieurs et je peindrai le Prince bien malade. Suasso m'a dit que ce ne seroit qu'à la fin du mois que vous auriez le Prince.

Ma toute chère Diotime, je vien de recevoir la vôtre du 5 et 6 de sept. Le plaisir qu'elle m'a faite je ne sçauois vous le dire ni decrire. Ma centaurisque exposée à vos jeux me donne de l'envie. Desapprouvée par ma chère Mimi et

mon cher | Mitri, elle me fait plaisir! Je ne vous fais pas compliment sur votre latin. Je fais compliment au latin de ce que vous allez vous en mêler. Horace sera dans peu votre auteur favori. Pindare a l'ame haute, mais Horace est bien l'esprit le plus élevé et le plus beau qu'il soit possible de voir. Il doit comme les autres infiniment aux Grècs, mais lui seul sçavoit les sentir, les manier et les embellir. Il a sçu donner au prodigieux Pindare le ton vraiment poli du siècle et de la Cour d'Auguste, sans l'affoiblir beaucoup. Demandez à Mr. Gerritz ce qu'il pense sur Properce et Manilius.

Le grand Furstenberg a raison de se réserver les logiciens et les psychologues. Il voit dans leurs têtes, non combien de geometrie il y a, mais combien la geometrie y a fait de l'effet.

Votre presence donnera un exemple (sterile peut être) à la noblesse, mais du lustre et une consolation réelle à la naissante Academie. On forme un peuple neuf comme on forme un jeune arbre qui porte d'abord des fruits, mais on ne forme la noblesse que comme les choux raves en Hollande; on sème inutilement trois ans, mais à la quatrieme generation ils deviennent quelque chose et prennent corps.

J'aurai soin de la lettre et je la remettrai demain en main propre. Ce soir il etoit trop tard.

Pour la description de ma chere Mimi, je l'attend avec impatience. Il n'est pas necessaire que l'écriture en soit | bien propre, mais il est necessaire qu'elle soit longue de 7 pages au moins.

Je suis charmé que vous avez acquise une idée claire de la Methode des Anciens. La geometrie des Anciens est à notre algèbre comme l'architecte est à la truelle.

Je n'avois pas supposé tant de fermeté à Mr. de Stosch.

Que celui qui est un sot ressemble comme deux gouttes d'eau à Mr. Winter, cela ne me paroît pas extraordinaire.

Je suis fâché de l'indisposition de Mlle Liebenau, mais ce qui m'intrigue d'avantage et ce qui me fait soupirer apres le dimanche, c'est le chagrin domestique dont vous parlez. Est ce que ma Hansje en seroit la cause, ou est ce que la serviabilité de Mr. et Mad. de Gal se seroit refroidi?



J'ai pour vous de Mr. Du Luc Nouvelle del Bandello, 3 volumes in 4to, l'Iliade et l'Odyssée d'Homère traduits en italien par Anton Maria Salvini, 4 volumes in 12°. Que dois je en faire? J'ai le paquet de Mlle Bamberg, que dois je en faire? Si vous avez autres choses à envoyer mandez le moi, ma chère Diotime, sans quoi le paquet part.

Adieu, ma toute chère Diotime, jouissez autant que possible des belles ombres du bois d'Altorf, embrassez tendrement pour moi la cruelle Mimi et le sage Mitri, et que par mille baisers ils vous depeignent ma reconnoissance et les sentiments de

Σ.



*Lettre 2.41 – 10 & 11 septembre 1779*

litterature, phenomene physique {toutes secte ...}

Vendredi 10 de sept. 1779

Ma toute chère Diotime, en sortant de la Cour je suis allé au Bois chez Mlle D... Je la trouvai toute seule. Je lui remis votre lettre. Elle se portoit très bien, excepté quelque reste d'un mal à son doigt. Elle me fit la grâce d'ôter son gand, pour me faire voir ce reste, que ressembloit à la plaje de Venus dans Homère. Ce reste etoit peu de chose, mais heureusement il tenoit à une main très belle, très blanche et très pottelée, qu'on etoit un peu honteuse de faire voir aux gens, mais qui tenant à ce reste par la nature des choses devoit être denudée de toute nécessité. Vous jugez que nous parlames un peu de Diotime. Elle avoit la larme à l'oeuil. Elle me parut connoitre la valeur d'une larme et sçavoir en modifier le prix et l'effet. Elle me dit que non seulement elle regrettoit les moments qu'elle vous avoit vue, mais ceux qu'elle ne vous avoit pas vue lui paroisoient perdus. Je crois qu'elle a aprise cette verité de moi quelque part. Elle parla du Prince avec amour, mais elle ajouta qu'on parloit un peu mal de lui de ce qu'il s'absentoit dans des moments si critiques, et tandis que le Prince Prosorowski son parent et autres Seigneurs russes se trouvaient ici, enfin que quoiqu'il eut un peu tort, la

Princesse et elle le defendoient à toute outrance. Elle me dit que Prosorouski avoit été hier à la Cour. Elle vous enverra ses reponses sous mes enveloppes. Elle est asseurement une femme bien aimable. |

Niethuis 11 sept. 1779

Ma toute chère Diotime, c'est encore de votre appartement que je vous écris. C'est de l'endroit où vous avez faites tant de merveilles en broderie. L'endroit où peu enclin à vous mêler de la conversation vous vous amusez à n'y pretter que vos oreilles. L'endroit enfin du milieu d'une ligne tirée du clavecin à la porte, aiant la bibliotheque à la droite et la cheminée presqu'en face.

Il fait de nouveau ici le plus beau temps du monde. Je me suis beaucoup promené dans les dunes du côté de la mer. Vous ne m'aviez jamais dit qu'en allant par derriere la maison par les prés on y etoit si vite. La mer etoit extrêmement calme. Elle m'a donnée une sensation toute nouvelle. Je me couchois au haut de la dune, la joue (qui est un peu enflée) à terre, et par consequent les jeux dans une position verticale. En regardant de cette façon la surface de la mèr on voit aisement trois ou quatre degrez et plus du grand arc de la terre, que l'imagination prolonge aisement jusqu'à 10°. Alors on s'apperçoit distinctement de sa rondeur et on supplie cette courbe de 10 degrez sans difficulté jusqu'à 90°, et c'est alors qu'on sent réellement la grandeur de la terre par rapport aux animaux qui l'habitent, et sa petitesse par rapport à ceux qui la sentent si petite. | Quoiqu'il n'y ait ici aucun coup d'oeuil qui ne me coute un soupir, je crois cependant que lorsqu la saison sera un peu plus avancée, j'y fixerai mon sejour depuis le conseil des vendredis jusqu'à celui des lundis. Je coucherai dans le lit que vous avez occupé, ou sur de la paille dans le cabinet à l'endroit où Mimi coucha, selon que je trouve l'un ou l'autre le mieux pour la santé de l'ame et du corps.

Hier j'ai été une heure chez Mr. et Mad. Falconnet, qui vous prient d'agreër leurs respects, comme aussi Mr. Tavel qui me vint voir à la Cour. Il m'invita à diner pour demain, disant qu'il auroit le Mystère avec sa mère, l'Erratus et l'Errata, le Sculpteur et la Sculpteuse, et l'aimable philosophe au prejugués. J'acceptai l'invitation gaillardement. J'etois encore à la prononciation de la derniere syllabe lorsqu'il me dit que la Ollard en seroit aussi. Demain je prend

des medecines à coup sûr, ma Diotime, et je prendrai la liberté de la notifier à Mr. Tavel. Il vaut mieux prendre des medecines pour ne pas voir cette fille, que d'être obligé d'en prendre pour l'avoir vue. Je veux croire que j'ai tort, mais mon degout est invincible. C'est la seul composé que j'ai vu où fadeur parfaite et laideur parfaite se prennent aux cheveux pour avoir l'empire. Et cela a encore des pretensions quelconques! Il ne faut pas trop voir l'humanité de ce côté la. |

Je vais retourner chez moi pour ecrire encore vite un mot au Prince. J'ai vu hier dans les lettres de nos ministres que le prince Galitzin de Vienne voyage incognito pour voir ce qu'il y a de curieux, qu'il etoit arrivé à cette fin à Munchen, et qu'il pourroit bien venir ici. Quoiqu'il ne me paroît guère probable que le Prince n'en seroit pas averti, il me paroît possible pourtant que cette nouvelle put l'interessier.



*Lettre 2.42 – 12, 13 & 14 septembre 1779*

La Haye, 12 sept. dimanche

Voici la seconde lettre que je vous ecris aujourd'hui, ma chère Diotime. Il y a quelques heures que la premiere est partie avec Mr. Barkey accompagnant le Longus. Je vien de recevoir la vôtre dans le moment, où vous contremandez ce livre. Si je puis encore rattrapper mon paquet je le ferai, si non gardez le jusqu'à quelqu'occasion, et je me deferaï du mien.

D'ailleurs, ma Diotime, il faut que Mr. Gertz ait lu 50 livres avec leurs scholiastes et commentaires bien pis que le Longus, sans quoi il seroit impossible qu'il sçut la langue grecque un peu passablement. Je sens que vous ferez ici une reflexion sur une absurdité dans la litterature, qui est très juste dans le fond, sçavoir, que cette science qui a pour objet tout ce qui s'est dit, tout se qui se lit, et tout ce qui est escrit, et pour but d'apprendre à parler, à lire, et à ecrire bien, est la seule qui ne se soucie | pas sur quoi on lit, sur quoi on parle, ni sur quoi on escrit. Et il est assez curieux d'entendre quelques fois un viellard grave, modeste, pieux et pôli, entrer dans les plus grands raffinements d'obscenités, pour explicquer à un auditoire attentif un passage de l'anthologie,

que personne n'oseroit prononcer en honnette compagnie, sans qu'aucun des auditeurs en rie ou en rougisse. Mais il faut considerer que la litterature n'est proprement et uniquement que la science de l'expression des idées, et par consequent la litterature se mêle aussi peu de la nature des idées qui sont exprimées, ou qu'il exprime, que l'anatomiste se mêle de la nature des parties qu'il manie et qu'il explicque. Et c'est de la que derive cette autre absurdité, qu'on met dans les mains des enfants La Nature des Dieux de Ciceron, le poeme de Lucrece, le roman de Petrone, les comedies de Plaute etc. etc., livres qui contiennent des cours complets d'Atheïsme ou de debauché.

Voila Mr. Du Luc qui vous sauve des effets ulterieurs de la verve pedantesque qui m'agite dans ce moment, et dont je vous demande mille fois pardons.

Monsieur Du Luc est parti. Il m'a lu beaucoup de Buffon. Nous avons été etonné au possible de la crasse ignorance de cet ecrivain dans les premiers elements des mathematiques et de la vraie physique. S'il n'etoit pas peintre admirable, il seroit pour les connoissances exactement notre Vosmaer. |

Ma toute chère Diotime, Du Luc se met à vos pieds, et doublement à vos pieds. Voici de quoi il s'agit. Mendelson a critiqué son ame. Il a donné la critique à Lysis, qui l'a pris à Geneve, qui l'a fait traduire, qui vous l'a envoyé pour la corriger. Jugéz de quoi Du Luc vous prie, et avec un empressement qui ne sortira pas de ma plume.

Dans votre precedente vous m'aviez promis de me parler d'un chagrin domestique que vous aviez deja. Je n'en trouve rien dans votre lettre, ce qui m'etonne sans diminuer mes inquietudes, qui doivent durer à present jusqu'à dimanche prochain.

Je vous prie, ma chère Diotime, de vouloir faire mes compliments au digne Mr. Zumkley. Lorsqu'il soutient que le cercle est quarrable definitivement, quand il n'est pas un cercle mais un polygone, nous sommes parfaitement d'accord; mais s'il pretend qu'un cercle, etant un cercle, etant une courbe, comme j'ai toujours eu l'honneur de le connoitre, est quarable definitivement, je declare que je soutiendrai en face à Archimede, à Huygens, à Neuton, à d'Alembert, s'ils se mettent du côté de Mr. Zumkley, que c'est faux de toute fausseté; et je presume assez de la perspicacité et de la justice de ma Diotime, pour croire qu'elle ne

permettra pas que je succombe dans une telle occasion, et qu'elle démontrera à ces messieurs geometriquement et metaphysiquement qu'ils defendent l'absurdité la plus manifeste. Un jour, comme je vous ai dit, je vous dirai des nouvelles sur la nature de la quadrature de tout genre de courbes. | Pour ce qui est de votre presence aux examens, je crois que les professeurs ont jugés que c'étoit votre place, et qu'ils en auroient autrement jugés si la fille de Jupiter elle meme avoit été en terre et à Munster. Voila du simple.

A l'article de Mr. Gertz j'ai repondu et je penserai au cadeau à lui faire.

J'enverrai les livres de Du Luc à la premiere occasion, et il me donnera le conte, et je le paierai.

Au sujet de Camper je ne dis rien.

Au sujet des manchettes et des decoupures, je suis dans la même situation que Marquis, lorsqu'elle a une gauffre sur le nez pendant qu'on compte.

Pour ma Mimie, ma chère Mimi, je baise sa lettre comme je voudrais baiser toute sa physionomie. Si demain j'ai un moment de temps, je lui repondrai sans faute. Si j'ai deux moments j'écrirai à mon sage Mitri qui doit agreër s'il lui plait les compliments tendres de son brave sergent qui a reçu sa lettre avec la plus vive reconnoissance.

Depuis plusieurs jours je m'étois cru menacé d'une maladie serieuse, mais hier mon sejour à Niethuis et mes medecines d'aujourd'hui ont tout dissipé. A propos de Niethuis, j'ai oublié de vous rapporter une chose singuliere, que je voudrais marquer aussi à Lysis comme naturaliste. Vous vous rappelez que votre eau etoit très bonne, mais qu'elle avoit une couleur jaunâtre très foncée. A mon retour de Munster la premiere fois que je dinai à Niethuis, je bois de cette eau, | qui etoit très bonne comme toujours. Madame de Haan me demande si je n'avois rien remarqué. Je dis non. Regardez cette eau, me dit-elle. Je regarde, et je vois l'eau la plus blanche et la plus limpide que j'ai vu de ma vie. Elle me dit qu'une semaine apres notre depart ils avoient tous remarqué un matin que leur eau qui etoit jaune encore la veille, avoit perdu sa couleur. Joignez y cette anecdote. De retour de mon dernier voiage de Munster, j'entre chez moi, et je monte en haut. Pour aller au cabinet où je couche, je dois passer quatre portes. Je trouve lorsque j'ouvre les serrures, deux de ces portes s'ouvrent d'elles mêmes par leur propres poids, et que les deux autres qui sont situées de l'est à l'ouest, se referment

d'elles mêmes si je les ouvre. Avant mon départ c'étoit tout le contraire. J'en conclu que pendant notre voiage il y a eu un accident sous terre ou un tremblement, qui a enfoncé un peu ma maison et decoloré votre eau. Pour cette eau elle m'a parue hier reprendre un ton jaunatre.

Adieu, ma chère Diotime, plus de physique, et je vais me coucher. Il est minuit passé, il y a long temps.

Σ.

Lundi St. Maurille, 13 sept. à 2 heures apres midi

A neuf heures ce matin est arrivé Camper chez moi. Je l'ai mené chez le Scholiaste. Je me suis promené avec lui. Il est allé à la Cour. Il est revenu. Le Prince l'a invité à diner. Il y est retourné avec Van der Borg. Le frère de celui ci a païé les facteurs à Zwolle. Il me donnera le compte et je le paierai. Je suis curieux de sçavoir les fraix de ces balots. Camper vient chez moi passer la soirée, et demain tout le jour. | En verité, ma Diotime, j'en ai bien besoin, ne fut-ce que pour mon amusement. Je n'en ai point. Je vais chez les gens pour le chercher et le moment apres je les quitte, indigne d'avoir pris cette peine. Je suis d'une inertie extrême. Vendredi prochain je compte aller à Warmont pour deux jours chez mon sage. Si non je vais à Niethuis. Mon inertie ne m'affecte pas comme un malheur, mais ce n'est pas du bonheur non plus. Pour que je sors, ce que je suis il faut que je reçoive de terribles chôcs, ou que je me les donne à moi même. Et pour cela il faut encore des motifs. Le ressort de la velleité est relaché, et du côté du physique, la circulation d'un sang trop epais, est trop lente, irreguliere et intercoupée. Voila mes maux. Pour corriger les physiques je consulterai avec Camper, pour corriger les autres, je me donnerai des chocs dont ma Diotime sera toujours le motif, et nous verrons ce qui en resultera. En attendant je vais diner pourtant, car tant qu'on est dans ce bas monde, il est plus amusant de diner que de rester à jeun. Adieu donc, ma Diotime.

A 11 heures le soir

Camper vient de sortir. Vous avez raison qu'il avoit été un peu touché de votre lettre, qu'il a seurement mal compris. Il ne l'avoit plus, ce qui me fit de la peine. A cette occasion il me dit qu'avant d'entreprendre ce voiage ci, il avoit brûlée

toute lettre qui ne regardoit pas directement les sciences, tellement que s'il venoit à mourir on pourroit imprimer tous ses papiers sans qui pourroit faire le moindre tort à personne. J'avoue que c'est très sage, mais je ne crois pas que j'aurois la force de l'imiter. Il est extrêmement content | de la façon gracieuse dont il a été reçu et de Madame la Princesse et du Prince. Apres demain il part pour Hambourg, passe de la à Berlin et puis par Brunswik, Gottingen et Cassel à Munster où il restera trois ou quatre jours. Il logera chez votre traiteuse. Ensuite il passera un ou deux mois à La Haye. Agreez son très humble et vrai respect.

Mr. et Madame Vogt m'ont fait la visite ce soir. Ils m'ont dit qu'à l'hotel regnoit la plus parfaite paix et union parmi les domestiques. Je leur ai demandé s'ils vouloient de l'argent. Ils m'ont dit qu'ils n'en avoient pas besoin encore, qu'avec *f*300 s'ils exceptoient le vin, toutes les dettes de la maison seroient païées, et qu'il estoit inconçevable combien ils avoient menagé en introduisant le kostgeld. Ils n'avoient rien à dire proprement et venoient seulement pour sçavoir comment vous vous portiez et sur tout le Prince, car notez le bruit a couru et court encore (et je ne le contredis pas) que le Prince estoit dangereusement malade à Laagen. On me l'a raconté ce matin au Conseil, et j'ai repondu par le plus mysterieux silence.

Je vous supplie de faire agreër mes respects au Prince. Je vien de recevoir une lettre de lui du 12. Il me marque qu'il seroit le 14 au soir à Munster. J'aurai soin de tout ce qu'il m'y dit. Mr. Du Luc restera bien jusqu'au retour du Prince. Les bustes de Mad. Falconnet sont admirés à la Cour et par Camper, ce qui est tout aussi important. |

Je ne doute pas que vous fassiez voir la lune tous les soirs à vos enfants par le telescope, pour leur faire remarquer les changements journaliers de cette planète.

Avez vous eu quelqu'un des enfants de Boekholt?

Adieu, ma toute chère Diotime, pardonnez moi ce petit billet; je n'avois pas le temps de le rendre plus long. Je n'ai pas encore des lettres de Mlle Dankelman. Adieu.

Mardi 14 sept.

Jusqu'à ce moment je n'ai rien à inserer dans ma lettre. J'embrasse tendrement mon cher Mitri et ma chere Mimi.

Hier j'ai ouvert le paquet du Prince. J'ai depêché la lettre pour Londres. J'ai remis une autre à Mad. Falconnet, qui lui etoit adressée, et pour celle qui regardent la Princesse si elle n'est pas partie, je me la ferai rendre par le Suisse et je vous l'enverrai ici. Adieu, ma toute chère, sage et sacrée Diotime.

Ma devotion s'il vous plait à l'Epaminondas. |



### *Lettre 2.43 – 12 septembre 1779*

Dimanche 12 sept St. Sardot

Voici une lettre ou plus tôt un billet extraordinaire, ma toute chère Diotime. Mr. Barkey, professeur à Steinfurt si je ne me trompe, fils de Mr. Barkey d'ici, predicateur et autant galant homme qu'il est possible de l'être dans ce bas monde, part, et me demande si j'ai quelque chose à dire à Munster. La demande est insultante, mais enfin je vous envoie l'edition de Longin dont je vous ai parlé et dont vous ferez le cadeau à Mr. Gerrits, s'il se plait veritablement à ces sortes de choses. Villoison est un François de 36 ans qui va en Grèce avec une bonne pension de son Roi. Il est actuellement occupé à Venise à copier un manuscrit d'Homere qui n'a jamais été collationné ni connu, et qui est infiniment curieux. Il y est parlé et même il y a de grands lambeaux d'anciens scholiastes d'Homère et de plusieurs editions d'Homere qu'on avoit du temps et avant Alexandre, editions dont nous ne sçavions pas meme le nom. Il y paroît que des peuples en corps ont fait des editions d'Homère, et on trouve même des variantes de ces antiques editions.

Je ne sçai, ma chère Diotime, quand celle ci vous parviendra, et pour cette raison je me refere à mes ordinaires pour les choses particulieres que j'auerois à vous dire.



Ma santé est à present | passablement bonne et d'autant meilleure que je n'ai pas diné avec cette fille, qui est à moi comme le dromadaire est au cheval, le crapaud au lézard, le cochon à l'écrivisse, et l'ange noir à l'augure de la lumière, enfin comme Beëlzebub au grand Michael. J'aime mieux prendre l'Ippecacohanna qui fait du bien que cet étrange émetique qui attaque les parties nobles. Sachez moi gré, ma Diotime, de n'avoir pas diné avec elle, car j'aurais été involontairement de toute fadeur pendant 20 semaines au moins. Pardonnez moi, ma toute chère Diotime, mais je ne puis penser à cette creature, où il me semble que j'ai diné pour toujours.

Adieu, ma toute chère Diotime, embrassez tendrement mon cher Mitri et ma chère Mimi de ma part, et croiez moi à jamais

votre Σ.



*Lettre 2.44 – 15, 16 & 17 septembre 1779*

Mercredi 15 sept. à 1½

Ma toute chère Diotime, mes maux de dents, de tête et d'inertie mettent mon existence ici bas à une valeur extrêmement petite. Rien ne m'amuse plus actuellement que les occupations de mon emploi, qui heureusement sont assez fréquentes pour le moment. Hors de la, je dine et je soupe chez Mad. Nagel, qui doit accoucher dans peu de jours, et qui a la phantasie de me désirer chez elle. Je la contente autant que je le puis, mais ce jour venu, je suis son serviteur. Ce tableau de mes occupations vous peindra mieux mon inertie que tout ce que je pourrois vous dire. Pourtant auprès d'elle j'ai des moments qui me rappellent l'enfant que j'ai chéri autre fois avec tant de passion, mais les moments qui suivent me font sentir douloureusement la différence entre ce que je vois et ce que j'aurais pu voir. Hier au soir j'ai eu chez moi Mad. Falconnet et Camper, qui s'arrangent fort bien ensemble. J'ai vu avec plaisir que Camper est extrêmement gaî, mais j'aurais plus de plaisir encore si je pouvois me persuader que le ton de sa gaîeté plaisoit autant aux autres que son bonheur et son contentement plaisent

à moi. Il est parti ce matin, et je compte que vous l'aurez à la fin du mois prochain. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il se met à vos pieds.

A 8½ le soir

Je revien dans le moment de ma station de chez la Nagel. Je souhaite qu'elle fasse son petit dans deux jours, car ma patience n'ira pas au delà. Samedi je compte bien de passer toute | la journée à Niethuis ou dans les environs. Je pense au livre que je prendrai avec moi, ou bien plus-tôt un paquet de vos lettres, car il faut absolument que je reprenne ce ton de penser et de travailler que j'ai perdu. Lorsque je l'aurai rattrapé, ce sera avec une volupté indechiffable que je vous en donnerai la première nouvelle et que je vous en montrerai les effets.

Hier je vous ai envoyé non seulement le paquet de lettres qui vous étoit destiné, mais je fis prendre encore toutes les lettres du Prince, que je vous ai envoyé de même, me persuadant sur sa lettre, qu'il sera arrivé hier à Munster. Pourtant on m'assura aujourd'hui qu'il sera ici de retour demain avec le Comte Obdam sans faute, et on ajoute qu'il en auroit reçu des ordres de sa cour. J'avoue que cela me donne de singulieres inquietudes.

Jeudi 16 de sept.

J'attends avec impatience la nouvelle de l'arrivée de Mr. d'Obdam pour sçavoir si le Prince sera venu. Il est vrai que lorsqu'on a demandé notre jagt, le Prince a été nommé aussi. Tantôt je devois parler un moment avec Mad. Falconnet, et j'y appris de monsieur que Mr. de St. Saphorin avoit eu la complaisance de raconter que le Prince avoit acheté Lavigny, et qu'il tenoit cette nouvelle de son frère, qui le lui avoit vendu. Agréez les très humbles respects de Mr. et Mad. de Falconnet.

On a entendu à Scheveningue une canonnade qui a duré 20 | heures et n'a cessé que hier à 8 ou 9 heures du matin. Nombre de personnes y ont été pour entendre ce bruit, qui venoit du côté de Dankerke. Il est inconçevable que jusqu'ici nous ne sçavons rien de ce qui s'y est passé, tandis que nous avons un si grand nombres de barques et de vaisseaux dans ces mers. La nouvelle de la prise de Grenada et de la défaite de l'Admiral Byron en Amerique, de meme que celle de la prise de 4 vaisseaux anglois retournant des Indes, est constatée.

Mr. de Butzelaer, baillif etc. est très mal. S'il meurt, Noordwijk le remplace, et nous aurons Starrenberg au Conseil, quel beau trône!

A 9½ le soir

Ma toute chère Diotime, je vien de jouer six parties d'échec qui, je ne sçai comment, n'ont pas fait du mal à ma pauvre tête laquelle ne vaut rien pour le present. Entrant chez moi je trouvai votre lettre qui m'a donnée des moments d'un plaisir que je n'avois pas goûté depuis long temps. Elle me peint la serenité de votre ame, votre bonheur, vos contentements avec des couleurs si vives, qu'elles repandent leur éclat et leur ton sur toute la capacité de mon essence. Je vous félicite sur tout de l'heureux retour du grand homme, dont la belle vie ornera les Plutarques futurs. Je ne sçauois vous dire combien sa presence à Munster me donne de la securité sur votre bien être, et je suis très convaincu que vous l'avez revu avec un plaisir infini. |

L'humanité est belle à voir d'un tel côté. Un des plus grands biens que vous puissiez me faire, ma Diotime, c'est de le faire souvenir quelques fois d'un homme qui l'admire et qui sçait un peu pourquoi. Je suis curieux de sçavoir comment le Prince et lui s'accommoderont ensemble. Je crois que cela ira fort bien, pourvu qu'il ne se mette point de festino barocco entre deux. J'aurai soin de votre lettre à Mlle. D... et si je ne sortai pas demain à cause d'enflure ou de fluxions, j'écrirai à elle ou à Mr. de L....

Le courier prochain je vous marquerai ce que j'ai actuellement pour former un paquet, et j'attendrai votre reponse. Le courier prochain j'espere que je serai un peu plus digne de vous entretenir, ma chère Diotime, car à present cela fait pitié. Je vais me coucher tout à l'heure et je ne sçai si c'est pour veiller ou pour dormir, mais c'est toujours en vous demandant votre benediction et en vous donnant liberalement la mienne. Je vous supplie de faire agreër mes respects au Prince et à Mr. de Furstenberg, et d'embrasser tendrement pour moi ma chère Mimi et mon cher Mitri.

J'ai mal developpé ma demonstration de la formation de l'homme, mais je vous assure que vous en serez contente et la femelle y joue un rôle aussi serieux que le male.

Adieu, mon amie, il n'y a qu'un assoupissement tres desagreable qui me force à finir à la quatrieme page.

Σ.

Le chapitre domestique est encore oublié. |

Vendredi 17 de sept. 1779

Depuis la canonnade dont je vous ai parlé, ma toute chère Diotime, et qui ne peut pas être une bataille entre Hardy et d'Orvilliers, on craint beaucoup pour Mylady Spencer et sa famille. Milady est partie de La Haye le jour que je vous ai marqué pour Hellevoet. Elle a dû y attendre un convoi et du vent pendant je ne sçai combien de jours. Enfin elle a eu vent et convoi et elle s'étoit mise en mer. La fregatte qui gardoit son paquetboot fut attaqué par deux Dunkerquois et s'éloigna en se battant; par consequent on retourna à Hellevoet, et comme il n'arriva aucun vaisseau pour les conduire, ils sont restés à Hellevoet deux semaines encore, et au bout de leur patience ils sont sorti sans convoi lundi passé.

Adieu, ma chère Diotime, je porterai la lettre à son adresse.



*Lettre 2.45 – 18 & 19 septembre 1779*<sup>15</sup>

Sur les corpuscules probleme psychol. a resoudre

Niethuis samedi 18 de sept. 1779


Hier apres le Conseil je suis allé au bois. Mlle ... avoit la Princesse seule chez elle. Pourtant elle est venue à moi, et je lui ai rendu votre lettre en main propre. De la je suis allé à la maison, où je suis depuis plusieurs jours, où je jase beaucoup pour tuer le temps, pour remplir le vide affreux que je me trouve, et pour n'être pas obligé de penser, car heureusement tout ce que je dis est également bon, également galimathias, également incomprehensible, et destitué de sens

---

15 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 68, p. 188-192.

commun, mais avallé pourtant avec une bonté que je devois reconnoitre. Je ne le fais pas. Je suis un ingrat. Je m'y ennuie à la mort à chaque moment que mes accès de reflecter me viennent, et le moment des couches sera pour seur l'époque de ma retraite.

Sortant de la je suis allé chez Du Luc que je rencontraï dans son vestibule pour aller chez moi, ce qu'il fit: nous avions egalement besoin l'un de l'autre; moi, n'ayant vu depuis un temps aucune tête pensante, lui aiant revu trois epreuves par jour et grôndé trois imprimeurs insolents: Songez, ma toute chère Diotime, comment nous nous sommes accueillis; que dis je? comment nous nous sommes mangé: devôré, avec notre faim et soif de sagesse et de sciènce.

En verité ma Diotime, il est aimable, il est charmant, infiniment estimable, mais philosophe en {migration} si j'en ai vu jamais. J'aurois donné un doigt de la main que vous fussiez été presente à nos discours importants (un doigt de la main s'entend un onzieme doigt, car j'en donnerois dix pour vous voir seulement) mais que vous eussiez | joui de nos etranges altercations. Il a l'imagination claire et pure, mais fort pauvre. Son intellect est bien constitué, mais ne sçait agir que dans une très petite etendue; lorsqu'il saute, c'est le saut d'une puce. Et c'est son non plus ultra, il voit la les colomnes d'Hercule. Sa velleité est bien determinée ou plus tôt, se determine bien en volonté, mais elle est foible, enfin son organe moral est parfaitement jôlie. Je le met dans la classe des plus beaux trèfles qu'on sçauroit trouver, mais il y a cet inconvenient, qu'on tombe dans les decimales ou dans les fractions  ce qui rend le calcul des vertus et des defauts plus difficile.

Il y a beaucoup de regularité dans nos disputes, et c'est ce que je tâcherai d'y conserver. J'ai commencé hier par ma definition de la verité, dont il etoit parfaitement content, sçavoir que la verité absolue se trouve la où l'objet et l'idée de l'objet sont une et la même chose, ce qui n'a lieu que dans Dieu et dans la tête du geometre. Il me dit la dessus qu'il sentoit à present la raison d'une chose qui lui etoit naturelle, sçavoir le degoût pour l'histoire et le plaisir extrême de lire les romans, qu'il ne voioit dans l'histoire que des faussetés, modifiées par la malignité des hommes ou par l'interet de l'historien, tandis que tout dans le roman etoit vrai; que toutes les actions de Pamela etoient vraies, parce que Richardson, qui avoit créé Pamela, lui faisoit faire ces actions; et il ajouta que

pour l'étude des hommes et leurs caractères on pouvoit se servir beaucoup mieux des romans que de l'histoire. |

Je n'ai pas besoin de vous dire, ma Diotime, tout ce qu'on pouvoit repondre à ce trait, mais j'exige de vous, ma chere, que vous m'admiriez d'avoir sçu garder la tranquillité socratique à une pareille extravagance. Non seulement j'ai conservé cette tranquillité, mais j'en ai tiré parti en insistant faiblement sur cette extravagance, mais beaucoup sur son mepris pour l'histoire, en renforçant ce mepris autant qu'il m'étoit possible par le detail que je lui fis des decouvertes extraordinaires que j'avois fait dans l'histoire pour constater sa fausseté. Quoique je pense tout autrement sur l'histoire, j'ai voulu lui faire pousser l'aveu de son incredulité à bout, afin de discuter apres avec lui ce que c'est que croire, et specialement ce que c'est que croire par les prejugués reçus dans l'enfance. Voila ma toute chère Diotime, le tableau de notre soirée en tant que métaphysique.

En tant que physique, j'en appelle aux mânes d'Archimede, de Huygens et de Neuton, si je leur ai manqué dans cette occasion importante, où il s'agissoit de defendre les loix qu'ils ont trouvé dans la nature, non les causes qu'ils ont données à ces loix. J'atteste ces mêmes mânes que j'ai reçu pour dernière reponse de mon philosofe, nôtez, incredule et sceptique au possible, que les loix de mes geometres differoient à la verité extrêmement peu des veritables loix, mais que les veritables loix étoient celles de Mr. Le Sage que mon philosofe avoit adopté. On me demandoit si je connoissois bien ces loix. Pas bien, ai je dit, mais je veux bien les apprendre. On me l'a promis. |

Or ces loix, ma Diotime, sont les soeurs de celles de Bonnet, également filles de cette philosophie pauvre et petite qui fut sifflée il y a un siècle et demi, et qui cherche la cause des phenomènes dans la modification gratuite et très souvent absurde, qu'ils supposent à leur matiere. Je ne sçai de quoi on s'est avisé d'apprendre les mathematiques à ces êtres pusillanimes. C'est un couteau dans la main d'un enfant.

Ô Saint Platon, mon Père et mon Maitre, si vous aviez vu l'abus qu'on fait maintenant de ta sacrée geometrie, vous auriez cessé de la prêcher aux mortels!

Je commence à sentir à present la situation de cette espèce de filosofes. On les fait filosofes, comme on fait ici docteur en droit, puisque cela donne une sorte de considération, mais ils sont si bornés, si petits, et si foibles, qu'ils

n'osent pas croire, et qu'ils n'osent pas ne pas croire, d'où il resulte que leur doctrine finit par circonspection et les doutes de la peur. Une pensée grande et hardie, ils n'en ont aucune idée. Elle ne fait que les epouvanter, et ils ne savent, si c'est un rôcher ou un monde qui leur tombe sur le corps; et lorsqu'ils font leurs sauts hardis de puce, cela ne fait que la millieme partie du pas ordinaire de l'homme qui a le jarret ferme.

Je crains, ma toute chère Diotime, que ce tableau ne se ressente du manque de nerf et de force, dont j'accuse mes adversaires, et dans ce cas, je vous supplie d'y mettre les touches convenables. Je vous supplie encore de me pardonner cette brusque sortie philosophique, sed facit indignatio versus. |

Mais revenons à mes sensations actuelles, qui sont tristes et douloureuses. Vous me manquez, ma Diotime, dans tout endroit que je regarde, et pourtant tout endroit me rappelle ma Diotime. Cela est si vrai, que ce matin en venant ici, j'avois mis dans ma tête en bataille toutes les forces philosophiques de mon essence, dans le dessin d'escalader l'empirée avec ce train, et d'y faire ou des conquêtes ou des decouvertes, lorsque je donne lourdement contre une môtte de terre, qui enfonce mes bataillons, et y met ma Diotime à la place. J'ai pensé beaucoup à cet etrange phenomène: qu'une môtte de terre inerte, qui un moment auparavant n'avoit rien de commun avec mon nez, y agisse tellement, que mes forces intellectuelles se debandent, et que mon imagination me presente de la façon la plus lumineuse toutes vos modifications, qui vous manifestent aux organes des mortels.

Il faut qu'il emâne de vous une infinité de corpuscules qui s'attachent à tout ce qui vous environne. Il faut que ces corpuscules soient robustes et tenaces comme vous. Il faut que cette môtte de terre ait été richement impregnée de vos corpuscules. Et comme il y a une attraction reciproque entre vos corpuscules et les corpuscules qui integralisés forment la riche composition de mon ame, il faut que vos robustes corpuscules à l'approche de mes corpuscules ont donnés la direction de leur mouvement au mouvement de mes corpuscules, qui par consequent m'ont dû donner l'idée de votre | visibilité. Voila du Bonnettisme, direz vous, ma chère Diotime, mais qu'importe pourvu que cela soit vrai.

Pour mon nez, ma Diotime, ne vous inquiettez pas, je vous prie. Il a une egratignure, cela est vrai, mais cela passera. Pour moi, ce n'est proprement rien pour ainsi dire.

Madame de Koonig, sa fille etc. sont venues hier prendre du thé dans votre appartement. D'ailleurs on va voir à Niethuis les endroits où Diotime, Mimi et Mitri ont séjournés, comme on va voir à Delos l'étang au bord duquel Latone avec ses deux petits sanctifioient la terre.

Adieu, ma toute chère Diotime, malgré ma joue enflée interieurement et exterieurement, c'est avec appetit que je vais diner sous les auspices de la sage Madame de Haan.

Σ.

Eadem die, apres midi

Ma toute chere Diotime, j'ai été chez Pleuntje, où je n'avois été de long temps. Toute la famille courut à moi comme on court à un saint prophète. L'oncle même me demanda du tabac, et un ris d'allegresse, qui se nicha sur ses lèvres, montrait à peine qu'il etoit en país étranger. Pleuntje est charmante et elle pleure votre absence avec verité. Son petit frère devient extrêmement jôli, et l'une de ses jeunes soeurs sera aussi parfaitement grecque qu'elle est romaine.

Dites à Mitri, je vous supplie, au sage Mitri, qu'il ne sçait pas le plus court chemin vers Pleuntje, que je l'ai decouvert aujourd'hui, et que je le lui montrerai. Par ce chemin Pleuntje n'est guère plus eloignée de Niethuis que sauf respect la machoire ne l'est actuellement de votre Altesse. La grêle, la | pluie et Piet m'appellent, ce seront mes trois compagnons en chasse ouverte pour me conduire à mes penates. Adieu, Diotime, benissez moi.

Σ.

La Haye, à neuf heures le soir.

De retour ici, ma Diotime, malgré mes maux de dents et de tête j'ai encore la rage de vous ecrire, mais tout ce que j'ai à vous dire revient à ceci. En errant dans l'allée à côté de votre jardin, j'ai fait cette reflexion, que la sensation d'un plaisir ou d'un bonheur passé, la sensation d'un plaisir ou d'un bonheur present, et la



sensation d'un plaisir ou d'un bonheur futur sont trois sensations extrêmement agréables sans contredit, mais que la nature, le ton ou la couleur de ces trois sensations différent prodigieusement, et tellement qu'on peut aussi peu les comparer ensemble, qu'on pourroit peu comparer le sonore au visible, ou le visible au moral. Il s'agit de depeindre avec la dernière précision ces sensations et leur différences, et d'indiquer ensuite les causes de ces différences. Voilà un problème, ma Diotime, que je vous donne à résoudre dans cette sainte demeure du silence, sans les épaisses ombres d'Altdorf. Le problème ne me paroit pas facile et je crois qu'on ne peut l'entamer que par les contraires, les peines et les douleurs. J'attendrai vos décisions la dessus après que vous vous serez convaincue de ces différences dont je parle, qui ne sont pas différences d'énergie, ni de degré d'intensité, mais différence totale de nature, de ton, de couleur etc.

A présent, ma Diotime, je m'imagine que vous souhaiteriez que je me misse dans mon lit, et vous paroissez croire que cela feroit du bien à vous et à moi, ce qui pourroit bien être. Adieu donc.

Dimanche St. Janvier 19

Ma toute chère Diotime, j'ai bien reçu la vôtre de vendredi. J'y ai vu avec un plaisir sensible que le Prince est arrivé à Munster en bonne santé, et que votre maison et le grand Furstenberg lui plaisent, ce qui ne m'étonne pas; et je crois qu'il souhaiteroit avec moi qu'il y eut une demie douzaine d'hommes de cette trempe à La Haye. Je doute si l'examen des Capucins ait beaucoup amusé le Prince.

L'article de votre lettre où il y a une note à part, pour vous dire la vérité, ne m'étonne pas. Si je communiquois cet article à Mad. De Haan, elle me répondroit: ne vous l'ai je pas dit? Oui, elle me l'a dit, mais trop tard, et après y avoir mûrement pensé, j'ai mieux aimé douter et ne pas troubler votre repos, que de dire ce dont je n'étois pas assuré par moi même, et vous ôter par la un satellite qui d'ailleurs est très affectueusement attaché à votre service. Je dois dire encore que j'ai vu des gens radicalement guéris du même mal, et que j'en ai guéri un moi même par un acte de générosité, qui à coup sûr auroit paru à tout autre un acte de la plus extravagante folie. Lorsqu'on épie le moment pour donner un grand choc quelconque à l'organe moral, ou peut produire un effet

étonnant sur une certaine espèce d'hommes. Or le sujet dont nous parlons est de cette espèce, et très guerissable.

Pour ce qui regarde la copie de la lettre que vous me communiquez, des la première fois j'ai eu la même idée de l'auteur de cette lettre, et c'est pour cela que toutes les deux fois je suis | entré par la cuisine sans que personne m'ait vu que je sache. Dans la suite je me conformerai exactement à ce que vous m'ordonnez à cet egard. Le moi en que vous me paraissez choisir à cette heure me paroît bon.

Mr. et Mad. Voogt ont été avant hier chez moi, et je leur ai donné *f*275, dont il rendront compte au Prince.

Je n'ai été de long temps chez la Grande Comtesse, mais demain ou apres demain je la ferai pleurer d'aise par la nouvelle de votre souvenir.

Je vous supplie, ma chère Diotime, de vouloir faire agréer mes très humbles respects au Prince et à Mr. de Furstenberg. Aussi tôt, que j'aurai un moment de loisir j'écrirai au dernier; à cette heure je n'ai qu'un moment pour vous dépêcher ce billet. Je demande pardon de sa brièveté, un autre fois je serai plus long, je vous jure. Que dit le Prince du bois d'Althorf? Il croit le connoître.

J'ai presque l'envie de raier tout le bien que j'ai dit de De Luc. Il n'a pas lu l'Aristée, à ce qu'il dit aiant toute l'ardeur possible pour le lire. Je sçai qu'il l'a lu, et que s'il étoit brûlant de son naturel et de profession, il me feroit perir par les flammes.

Lundi 20 sept.

Mad. Nagel ne s'avise pas encore d'accoucher. Elle vient passer la journée chez moi avec sa mère et toute la famille. Ils veulent me paier mes assiduités. C'est fort honnête du moins.

Ce qui entreroit dans le premier paquet que je vous destine consiste provisionnellement en ceci:

- 1° Ce que j'ai reçu de la Bamberg, et que je vous ai marqué, sçavoir | deux flacons, deux medailles, et une paire de manchêttes males à ce que je crois.
- 2) Les livres de Mr. De Luc, faisant 3 volumes in quarto, et 4 en petit douze.
- 3) Deux petites bouteilles avec des medecines pour votre mal de bouche, que Mad. Vogt m'a remises il y a pres de quinze jours.

4) Un petit rouleau d'exemples pour écrire à l'usage de ma chère Mimi et mon cher Mitri, que Mr. Schultz m'a remis.

5) Un exemplaire des pièces originales de l'Union de cette Republicque, ouvrage très rare et très curieux, que le Conseil d'Etat a fait imprimer à grands frais. Je crois que vous l'avez vu. Il se pourroit que Mr. de Furstenberg en voudroit ou pour sa bibliothèque particuliere, ou pour sa bibliothèque publique. S'il en voudroit pour tous les deux, je pourrais vous en envoyer deux exemplaires, et alors j'en garde encore un pour Lysis comme je lui ai promis.

Voila, ma chère Diotime, ce qui entreroit dans votre paquet. S'il y a la des choses que vous ne voudriez pas, ou si vous voulez y ajouter d'autres choses, je vous prie de me le marquer. Je ne ferai point de paquet avant que d'avoir reçu vos ordres à ce sujet.

Voila mes gêns partis, dont je suis très aise, parce que j'avois peur que ma petite cousine n'accouchut chez moi. |

Voici, ma toute chère Diotime, nombre de lettres pour le Prince; il y en a une dont l'adressé m'a frappée et où il porte le titre de Chevalier de l'Ordre de St. Alexandre, je ne lui connoissois pas cette qualité. Si c'est de nouveau une justice qu'on rend à ses merites, je m'en rejouis plus qu'homme au monde. Il y en a une autre où j'ai marqué qu'elle a été apportée par un seigneur russe. Je hesite encore si je dois envoyer les Annales de Linguet no. 46, deux exemplaires et la Gazette Universelle Litteraire no. 72 et 73. Le paquet sera assez gros sans cela. Et voila encore qu'il me vient un paquet de Mr. [rayé] pour vous, qui le grossit encore. Non, je les garderai, car j'ignore si le Prince les envoie en Russie. D'ailleurs un jour de poste plus tard pour ces pièces ne me paroît pas une affaire d'une grande consequence.

Adieu, ma toute chère Diotime, embrassez tendrement ma chère Mimi et mon cher Mitri de ma part, et que votre bienveillance se souvienne gracieusement du pauvre

Σοκράτης

*Lettre 2.46 – 22 & 23 septembre 1779*<sup>16</sup>

Sur Mr. de F.

La Haye, ce 22 de sept. 1797 (79)

Ma toute chère Diotime, je vien de passer ce matin chez Mad. Falconnet, où j'ai appris que la Grosse Comtesse se trouve à Amsterdam, et doit revenir ici, ce qui rend son voiage de Munster fort douteux, à ce qu'il me semble. Aussi-tôt qu'elle sera de retour, j'irai la voir et je vous marquerai ses desseins en tant qu'ils vous regardent.

Mr. et Mad. Falconnet se mettent à vos pieds, et ils m'ont dit avec un air de tristesse marquée que l'Errata avoit été gratifiée d'une lettre de quatre pages. Madame travaille actuellement au buste de S.A.R., dont la tête est très bien et ressemble parfaitement. Je vous avois deja fait l'eloge de cette tête, mais entre nous soit dit, avant que j'en fasse de meme du sein et de la draperie, il faut que cela change tôtelement. J'ai hazardé de loin quelque petite reflexion en presence du père, mais j'ai senti tres distinctement que mes reflexions ne feroient pas fortune, et par conséquent je les ai gardées pour moi. D'ailleurs Mr. et Mad., que je vois peu, mais que j'estime de plus en plus, paroissent vivre à present dans la plus parfaite harmonie.

Cet apres diné j'ai passé une heure chez Mr. De Luc. Je l'ai trouvé entouré de papiers et d'épreuves. Il ne sort presque pas depuis qu'il a reçu de retour la peface dont je vous ai parlé, et qui roule sur les substances et sur | l'ame. Mr. Le Sage y avoit fait très peu de remarques. Il me l'apportera dans deux jours, et il veut que je la lise avec une attention proportionnée aux peines qu'elle lui a donnée. Je crois que je la prendrai à Niethuis pour la lire au même endroit, où nous avons lu tant de productions du même auteur. D'ailleurs l'aether y soutient encore les affluxions de l'ame de Diotime, qui augmentent l'elasticité de mon intellect, et purifient mon imagination.

Je ne raie plus rien de tout le bien que j'ai dit de Mr. De Luc. Il a lu l'Aristée à 30 pages près. Il y lit 30 pages par jour et à vue de pais; je ne desespère pas de lui

---

16 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 69, p. 193-194 (fragment: 22 septembre).

faire adopter nos systemes. Non, Mr. De Luc commence à me paroître un très grand et un très profond philosophe. Je vous dirai dans peu si cela est.

J'espère que demain je trouverai dans votre paquet le papier que je vous ai demandé pour lui, et que j'y ai cherché en vain dimanche passé.

Pendant mes maux de dents, dont je porte encore la noire livrée j'ai lu dans les Annales Politiques etc. de Linguet une dissertation entiere de cet auteur contre Mr. d'Alembert. Mr. d'Alembert est non seulement un très malhonnet homme, mais très ignorant, vain et excessivement mediocre. Si j'avois l'honneur de connoître Mr. Linguet, j'aurois l'envie de lui donner un soufflet afin qu'il medise de moi. En verité sa pièce est curieuse. Il faut avouer que ce malheureux a le plus riche magazin de bête qui | existe peut être. Autre fois on n'achetoit la bête que pour l'usage dans les proces, mais à present, independamment à son utilité devant le juge, on s'en sêrt pour l'amusement. Par consequent Mr. Linguet a de quoi faire fortune, mais si jamais il vient dans un païs où je regne, il sera pendu.

Jeudi 23 de sept.

Je ne sçai, ma chère Diotime, si je vous ai dit que la cannonnade dont je vous ai parlé dernièrement a été effectivement à l'honneur de Mad. Spencer. Un armateur françois est venu l'attaquer, mais une fregatte angloise s'est mis de la partie, et Mad. Spencer a été sauvée.

Mr. Du Luc m'a remis son papier avec ordre de la lire la plume à la main. Je compte de passer samedi toute la journée à Niethuis, pour satisfaire à ces ordres, et je vous donnerai des nouvelles de ce papier. Mr. Du Luc sera présenté à la Cour aujourd'hui par Mr. de York.

Je pense et j'ai pensé beaucoup sur le Catechisme, ma Diotime, mais il me faudra trois semaines au moins et un peu de loisir, avant que d'oser en mettre quelque chose sur le papier. Il y a deux choses qui me rendent le travail difficile; l'une c'est que lorsque je travaillai à L'Homme et ses Rapports etc. j'avois Charles, Rhoon et Fagel, qui avoient des têtes au moins de la même espèce que la mienne, quoiqu'un peu autrement modifiées, et vous sçavez vous même, ma Diotime, s'il auroit été question du Sophyle, de l'Aristée etc., si nous n'avions causé et recausé cent fois sur les sujets que ces ouvrages contiennent, et si nous ne les avions lu et relu cent fois par pièces et par morceaux. Pour me servir d'une

expression de Furstenberg, il faut pour que le genie produise, que les têtes d'une certaine trêmpé se frottent l'une contre l'autre. Or je vous jure, ma Diotime, et vous le savez, que je n'ai rien ici pour frôter contre que des | pierres ou des arbres. Frôtement assez sterile à ce qu'il me semble. La seconde difficulté est de déterminer bien au premier article du Catechisme (dont je vous ai communiqué le plan) jusqu'à quel degrez l'enfant sur lequel on travaille est deja susceptible de conviction, et jusqu'à quel point on peut hazarder avec lui des consequences, soit simples soit complicquées, car dans cet article il est absolument necessaire qu'on ne fasse aucun pas avec l'enfant sans être convaincu soi même de la conviction parfaite de l'enfant au bout de chaque pas, sans que cette conviction ait le moins du monde besoin de tirer des forces ou de la clarté des pas qui vont suivre. Pour les autres articles du plan, ils sont presque également faciles à executer. Enfin, ma toute chère Diotime, je ferai de mon mieux, et vous ferez le reste.

A huit heures du soir

Au moment je vien de recevoir et de lire votre lettre, ma Diotime. Elle m'a fait un plaisir infini de quelque côté que je l'envisage. Je ne doute pas de la part que vous prenez dans les incommodités dont je me suis plaint. Je suis extrêmement sensible aux preceptes que vous me proposez pour ma guerison, mais je doute, mon amie, que vous aiez une idée claire de ce que j'ai appelé improprement peut être inertie et entre lequel et l'ennui vous paroissez appercevoir une filiation.

Je me souvien du temps que je trouvai le bonheur suprême dans la plus parfaite solitude; c'étoit un composé de travail, de jouissance et de repôs, qu'on doit sentir, et qu'on ne peut pas exprimer. J'avoue même que si j'ai fait ou composé des | choses qui pussent être utiles aux autres, le plus souvent le but de l'être n'étoit pas proprement le principe qui me faisoit agir, mais ces actions ou ces compositions etoient le plus souvent les effets accidentels de mes travaux internes qui me delectoient uniquement, quoique l'idée qui vint apres d'être accidentellement utile ajouta beaucoup à mes jouissances.

A present les travaux que mon emploi m'impose, je les fais avec plus d'assiduité, plus d'aisance, plus de plaisir et mieux que jamais. Lorsque je me trouve avec ceux que vous nommez, et qui sont tous très mediocres et par

consequent au dessous de moi, je ne m'ennuie pas, au contraire, souvent je m'amuse. Le moment penible où on se sent incompréhensible pour les autres, passe bien tôt et on parle leur langage. Il est si aisé de descendre une marche pour être avec la foule sur le pavé, mais cela ne dure pas. Une pente naturelle qui tient à l'essence nous rappelle et nous fait remonter vers nous même, dans nous même, et lorsque je rentre chez moi j'y trouve bien un assez grand nombre d'idées claires et distinctes au possible; mais celui qui les gouverne, qui les contemple, qui les déplace, qui en crée des nouvelles, qui en extrait de la lumière et du feu, qui en jouit, je ne l'y trouve plus. Où est-il, ma Diotime? – Plut aux Dieux que les besoins où je suis de le chercher dans tous les recoins dans les abîmes de mon essence, me fissent faire des découvertes heureuses et utiles, qui me païassent de mes peines!

Ma Diotime, je puis ajouter avec allegresse que ce jour ci, cet après midi, au fond de mon jardin, tout plongé dans moi même, je l'ai rattrapé. | J'ai vu où il se cache, et je vous jure que jamais de la vie je n'ai eu une idée ou une sensation aussi distincte, aussi geometrique ni aussi sublime de l'organe moral que depuis ce moment. Nous sommes entre nous, ainsi je ne rougis pas de vous dire que l'Aristée depuis 196 jusqu'à 200 contient des verités dont je n'ai pas senti la vingtieme partie de leur poids, de leur force, et de leur indestructibilité, dans le temps qu'elles disstiloient de mon ame. Un jour j'aurai des termes pour m'exprimer et alors vous verrez du curieux.

Ma chère Diotime, vous et l'Epaminondas, vous êtes des ingrats si vous ne reconnoissez pas le bonheur de vous connoitre. Si vous n'êtes pas des êtres homogènes, je ne donne pas un liard de ma science des ames. Non que vos trèfles soient egaux, mais il ne tient qu'à vous de les rendre parfaitement egaux. Cet homme par dessus toutes ses perfections naturelles a eu seurement encore le bonheur d'une education de tout point excellente. Tout ce que j'en sçai c'est qu'il m'a dit que son père etoit très vertueux et extrêmement éclairé. Je voudrois que *Xiων* pouvoit vivre deux ans avec lui, car je crois que *Xiων* seroit de tous les hommes celui qui se rendroit son semblable avec le plus d'aisance. Je suis charmé qu'il n'est qu'à huit lieux de vous, et plus encore que vous l'aurez dans peu sans interruption. Le portrait que vous avez sera celui de Lippert apparenment. A propos de portrait, j'ai été chez Van der Aa, qui vous adore

toujours. Il a un tableau italien qui represente une femme pauvre et par|faitement belle, donnant le sein à son enfant; elle est assise et de grandeur naturelle. C'est d'une verité si picquante et d'une beauté si naïve, que je ne conseillerois à personne de l'aller voir. Cela fait à peu près l'effet de l'harmonica.

La description que vous me faites de la scène des prix m'a couté des larmes et je ne l'aurois pas soutenue en nature, sans me preparer, c'est à dire sans m'ôter mon humanité par le secours de la philosophie.

L'homme auquel votre lettre etoit addressée etoit dehors. Demain matin j'irai le trouver et je lui la remettrai en main propre. Je lui parlerai de Munster comme j'en parle.

Demain Mr. Du Luc aura son paquet.

Je crains que le paquet de lettres, que vous aurez reçu aujourd'hui aura manqué le Prince. Voici la lettre qu'il m'ecrit et que je vous supplie de me renvoyer tout de suite.

J'ai reçu de lui		<i>f</i> 1375
J'ai déboursé pour lui	<i>f</i> 945	
Je garderai 60 ducats	<u>315</u>	<u>1260</u>
Je lui dois		<i>f</i> 115

Vous ne me devez que 3 duc. pour Mad. Joseph	<i>f</i> 15-15
et pour provision de la lettre de change	6-.-
Ainsi je retiendrai de votre argent	<i>f</i> 21-15

Pourtant ces *f*6 je les avois déjà mis sur le compte du Prince.

Voici des lettres de Mad. Vogt que me sont parvenu trop tard mardi passé, pour entrer dans le paquet assez gros d'ailleurs.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, j'embrasse tendrement votre Apollon et Diane.

Σ.

Comment fait Hansje?





*Lettre 2.47 – 24, 25, 26 & 27 septembre 1779*

education et de l'esprit geometrique, De Luc, Furstenberg {coadjutor ...} Tavel

La Haye, ce 24 de sept. 1779

Ma toute chère Diotime! J'ai passé ce matin une heure avec l'homme auquel j'ai remis votre lettre. Il me fit lire la vôtre, et je lui disois ce qui me vint provisionnellement dans l'esprit pour appuyer vos conseils. Il me dit que c'étoit la première fois que vous lui aviez parlé sérieusement sur cette affaire, qu'il alloit me détailler l'état où il se trouvoit, qu'à la vérité sa fortune étoit bien un peu améliorée, mais qu'il s'en falloit beaucoup qu'elle l'étoit au point de le mettre en état de pouvoir donner à ses enfants une education telle qu'il le croiroit nécessaire. Que depuis que les autres avoient été confiés à ses soins, il avoit pensé à leur donner à tous en quelque façon une education en bloc, qu'il croioit par ce moien pouvoir decouvrir et redresser les defauts des uns par les autres. Que le mentor qu'il avoit à la maison, quoique très honnête, devenoit de jour en jour plus insuffisant, qu'il meditoit les moiens de s'en defaire, et de le placer mieux que chez lui, qu'il avoit écrit à Tremblai pour un autre, et qu'il avoit offert tout ce qu'il pouvoit donner, ce qui n'étoit pas beaucoup. Que ses enfants étant destinés pour vivre à la Cour, étoient dans la nécessité de s'y faire, qu'il sçavoit bien que lui même il n'avoit pas les lumieres requises pour en donner suffissamment à ses enfants, et qu'il gagneroit beaucoup de ce côté par une education à Munster, mais que ce qu'il perdrait en les gardant ici, et de ce côté et par le danger de l'approche d'une Cour, étoit richement compensé du côté moral, qui étoit le plus essentiel, parceque lui se sentant parfaitement honnet homme, il étoit persuadé que personne au monde seroit plus en état que lui de rendre ses enfants tels, qu'ils seroient quatre fois la semaine avec lui, depuis une heure apres midi jusqu'à leurs coucher, et que par la il étoit inmanquable qu'ils eussent l'ame grande, indomptable par les prejugués etc. J'avoue, ma Diotime, que si ces paroles (qui étoient precisement les siennes) étoient sorties de la bouche d'Epaminondas ou de notre heros, elle m'auroient données la peau de poule, et m'auroient remplies de respect et de veneration, mais étant proferées par celle en question, elles me paroissoient risibles, et m'auroient parues beaucoup pire que cela, si l'estime inalterable que j'ai pour l'honnêteté et l'excellent coeur de notre

homme, ne les avoit fait fondre dans le vuide, comme une vapeur opaque, mais légère, s'évanouit devant les rayons du soleil. Enfin il me dit qu'il penseroit mûrement à la chose, qu'il reliroit votre lettre avec soin, qu'il attendroit la reponse de Tremblai, et qu'il viendrait me parler. Vous voyez, ma Diotime, qu'il se fait illusion de deux façons, par l'une il {entraîne} beaucoup plus d'idées de fortune et de faveur dans son plan qu'il sçait, et qu'il voudroit peut-être; par l'autre, il se suppose un peu plus de sagacité qu'il n'en a.

Il me dit encore une chose qui me regarde personnellement: il veut absolument faire apprendre les mathematiques à ses enfants, et comme son mentor actuel n'en a aucune idée, et que le futur est une inconnue, il me dit qu'il presumoit trop de mon ardeur pour faire du bien pour croire que je lui refuserois de mettre en attendant ses enfants un peu en train dans cette science. Vous jugez bien, ma chère Diotime, que je n'ai pas articulé distinctement une reponse à cette proposition. Pourtant elle m'a fait penser.

Lorsque vous ou Mr. de Furstenberg ou moi (permettez que je m'y ajoute) prêchons une education geometrique, nous ne sommes guère compris, ma Diotime. Les gens du monde croient à la geometrie comme le peuple croit à l'astrologie, aux revenants et au Diable. Ils en ont peur, mais la respectent. Si on leur demandoit ce que c'est que la geometrie ou l'algebre, s'ils pouvoient exprimer leurs idées, ils diroient que c'est l'art de la sagesse, et si on leur demandoit ce que c'est que d'être sage, ils diroient que c'est sçavoir plus que les autres. Ils croient que les propriétés des triangles, des courbes, ou des progressions cachent des mystères qui produisent des effets drôles, qui font pourtant du bien à la société et point de mal jusqu'ici. Le mathematicien leur paroît un honnête sorcier. | Je voudrois apprendre à ces gens, et sur tout au père en question, qu'apprendre les mathematiques à un enfant qui sera arpenteur, opticien, mecaniste, c'est lui apprendre le metier par lequel il doit gagner son pain; qu'apprendre les mathematiques à un enfant destiné à diriger ou à eclairer les hommes, ce n'est proprement rien lui apprendre, si toutes les autres parties de l'education n'y soient conformes. Si on ne prend pas garde que l'application de son pas de sa marche en mathematique, à tous les pas, à tous les mouvements qu'il fait, soit continuelle, si on ne dresse pas son intellect dans tous les cas à connoître et à courir le sentier de l'analogie, c'est alors que l'enfant apprend à

passer d'une idée à une autre idée par les idées intermediaires sans broncher. Il s'accoutume à le faire avec rapidité. Il acquiert la connoissance des directions, et s'il est né genie, il fera des sauts plus hardis que les chevaux de Neptune, et il devra à son education geometrique de ne jamais sauter à faux.

L'habitude de sauter lui apprend à voler, à se soutenir en l'air, à contempler à vue d'oiseau les vastes regions de toutes ses idées, de toutes ses sensations et de toutes ses passions. C'est là son Olympe, c'est de là qu'il voit son Univers par ses groupes, par ses ensembles, comme Jupiter voit les heros devant Troye, le fond des enfers et les bornes de la creation d'un coup d'oeuil. | Lorsque l'esprit est parvenu à cette elevation, doutez s'il a du tact dans tous les arts, s'il a la faculté creatrice dans toutes les sciences, s'il sçait tenir les rênes de ses propres passions et diriger celles des autres, doutez s'il se plait à exister.

Je sçai trop, ma Diotime, que dans l'état où nous nous trouvons sur la terre ce tableau magnifique n'est trop souvent que le tableau d'un moment, que le meilleur voltigeur est encore loin de voler, que pour parvenir à eterniser ce moment le saut doit être tel, qu'il nous fait franchir et percer l'atmosphere des passions, et nous delivre ainsi de toute gravitation incommode vers les regions inferieures, et je crois que le seul mortel, qui dans l'état de mortel ait occupé cette place, est le divin fils de Sophronisque; mais il est evident du moins que l'education geometrique est le seul chemin qui {mène} à cet Olympe vrai et réel. Jusqu'à quelle distance l'enfant ou l'individu en approchera, c'est une chose qui depend uniquement de la richesse de sa composition.

Lorsqu'on apprend à un enfant d'un bon esprit mais qui n'a point de genie les mathematiques toutes seules, il en resulte quelque chose de curieux, c'est l'homme le plus bête qu'il soit possible d'imaginer. J'en ai vu des exemples. J'ai connu beaucoup Mr. Struyk à Amsterdam, un des plus celebres mathematiens de l'Europe. Il y a peu | de branches des mathematiques qui ne lui aient des obligations. Il est mort à 78 ans. C'etoit un petit homme, d'une mince figure; avec cela il etoit fort vain à ce qu'il m'a dit lui même. Son sçavoir faire dans les choses de la vie, dans les arts, dans les sciences, ne passoit pas les forces de l'âge de 5 ans. Il avoit peur de tout. Il ne sortoit jamais qu'accompagné d'un ami. Un petit polisson dans les rues le mettoit en fuite par la moindre menace. Sa servante pouvoit le faire palir et trembler dans l'instant par un conte de revenants

ou de spectres. Il a écrit plusieurs bons ouvrages. Son grand ouvrage est une Géographie ou Cosmologie Universelle. Cela doit contenir le tableau de l'Univers; le livre contient deux excellents traités sur les comètes, deux autres sur les rentes viagères et sur les chances et les quarrés magiques, une histoire naturelle de cinq papillons qu'il avoit, un catalogue de toutes les eclipses, et un autre de tous les vôtans. Il est évident par là, ma Diotime, que la géométrie n'est rien en elle-même, et qu'elle ressemble à la lumière, qui dans elle-même n'est que lumière, mais jétant ses rayons sur l'Univers qui l'entoure, elle le manifeste, le termine, le colore, le vivifie et l'enbellit. Le bel Univers n'est rien sans elle; et une science, que dis-je? un art, une vertu, une grande action, n'est science, art, vertu et grande action qu'à proportion de la quantité de rayons de géométrie | qu'elles réfléchissent.

Je crois, ma toute chère amie, qu'il me sera beaucoup plus facile d'obtenir de vous le pardon de cette apotheose de la géométrie qu'il me le seroit de le faire comprendre au bon Mr. ... qui n'y verroit sûrement que du galemathias. Pourtant ce galimathias est le meilleur commentaire que moi je sçaurois donner de la façon de penser sur la géométrie, et de Socrate et de Platon, et de vous, et de Mr. de Furstenberg si je ne me trompe.

Samedi 25 St. Firmin à 10 heures du soir

Ma toute chère Diotime, je vien de passer ma journée à Niethuis, c'est la première fois depuis votre départ que j'en ai joui, quoique j'y ai vingt fois appelé Mimi et Mitri, quoique je me suis levé souvent à l'aboiement du chien pour vous voir descendre des collines. J'y ai travaillé. J'y ai lu l'ouvrage qu'on m'avois remis à cette fin. Il y a d'assez bonnes choses, mais peu. Le ton en est si petit! Bien loin de reculer les bornes de nos connoissances il voit par tout des bornes sans prétexte de vouloir un fond stable pour marcher sûrement. C'est excellent, mais n'approchez pas tellement vos bornes qu'il ne vous reste plus d'espace pour faire un pas. Oseroit-on dire à ces messieurs qu'ils ne retrecissent tant la sphère de nos connoissances que parceque leurs ames n'ont pas cette divine elasticité qui dilate l'ame d'un Platon à mesure de la sphère qui se presente, quelque grande qu'elle soit.

Je me souviens qu'étant fort jeune je conseillai toujours à mes compagnons de ne pas sauter un canal que je sentai ne pouvoir passer moi même. | Voila le petit Ulysse, direz vous. Cela est vrai, mais s'ils passoient le canal je n'ai jamais manqué de sauter dedans. Ultra posse nemo obligatur. Pourquoi ces Messieurs ne font ils tous de même?

L'auteur me dit en me remettant son MSS que je verrois avec plaisir qu'il avoit dit les même choses que moi, et que nous etions parfaitement d'accord. Apres avoir lu le MSS, ce compliment a pris à mes jeux la figure d'un terrible coup de poing. Vous verrez combien nous sommes d'accord, car il attend encore du sçavoir faire de son ami L.S. une demonstration claire, que le mouvement, l'attraction etc. sont les effets d'un mecanisme de certaines corpuscules, et ce mecanisme nous le sçaurons distinctement.

Je communiquerai pourtant quelques reflexions à l'auteur, et sur tout sur une contradiction manifeste, mais j'emmiellerai ma reflexion le plus que possible pour ne pas faire de la peine à cet homme aimable et estimable infiniment.

Je travaille à Niethuis dans le cabinet où Mimi coucha et qui fut autrefois votre endroit favori. Je garde mes papiers dans le cabinet à côté de votre lit, et j'en ai la clé en poche. Croiriez vous bien que l'attouchement de cette clé est une consolation, un plaisir?

J'ai fait apres diner la même promenade exactement que nous fimes avec Lysis le 31 juillet 1776, à 2½ le matin en descendant de la maisonnette de Bout.

J'ai eu ce matin chez moi un professeur de Munster, physicien. Comme je devois finir absolument l'affaire de Du Luc, je n'ai pu l'accueillir comme je l'aurois souhaité, mais lundi il dine chez moi, et les jours suivants je lui ferai voir ce qu'il y aura d'interessant pour lui, autant que mes occupations, qui ne seront pas mediocres cette semaine, pourront me le permettre. Adieu, ma Diotime, adieu Mimi, adieu Mitri!

26 sept. 10 h. du soir

Vers le soir j'ai fait encore une promenade vers vos allées pour raccommo-  
der ma santé. J'ai vu le plus beau lever de la lune que j'ai vu jamais, et que vous  
aurez vu j'espère à Althorf. La figure de la lune à l'horizon etoit  
exactement ce qu'elle doit être suivant les sages loix de l'optique,



malgré Mr. l'Abbé Mari. De retour chez moi j'ai trouvé votre lettre, ma Diotime, qui m'a fait un grand plaisir de tout côté, et principalement puisque je vous vois heureuse à Munster, et liée avec le grand homme qui vous convient. Son portrait qui lui ressemble beaucoup et dont l'épigraphie est admirablement bien choisi, je vous en rend des grâces aussi grandes que vraies. Je le conserverai avec le tres petit nombre de silhouettes dont je fais cas. Sa lettre que je vous renvoie est un regal pour moi. Le style des hommes extraordinaires est le tableau parfait de leur tête et souvent de leur coeur. Et le style des hommes ordinaires est le tableau de ceux qu'ils hantent, ou des livres qu'ils lisent. Lorsqu'on a le bonheur de connoitre et de sentir un peu de près Mr. de Furstenberg, on voit que toutes ses lettres lui ressemblent. On y voit une ame grande, une tête admirable, et un coeur qui a toute la delicatesse que la nature puisse donner, et toute celle qu'un grand usage du monde y ajoute. Dois je croire encore que vous n'en sçau|riez faire un ami dans toute la force du terme?

Dites moi, je vous prie, quelles sont les choses qu'il veut raier dans sa metaphysique et dans sa logique? De quels monstres parle-t-il? Avez-vous quelque part à ses reformes? Il est vrai qu'il m'a paru qu'il y en avoit à faire à leur *ψυχολογία*. Peut être n'ai je pas assez compris leurs termes. Vous en serez mieux instruite et vous en jugerez mieux.

Lundi, ce 27 de sept. 1779 à la nuit noire

Chère Diotime, je retourne à votre lettre. Ce que Mr. de Furstenberg dit par rapport au Prince, que ses recherches lui attireront les eloges de Bacon, est hypothetique. Je voudrois que ce fut réel, et que Bacon se trouva en terre, faisant ces elôges. J'aurois à cette occasion l'honneur de voir ce puissant genie et de lui faire bien des questions sur plusieurs de ses pensées qu'il a fait entrevoir et rien de plus.

Pour la decouverte de votre beau bois, ma Diotime, cela me fait un plaisir vague et uniquement relatif à vous, car je n'ai pas l'imagination assez vaste pour y mettre quelque chose au dessus du Tempe d'Altorff. D'ailleurs les infidélités lorsqu'on trouve du plus beau ne sont pas extraordinaires et même pardonnables. Ce que je sens pour le bois d'Altorff je ne puis vous l'exprimer. Je voudrois qu'un jour mes cendres y reposassent.

Je vois avec un extreme plaisir que l'Horace vous tient à coeur, mais puisque vous vous familiarisez avec le Latin je vous supplie, ma Diotime, lisez les Tusculanes etc. de Ciceron, | et dites moi ce que vous pensez d'un tel style.

J'aurois soin, ma chère, de toutes vos commissions. Pour l'Architecture Militaire de Vauban, c'est un Ens rationis. Il n'existe pas. Je vous ai envoyé l'Architecture Militaire de Belidor la bonne edition, où le systeme de Vauban pour la defensive est parfaitement bien détaillé. Quoique le systeme n'est pas des meilleurs, le livre est superieurement bon et infiniment utile pour Mitri. Nous n'avons de Vauban qu'un traité sur les finance qui est curieux. Les Memoires de Vauban in 4to, Vauban sur l'attaque et la defense des places 2 vol. in 4to sont des livres qui contiennent la science des sièges et des tranchées assez bien, science que Vauban a crée, mais ni l'un ni l'autre de ces livres sont de lui. Je les ai et je vous les enverrai si vous le voulez, mais pour les lire avec fruit, il faut avoir lu la susdite Architecture. J'ai encore un livre tres rare sous le titre de Goulon et Vauban des Sièges. On y trouve la relation du siege d'Ath où on voit la science des sièges dans sa naissance. Ce livre la je vous l'enverrai, puisqu'il me semble que je l'ai promis à Mr. de Furstenberg. Pour le livre de Longus, je vous l'ai envoyé par le fils de notre bon theologien allemand Mr. Barkey, et je ne conçois pas que vous ne l'aiez pas reçue encore.

Je vois que vous avez donnée votre lorgnette à Mr. de Furstenberg. Ainsi je vous enverrai celle que je vous garde, mais que vous ne donnerez plus à personne vivante je vous prie. |

Pour la lunette de 6 pouces que je destine à Mr. De Furstenberg, je le lui apporterai pour lui en montrer l'usage, car ce seroit dommage qu'on gâtât quelque chose à la machine que je regarde pour le fond comme la plus hardie qui soit sortie des mains d'hommes, dans quelque genre que se soit. C'est un appendix de la creation. La nature a commencé à faire un oeuil et Van Deyl a continué et achevé l'ouvrage. Pardonnez cette expression, ma Diotime, à un homme qui sçait un peu l'optique.

Je vous enverrai aussi vos manchêttes; mais d'où vient qu'en rougissant je ris avec le ris de l'espoir et du desir en vous parlant de manchêttes?

Mr. Campill, professeur en mathematiques à Marienfelt dans votre eveché, createur du heros, a diné et passé la soirée chez moi, et en fera de même demain.

Lorsque je vois un Munsterien, mon coeur tressaillit. Il me semble que je vois l'âge d'ôr: la nature eclôre et s'embellit elle même, et ignorant encore le peu qu'elle va gagner et le beaucoup qu'elle va perdre par les ornements que la main de l'homme lui impose. Cet homme m'a beaucoup plu et vous plaira, car vous lui permettez j'espère de vous offrir ses respects entortillés dans les miens. Tous ces Messieurs ont les têtes faites pour sçavoir, et pour sçavoir de cette grande façon dont nous avons tant parlé. Il ne leur manque rien que la connoissance de nombre d'excellents livres et de bonnes editions. Le plus grand present qu'on peut faire à la ville de Munster c'est une caravâne de bons livres. Il n'y a pas de terrain au monde où ils fructifieront autant. |

Comme je ne suis qu'à la 13me page, ma Diotime, je puis bien vous dire un mot encore. Il m'est arrivé avec Mr. Campill une chose qui m'a fait infiniment du plaisir, et qui m'a montré une espece de manque de tact dans les arts, dont je n'avois aucune idée. Le matin je lui fis voir plusieurs de mes pièces de sculpture, qu'il louoit beaucoup, et lorsque je tachai d'en sçavoir la raison, il me dit que c'étoient de parfaites imitations de la nature. Je remarquai qu'il n'avoit aucune sensation de groupe ou d'ensemble. Le soir, apres avoir parlé mathematique etc., je prend ma Lettre sur la Sculpture, et je lui montre les deux vases que vous sçavez, lui demandant lequel etoit le plus beau. Il regarde long temps, et me dit enfin que le vase vilain etoit le plus beau. Surpris, je tâche de le remettre en train. Il regarde de nouveau avec toute l'attention possible, et il persiste. Je ferme le livre, et je lui fais ma demonstration geometrique du beau, que vous sçavez, dont il fut parfaitement content. Je remet les vâses en jeu. Il regarde. Il persiste, et me dit que ma demonstration etoit parfaite, puisqu'il voioit dans le vilain vase beaucoup plus de choses heterogènes determinées que dans l'autre dans le même temps. Vous voiez que cette ame n'a pas la faculté de voir les parties du total comme composant le total, mais qu'elle compte les parties distinctes et isolées qui entrent dans le total, et par consequent plus | une chose est baroque plus elle doit lui paroître belle, et voila où reside la cause de l'ordre, ou de l'anti ordre gothique, dont je parlerai un jour largement, après le Catechisme pourtant. D'ailleurs, mon professeur a le jugement excellent. Demain si j'ai le temps, je l'essaierai sur d'autres arts, et je ferai des experiences sur la composition de ses jeux, qui me paroissent extraordinaires; je presume que je ferai la des decouvertes.



Adieu, ma chère Diotime, si cette lettre est trop courte, je pourrai vous en écrire de plus longues avec le temps. Mr. De Luc a diné et soupé à la Cour et y a plu. Mad. La Fite et Mlle de Koonig se mettent à vos pieds.

Adieu, ma Diotime, mes paupières s'apesantissent, mais si Morphée ne me promettoit de me montrer ma Diotime, il m'appelleroit en vain.

Σωκρατικός



*Lettre 2.48 – 28, 29 & 30 septembre 1779*

de la {pente} du caractere westphalien  
Mardi, ce 28 de sept. à 1 heures apres midi

Ma toute chère Diotime, en venant au Conseil j'ai lu les lettres de nos ministres, et entre autres une de notre commissaire à Cologne Mr. de Lansbergen, datée Cologne le 24 de ce mois, où il dit qu'il n'a d'autres nouvelles à mander que celle de la maladie de Mr. de Furstenberg, qu'on disoit être fort mal. Je ne sçai pas qu'aucune nouvelle m'ait jamais frappé avec plus de violence. Tout rempli de ce heros et de ses relations avec vous, j'ai eu besoin d'une heure entiere pour me rendre cette tranquillité qu'un homme ne devoit jamais perdre. Je souhaite que la nouvelle sera de la valeur de tant d'autres de nos ministres. D'ailleurs, elle ne me paroît pas probable, puisque les lettres que vous avez reçue de lui le 24 le matin doivent avoir été écrites le 23, et apparemment le soir, à Ahuis, qui n'est qu'à 7 lieux de chez vous. J'attends dans le moment Mr. Campill, sans quoi j'aurois été chez Cornet. Peut-être y aura-t-il été lui, et me tirera-t-il de mes peines. Dieu le veuille! Je donnerois 20 ducats dans le moment de votre lettre qui doit être actuellement en chemin.

A 9 heures le soir

J'ai eu Mr. Campill qui m'a fait un plaisir extrême, en me disant qu'il faudroit 36 heures pour porter la nouvelle de la maladie de Ahuis à Cologne, et qu'ainsi, vu les dates des lettres que vous avez, cette nouvelle est de toute absurdité.

D'ailleurs, il ajouta qu'elle ne devoit pas me surprendre, puisqu'à Munster on avoit la coutume de tuer l'Electeur et le ministre cinq ou six fois par an, et si bien, que lorsqu'ils | paroissent après dans les rues, ils estoient réputés un jour du moins encore, spectres ou revenants. Voila ce que c'est de sçavoir les coutumes d'un païs. Je vous jure, ma Diotime, qu'au prix de ce matin je me trouve l'homme le plus heureux du monde. J'ai païé Mr. Campill sa consolation d'un Sophyle et d'un Aristée en maroquin, et en lui faisant voir mon grand binocle, et le Cabinet du Prince. Le premier le surprit d'une façon tout à fait particuliere; pour le second, c'etoit curieux de le voir aupres des camées et des pierres gravées du Prince. Il n'en avoit jamais vu. Au commencement il fut etonné et sentoit à peu près comme il avoit senti la veille au sujet de mes vases. Ensuite, il admira tout bon et mauvais, mais au dernier tiroir il jugeoit déjà et assez bien, marque sûre de l'excellente composition des têtes westphaliennes.

J'ai passé une couple d'heures ce soir chez De Luc, qui est malade. Nous avons parlé beaucoup de Munster. Il a été frappé exactement de la même façon que moi des Westphaliens. Il entre dans son ouvrage de grands chapitres sur ce peuple pur et sensé, qui contiennent ses observations sur leur caractère, et sur les moiens par lesquels on pourroit empêcher cette nation de se gâter. Je suis extrêmement curieux de voir ces chapitres et lorsque je les aurai vu, vous en aurez un silhouette au moins. Lorsque je lui demandai comment il y trouvoit la noblesse, il me dit que par tout la noblesse nageoit sur | un peuple comme de l'écume. Si je pense au valon etc., cette idée ne peut pas être de lui. Je lui ai rendu ses papiers, il a raïé un passage qui m'avoit paru et superflu et fausement pensé. Pour le crime de contradiction dont je l'avois accusé, il m'a prouvé que j'avois tort. Lorsqu'il m'a dit enfin qu'il estoit charmé que nous fussions parfaitement d'accord, j'ai fait une horrible grimace et une profonde reverence. En arrivant chez lui je le trouvai seul dans son deshabillé profond avec l'Errata. Elle sortit d'abord apres que j'etois entré, aiant beaucoup à raccomoder à son mantelet etc. Je ne dis pas ceci par malice, mais pour être vrai et exact devant ma Diotime.

Adieu, ma chère Diotime, je m'en vais me coucher.

29 de sept.

Ma Diotime, aujourd'hui je n'ai rien à vous écrire, absolument rien, car on écrit par la tête, et je n'en ai pas. Si on écrivoit par le coeur, il n'y auroit pas d'ancre assez dans les planetes de notre soleil. J'ai passé une heure chez le Scholiaste et sa fille, qui se mettent à vos pieds. Le buste de S.A.R. avance. La draperie en est d'un très grand goût. J'en avois dit du mal et j'avois raison. J'en dis du bien et j'ai raison encore. Le Scholiaste fait bien le Scholiaste. Il a deterré dans Winkelman une pëndable faute. Winkelman dans un monument fait travailler Socrate aux trois Graces, la barbe au menton, tandis qu'il n'avoit que 18 ans. Cela a donné lieu à une nôte ironico-fulminante.

J'ai appris chez eux que vous n'aurez pas la Grosse Comtesse, je lui parlerai demain. |

30 sept. 1779

J'ai été chez Vogt. Il m'a dit qu'il n'y avoit que 10 bouteilles de Mallaga dans la cave du Prince, qu'il en avoit trouvé une vingtaine dans les appartements de Bamberg, où il n'y avoit plus que quelques gouttes. Que Mr. Schultz avoit assisté lorsqu'il avoit fait un examen general. Nous sommes convenus qu'il achêtera ici un ancre de Mallaga qu'il m'enverra, et qui partira dans le ballot. Je compte de pouvoir faire emballer lundi ou mardi. Le thé, le sucre et du bon caffè, item des bottes, souliers etc. sont deja chez moi. Vogt m'a dit que le caffè que vous avez est detestable et que pour cela il vous en envoie du bon.

Je vien de chez Mr. De Luc qui se porte mieux. Je lui ai païé de vos livres f35-4-, dont j'ai, et dont je garde le billet. Voici notre compte:

Diotime me doit:

13 d'août, jour du congé, qui me pèse encore pretté à Diotime 3 ducats	f15-15
27 d'août. Pour le surplus des f574	26- :
— Provision de lettre de change pour Boas, que j'ai ôté suivant vos ordres du compte du Prince	6-:
30 sept. païé à Mr. de Luc des livres	35-4
7 sept. à la femme de Joseph de la part de Diotime	<u>15-15</u>
	f98-14

*Lettre 2.49 – 1, 2, 3 & 4 octobre 1779*

Vendredi 1 oct. 1779

Ma toute chère Diotime, j'ai reçu ce matin de Messrs. Hovi *f*2000 de la part du Prince. J'ai été chez Boas pour avoir des ducats. Il m'a dit qu'il feroit de son mieux pour que j'en aie mardi prochain, mais qu'il ne me le promettoit pas, puisqu'il n'en avoit actuellement qu'une 20taine à la maison. Je vous en enverrai autant que je puis, et le reste par lettre de change, mais je tacherai de faire en sorte que vous serez païée en meilleure monnoie.

Je vous ai dit que j'ai été chez le Scholiaste, mais j'ai oublié de vous dire ce que j'y ai appris. Quoique c'est peu poli, ma Diotime, je dois vous communiquer une nouvelle qui vous causera un aussi vif chagrin, et une si chretienne tristesse qu'elle me cause à moi et les miens, un contentement pur, et une edification profonde. Le Scholiaste a été en prêche chez Erratus et en est très content. Depuis il a l'air plus illuminé, il paroît voir plus clair dans les affaires de son salut, et si la sainte Errata y veuille mettre la main avec force, il va quitter la Bête, cette putain de Babylone, il va abjurer ses detestables erreurs, il sera reçu avec allegresse dans notre vrai bercail, et sera nourri à la mammelle de la vraie verité, qui ne sçauroit se trouver que chez nous autres. Il est singulier que l'Errata paroît le fuir depuis ce temps, mais je crois que ce n'est qu'une feinte pour lui tomber apres d'autant plus robustement sur le corps, et le contraindre d'entrer: ce sera une fête pour les anges! |

Samedi 2 d'oct.

Ma toute chère Diotime, j'ai des raisons pour ne vous dire rien aujourd'hui que le bon jour le plus tendre, à vous, à mon aimable Mimi et à mon sage Mitri.

Dimanche 3 d'oct.

Hier, ma chère Diotime, j'ai jouis pour la premiere fois depuis long temps de cette paix profonde, mère des belles choses, pourvu que le père soit de bonne composition. J'ai rattrapé la faculté de penser. Le goût du beau travail me revient. J'ai deux morceaux sur le métier, et n'en aurai point d'autres avant qu'ils soient achevés tous les deux. L'un pour m'amuser, l'autre pour m'occuper. Le

premier c'est la continuation du Simon; l'autre jour cet enfant m'a rappelé avec des crîs si tendres, si perçants, que je n'ai pu lui refuser mes soins. Le second c'est le Catechisme qui m'occupe serieusement, et à un tel point, qu'il m'a fait lire, ce que je n'avois fait depuis bien du temps. J'ai relu la Nature des Dieux de Ciceron. Admirable comme pièce de littérature et d'histoire de philosophie, mais pitoiable comme pièce philosophique. Je l'avois repris pour frôter ma tête contre toutes ces redoutables têtes de mes Grècs à la fois, pour faire naitre de nouvelles étincelles. Point d'étincelles. Marque que je les avois bien frotté autrefois. Ainsi s'il plait à Socrate et Platon, qui ne sont point des Grècs mais des Dieux, je vais frotter ma tête contre ma tête, sous leurs auspices. Il y a de l'absurdité dans cette figure, je le sêns, mais vous me comprenez. |

Si je me demande: quel est le but de notre Catechisme? Je repond: c'est apprendre à des enfants les verités les plus importantes pour leur bonheur dans tous les cas et dans tous les temps.

Que faut-il pour atteindre ce but?

Il faut 1° qu'il n'y ait rien de douteux dans le Catechisme qui pourroit être attaqué dans la suite avec ombre de succes.

2° Il faut qu'en prenant un poinct quelconque dans ce Catechisme, tout ce qui le precède soit un tout achevé, sans avoir aucun besoin de tout ce qui suit, comme dans une chaine, qui pend perpendiculairement, tout échelon est soutenu par tous les échelons superieurs, et soutient tous les inferieurs, ce qui n'est pas vrai lorsque la chaine est suspendue en feston à deux ou plusieurs poincts. Ainsi il me faut dans le Catechisme qu'un seul et simple principe fine, d'où depend tout le reste, et ce poinct fine doit être l'enfant lui meme, envisagé d'une certaine façon.

3° Il faut que toute conclusion et toute verité dans le Catechisme soit l'enonçé naturel et direct de l'intellect, ou plus-tôt de la conviction de l'enfant lui même, et c'est ici qu'il faut avoir étudié à fond la doctrine socratique de la reminiscence qu'on trouve dans le Phaëdon, et foulé soigneusement aux pieds (pôliment pourtant) la doctrine Delucquique des prejugués.

Voila, ma chère Diotime, les axiomes que j'ai seringué dans toutes mes veines pour circuler dans mon sang avant que je me mette tout de bon à l'ouvrage. Vous voiez qu'il ne s'agit ici que des deux premiers articles de mon plan que vous avez,

les autres c'est un jeu, mais il se pourroit que | ces deux premiers articles devraient être confondus, ou bien que la 2 fut mis à la place du premier.

En roulant ce Catechisme dans ma tête, j'ai pensé à tout et par consequent au Sophyle. Quoique ce petit ouvrage auroit pu être composé par tout homme qui a la tête mediocrement bien composée, s'il l'auroit voulu, je suis d'avis que ce livre seroit d'une utilité infinie pour les enfants, ne fut-ce qu'en tant qu'il remplace la matiere par l'essence, ou l'idée de matiere par celle de l'essence, en tant qu'il montre qu'il y a des choses très réelles, très actuelles, qui ne sont pas visibles, sonores etc. Je sçais que la chose seroit tres dangereuse pour des enfants dont les imaginations seroient deja empoisonnées par des idées de spêctres ou de sorçèlerie, mais je parle d'enfants qu'on a sçu preserver de cette contagion, qui laisse des plaîes, le plus souvent inguerissables, même dans les plus excellents esprits. Je vous supplie, ma Diotime, de me dire si vous croiez que le Sophyle, pour autant que je viens de marquer, seroit traduisible en langage d'enfant.

Je vien de recevoir votre lettre admirable et je l'ai deja lue plusieurs fois. Je serai prêt avec un petit sermon pour L. à la premiere occasion que je le vois. J'ai lu sa lettre où vous avez oublié une feuille sans doute. Je ne le dis pas pour me plaindre car j'ai eu assez. L'autre jour j'ai donné dans l'apophtegme. Permettez que je repète que le style de l'homme ordinaire est le tableau vague de ceux qu'il hante, ou des livres qu'il lit.

Les deux portraits sont tres asseu|rement mal faits. Ce sont des portraits vagues et à la douzaine aucune touche fine y determine un total. Je ne parle pas des contradictions encore. Pourtant avec tout cela, et ce que j'en ai appris ailleurs, je me fais quelqu'idée des originaux. Et sur cette mince connoissance j'oserois dire que lui, et peut être personne ne fera rien du G avec ce coeur excellent et ce beaucoup de facultés intellectuelles qui font le fond d'un tableau où le coloris efface les contours. Pour le F, c'est une belle chose qui se gattera dans ses maîns. Si j'en ai une bonne idée, il est tout ce que je souhaiterois dans un enfant mâle. Selon nos principes il y auroit deux choses à faire dont le choix depend du coup d'oeuil. La premiere c'est de rectifier le moral, d'exercer l'intellect au possible, d'avoir l'oeuil sur l'imagination, et de laisser courir cette velleité fougueuse, en la menant seulement de temps en temps sur des chemins où les obstacles insurmontables se presentent naturellement et d'eux même. Un

caractère tel que je le suppose ici se sent, se taxe, se guide lui même, et se donne la seule bride qui lui convient. Tout gouverneur est au dessous de lui. Mais s'il se decouvre un vice dans l'organe moral, il faut peu d'idées dans l'imagination, sur ces peu d'idées il faut exercer l'intellect autant que possible, et il faut heurter cette velleité à tout instant, c'est à dire il faut faire un rien de ce qui auroit été un grand mal.

Pardonnez, ma Diotime, cette excursion theoretique morale. Si F etoit le mien, des demain je lui ferois administrer la geometrie triple d'ose par jour, et l'une de ces | heures entre cinq et neuf, il pourroit crâcher dans un puit pour faire des ronds s'il vouloit, mais pour le reste sans occupation externe quelconque.

Je suis charmé que la lune plaise à Mr. Gerritz, mais je crois qu'il ne sentira pas le prix du cadeau que vous lui avez fait. Je penserai à lui pour le reste.

J'ai lu la lettre de Jan van Haren. Je leur enverrai les dix ducats si vous le voulez, mais j'attendrai encore vos ordres, si la moitié ne suffiroit pas provisionnellement.

Comme Mr. Vogt ne peut me faire avoir le Mallaga que mardi, la caisse ne pourra partir que jeudi pour Zwolle, mais j'aurai soin du papier.

Il n'y a jamais eu une Science des Ingenieurs de Vauban, mais je tâcherai de faire votre affaire. Je crois qu'il me reste encore un exemplaire du petit livre de Le Blond, qui est sans contredit le meilleur en françois pour apprendre les principes des fortifications. Les François ont de très bons livres et plusieurs sur la science des sièges, et nous en avons d'excellents pour les fortifications. Je ne sçai trop pourquoi on a separé ces deux sciences qui ne font proprement avec la tactique qu'une seule et même science. Est ce que Mr. Zumkley a dechiffré le probleme de fortification que je vous ai laissé? Est-ce qu'il a fait d'autres observations sur l'incommensurable, et sur la division à l'infini?

Ce qui me deplait dans votre lettre, ma Diotime, c'est le sommeil de cinq heures. Il en vous en faut plus pour la santé du corps.

Je croiois que le Prince avoit donné ordre de payer votre jardinier Van Heijningen. Il a été chez moi, mais comme je n'ai pas le comte je ne l'ai païé. |

Lundi 4 oct. 1779

Je suis bien fâché, ma toute chère Diotime, que je dois commencer ma gazette de ce jour par une mauvaise nouvelle. Les cinq billets qui nous restoient encore dans cette dernière classe, sont tous sortis avec des billets blancs. Il seroit malséant pour nous autres philosophes de nous consoler réciproquement de la sottise, ou des écarts de la Fortune. Je vais rouler vos ducats dans ces billets, afin qu'ils nous soient bons à quelque chose, et afin qu'ils sentent, ces detestables billets, ce qu'on attendoit d'eux. (Je ne voudrois pas que Longin voioit cette belle figure de rhétorique.) Enfin il ne faut desespérer de rien, j'ai demandé trois billets dans la nouvelle lotterie. Marquez moi, ma chère Diotime, si vous voulez les benir en y participant, dans ce cas je vous supplie de me donner les devises. Si vous voudriez plus de billets, je dois le sçavoir. Lorsqu'on perd on doit continuer pour gagner. Que sçait-on? Peut-être! Ah! Voions! Ce n'est pas le style de la géométrie, c'est celui de l'espoir. Espoir! dôn le plus précieux du ciel, lorsque je pense à toi, je voudrois connoître ta source. Il n'est pas le contraire de la crainte. La crainte a toujours un objet déterminé quelconque. L'espoir peut être vague et alors il rit à tout l'Univers. C'est une sensation qui derive de la nature de l'âme elle-même. Elle fait aux âmes ce que les aromates font aux corps, ils les preservent de la putrefaction. |

Après demain je dine chez la Grosse Comtesse, et je m'en diverti déjà. Demain j'aurai des ducats, mais pas autant qu'il m'en faut. Si vous êtes pressée d'avoir de l'argent, ma Diotime, ce n'est pas ma faute, si vous m'aviez parlé plutôt de l'inconvenient de la lettre de change. J'y auroit pourvu à temps.

Le ballot ne peut partir que jeudi. Vous y trouverez entre autres le Goulon très rare pour Mr. de Furstenberg, car je crois que je le lui ai promis, le livre de Le Blond dont je vous ai parlé, mon exemplaire de l'Architecture Militaire d'un anonyme 2 volumes in 4to dont je fais cadeau à mon Mitri; les premières parties de ce livre sont excellentes et je crois que vous les trouverez selon votre cœur. Vous trouverez un rouleau qui manifestera 1° deux plans très bien dessinés, qui sont pour vos enfants. Ils pourront les copier en tout ou en partie, et ils peuvent les gâter sans qu'il y aura beaucoup de gâté. Ensuite viendra un oiseau qui ne sert que d'enveloppe à une estampe très rare pour vous. Je l'avois cherché depuis bien des années, et à present je le retrouve parmi mes papiers. Le docteur Mead



la fit faire pour ses amis. Elle represente le beau fragment de bronze de la tête d'Homère, qui appartient actuellement au Parlement d'Angleterre. Ce fragment et l'onyx que vous portez sont seules têtes d'Homère qui nous restent des beaux siècles de l'antiquité. Tout ce que nous avons de bustes, de pierres gravées ou de bronzes de ce saint, est beaucoup postérieur, et porte l'empreinte de l'esprit copiste. Si vous ne faites pas encadrer l'estampe qui est parfaitement bien conditionnée, il faut coller le papier en bas afin qu'il ne se déchire plus. C'est l'estampe originale dont on fait de mauvaises copies.

Adieu, ma Diotime, ma Mimi, mon Mitri. Je suis si occupé. Adieu.

Σωκρατισκος



*Lettre 2.50 – 5, 6 & 7 octobre 1779*

Mardi 5 oct. 1779

Ma toute chère Diotime, demain vos affaires partent d'ici pour Zwolle. Le vin va à part, ce qui nous ménage *f*6. D'ailleurs, si une bouteille se casse, cela pourroit gatter le reste. Vous trouverez dans le ballot outre ce que je vous ai dit une boîte qui contient:

1. Les exemples de Schultz.
2. Les deux petites bouteilles de médecine.
3. Les soi-disantes manchettes mâles.
4. La lorgnette de Van Deyl, que vous ne donnerez plus à ame qui vive.
5. Un petit paquet avec 100 ducats.

Je joins ici une lettre de change de *f*378-6-, argent d'Hollande. On va ordonner que vous serez payée en meilleures espèces.

Ces cent ducats *f*525

Et la lettre de change à 378-6

Font *f*903-6

que je vous devois, suivant le compte que je vous ai rendu si je ne me trompe. Ainsi vous ne me devez actuellement que *f*3-15-, provision de la lettre de

change, que je retiendrai le mois prochain. J'ai préféré de vous envoyer une partie par lettre, puisque vous pourriez être pressée, et je ne sçai quand le balot vous arrivera. Vous ne trouverez que 4 de nos beaux billets, puisque je n'avois pas vu encore de mes propres yeux le neant du cinquieme. |

Mercredi 6 d'oct. 1779

Ma toute chère Diotime, vos balots sont partis et je souhaite d'apprendre qu'ils vous soient bien arrivés. J'ai regardés les bottes avec un oeuil de concupiscence, car ceux que je tenois de vos bontés sont toutes pourries, quoique je les ai gardé dans le bureau dans ma chambre où je suis tout le jour. La decouverte de la destruction de mes bottes n'est pas le seul malheur qui a illustré cette journée pour moi.

J'ai diné avec Mr. de St. Saphorin, Mylord Carraw et le Scholiaste et sa bru chez la Grosse Comtesse. Cette femme vous aime prodigieusement. Elle pleuroit presque de n'avoir pas été à Munster. Mais en allant d'Amsterdam elle auroit dû passer Twikkel, ce qu'elle n'auroit pu faire à l'inscu de ses parents, qu'elle n'avoit pas envie de voir. Ensuite à table elle me demande à l'improviste si je ne comptai pas de faire un tour à Munster? Oui, très asseurement Madame. Quand est ce que vous comptez d'y aller? Dans un mois et demi, Madame. Et combien croiez vous y rester? Cinq ou six jours, Madame. Jusque la il n'y avoit aucun mal comme vous voiez, et je mangeai avec assez d'appetit, vu ma petite complexion. Un quart d'heure apres, au moment qu'un excellent morceau de chevreuil se prepare d'entrer, voici ce qui m'arrive. Monsieur, voudriez vous bien voiajer avec moi? (le morceau de chevreuil tombe à terre) Mais Madame, asseurement bien de l'honneur comment voiajer avec vous! Non Monsieur, point d'honneur, il ne s'agit pas d'honneur, je vous demande si vous voulez faire le voiage de Munster avec moi? Mais Madame, permettez moi que je croie que vous vous mocquez de moi. Non, je ne me mocquerois jamais de vous; dites si vous le voulez ou non? Tres asseurement, Madame, mais au beau milieu de l'hyver une dame de votre qualité! Oh, pour ma qualité je l'accomoderai bien, j'ai tant voiaagé. Lorsque je veux être quelque part, tous les chemins et toutes les saisons me sont bonnes. Le voulez vous? Mais très asseurement, Madame. Hébien, vous n'avez qu'à

prendre votre temps, je suis à present Dieu merci maitresse du mien. J'irai avec vous, comptez la dessus.

Ce Dieu merci etoit bien relatif. Depuis cet affreux moment je crois que je pourrois jeuner le reste de mes jours. Ne diriez vous pas, ma toute chère Diotime, que je n'ai rien appris que les mathematiques toutes seules? Ne badinons pas, car je vous jure que cette affaire me pèse horriblement. Elle n'est pas femme à demordre. Ce qu'elle tient elle le tient bien. Lorsque les autres furent partis, elle m'a prîs sur son canapé. Elle m'a appelé son chër Monsieur. Elle m'a dit tant de douceurs, tant de douceurs, que je vous supplie, ma chère Diotime, d'inventer quelque chose qui me sauve. Bons Dieux, que seroit ce? Il y a cinquante lieux d'ici à Munster, c'est un moment pour moi seul, mais de cette façon ce seroit l'éternité entiere, et deux fois cinquante cela feroit deux eternités au moins.

Adieu, ma Diotime, je vais chercher quelque soulagement dans mes songes. On a beau dire que la philosophie est une belle chose, il y a pourtant des cas où elle vous plante là tout net.

Bon soir Mimi! Bon soir Mitri! |

Jeudi 7 d'oct.

Ma toute chère Diotime, je ne suis pas gai aujourd'hui. Les nouvelles que nous recevons de ma chère patrie la Frise m'affligent. Dans quelques quartiers de cette province la maladie epidemique est terrible. Dans la ville de Harlingue, où il ne meurt que 200 personnes par an, il en est mort dans 4 semaines 337. On y tire le canon à certaines heures du jour pour purifier l'air. On allume de la poudre à canon dans les rues, on a fait de nouveau reglements pour les enterrements. On a ordonné des heures de prieres, ce qui ne se fait chez nous que dans les plus grandes calamités. Il faut esperer que la propreté nationale, jointe aux sages precautions qu'on prend, empêchera le mal de se repandre plus loin. Au depart de la poste on marque que depuis quelques jours du moins la contagion n'avoit pas augmentée. Pour se preserver du mal on se sert de temps en temps de vomitifs et de purgations. On ne seigne pas. On boit du lait de beure. On mange tout ce qui est aigre. On s'abstient de fruits, et lorsqu'on a le mal on se sert d'une soupe où on met de la côle de poisson.

Ma toute chère Diotime, au moment que j'allois vous entretenir sur la nature des fleaux qui attaquent de temps en temps le gènre humain, sur leurs differents effets dans le moral, et sur leurs differents aspects suivant la composition ou le caractère des hommes qui les envisagent, je reçois une lettre du Prince que je vous envoie, par laquelle vous verrez qu'il viendra samedi à Munster, et à laquelle j'envoie une reponse.



*Lettre 2.51 – 9, 10 & 11 octobre 1779*

rarité des tetes metaphysiques, psychologie

La Haye, ce 9 d'oct. à midi

Ma toute chere Diotime, l'axiome qui fait le refrain de ma derniere, je pourrois bien me le prêcher à moi même. Je m'apperçois que la sensibilité morale augmente avec l'age, et qu'à un âge avancé on a besoin de beaucoup plus d'efforts pour la contenir dans les bornes que la perfection du trefle demande que dans l'âge de la vigueur universelle. C'est un paradoxe en apparence, mais c'est une réelle verité. Ce qui m'auroit affecté autre fois, m'attriste ou m'extasie. Hier vint chez moi un homme que j'estime infiniment, et dont il est impossible que je ne vous aie parlé, comme du plus ardent defenseur de la justice et de tous les malheureux que j'ai vu de ma vie, et ordinairement il l'etoit avec succes. Etant avocat il recherchoit les pauvres qui souffroient de l'insolence et de l'injustice des riches, avec plus de passion et de zèle que l'homme ordinaire ne recherche l'homme puissant et en place. Et cela est si vrai, que ses plus grands ennemis (car il est bien clair qu'on s'en fait par de telles manoeuvres) n'ont jamais dit autre chose à sa charge que qu'il etoit trôp fougueusement honnet homme. Il a un emploi très honorable, mais qui ne rapporte pas beaucoup, il a femme et enfants qui ressemblent à leur père. Il est clair qu'un tel homme a jugé au dessous de lui de ramasser du bien, et d'ailleurs il se fondoit sur la succession d'un vieux père, honnet-homme comme lui, et qui devoit être riche. Ce père qui l'amoit extrêmement demeura seul avec la soeur unique de mon homme, avec laquelle il avoit toujours été lié etroitement, et à laquelle il avoit fait cent

sacrifices genereux pour la paier des soins qu'elle prenoit de ce bon viellard, agé de 85 ans. Pendant les dernieres années de la vie de son père, qui vient de mourir, il avoit rencontré souvent chez ce père un procureur, qui sçavoit amuser le viellard, mais que lui, il avoit toujours meprisé pour des raisons très valables. |

Pourtant il n'en a jamais voulu parler à son père, crainte de lui enlever quelqu'amusement dans ses vieux jours. Le père mort, il trouve qu'il a été trompé de la façon la plus cruelle, et la plus grossiere en même temps, par cette soeur qui est une devôte, et par ce procureur qui est un insigne fripon. Tout ce qui reste de reël des biens de son père est à la soeur, et ce qu'il lui reste sont tous des capitaux qui ne valent pas un seul sôl. Le plus cruel de l'histoire c'est qu'il n'y a rien proprement de quoi se plaindre en justice, et le plus curieux c'est qu'un des plus entendus et des plus routinés avocats qu'on ait vu ici, soit si horriblement la dupe d'une fille devôte et d'un homme sans talents. J'avoue, ma Diotime, que la physionomie de cet homme, que j'appelle mon ami, parceque il l'est par sa nature de tout homme de bien, m'a extrêmement frappée. J'y ai vu la vertu, non honteuse, mais profondement attristée d'avoir été la dupe du vice, et infiniment plus affectée du mal moral de cette soeur qu'il aimoit, que de l'infortune qui en resulte pour ses enfants.

Niethuis, ce 10 d'oct.

Hier, ma Diotime, je vous avois escrit jusqu'ici, lorsque je fus interrompu dans cette occupation la plus douce de toutes. Je voulois vous dire que j'avois faite encore une experience de l'accroissement de ma sensibilité, en recevant la lettre du Prince Metscherski, que je vous envoie, et que je vous supplie de me renvoyer. Dites moi en même temps, autant que vous le sçavez, quelle est la nature des objets reëls de sa tristesse outrée. Je connois un peu son ame et sa tête, et je me sens obligé de toutes les façons de le consoler. Nous en avons, mais je dirai plus-tôt, j'en ai un peu mal agi avec lui, en lui donnant le goût de cette philosophie, pour laquelle | son ame etoit infiniment mieux faite que sa tête, et en le plantant la, aussi-tôt que je m'imaginai que sa tête etoit un peu moins bien composée que la mienne. J'aurois dû perseverer à lui montrer l'usage des armes que la nature lui avoit donnée contre l'infortune, beaucoup plus richement qu'à moi. Je

n'aurois pas dû me moquer des défauts de son trefle qu'il tenoit en grande partie des malheureuses circonstances de son éducation.

Voilà, ma Diotime, ce que je me dis à moi même sur ce sujet, et je serai charmé que vous n'ayez pas l'incommodité de quelques petits reproches internes de la même nature. Enfin je vous prie de me dire si je pourrois lui faire parvenir un petit paquet. Vous riez, ma Diotime, je le vois, et avec un peu de malice. Je parie que vous pensez à Sophyle et Aristée. Hé bien, c'est vrai, je veux lui envoyer ces deux ouvrages, mais accompagnés d'un commentaire adapté à ses facultés que je connois, et que je suppose un peu grossies depuis notre séjour de Spa.

Hier matin, en venant ici pour la première fois depuis dix jours à cause de mes fluxions, j'étois bien surpris d'y apprendre qu'on vous y attendoit. Il y avoit eu quelqu'un qui avoit oui raconter par un Monsieur dans la barque d'Utrecht, que j'avois passé à Utrecht, pour aller vous prendre avec vos enfants à Munster, où la maladie de Frise regnoit avec violence. Cette nouvelle jointe à mon absence peu commune avoit rempli Mr. et Mad. de Haan des plus belles espérances.

Avant hier au soir j'ai eu Mr. De Luc qui se met à vos pieds avec la prière qui résulte de ce qui suit. Lysis a envoyé au Prince ou à vous, la relation d'un voyage aux Alpes, faite par | lui Lysis et par le frère et le fils de De Luc. Il s'agit d'avoir cette relation pour quelques jours seulement, et si vous l'avez, on vous prie de me l'envoyer ou de vouloir en charger le Prince s'il veut bien avoir cette bonté pour Mr. Du Luc. L'affaire presse pour la perfection de ces belles lettres à cette grande Reine de la Grande Bretagne.

Mr. De Luc venoit de nouveau m'apporter et me communiquer des difficultés nouvelles de quelques uns de ses amis contre mon immatériallisme. C'étoit encore des lieux communs pitoiables, habillées de la façon la plus grotesque. Voulez vous bien croire, ma chère Diotime, que ces difficultés ne sont pas de ses amis, mais qu'elles se forgent dans la tête de cet homme aussi aimable que pusillanime, foible, pauvre et petit. Pourtant j'en suis persuadé. Enfin je lui ai dit que je lui démontrerois (ce que j'ai fait) les fautes pueriles dans les syllogismes de ces difficultéeurs, mais que c'étoit tout, et que démontrer l'immatérialisme à de certaines gens demanderoit plus que l'éternité entière.

Il est inconcevable combien peu de têtes sont susceptibles d'idées abstraites, et distinctes. En même temps il y a nombre d'imaginations où on peut mettre

encore quelques idées abstraites, mais en le faisant, on y met proprement des taches, non des lettres ou des signes déterminés qui disent quelque chose par eux même, et ces taches suffisent pour des formules d'algebre ou pour l'arithmetique commune, puisque ces tâches sont du moins des signes locaux pour ainsi dire; mais dans la haute metaphysique les idées abstraites doivent être des lettres et des signes bien tranchants et bien enoncés, qui donnent un contour aussi net et aussi precis à la perception qu'ils designent que dans la rethorique | vulgaire le mot âne, boeuf ou philosofe donne un contour net et precis à l'idée de la figure d'un âne, d'un boeuf ou d'un philosofe. Je sens, ma Diotime, que c'est un peu de bile qui a groupé ces trois mots ensemble, mais je ne les râjerai pas pour l'amour de Mr. de Luc. Il m'a fait trop de mal. Jugez qu'il a fini par m'annoncer que demain lundi je dois passer mon horrible soirée avec lui, l'Errata et Mad. Perrenot, que je verrai pour la premiere fois de ma vie, chez l'Errata, et que je dois me faire voir tout nud à eux trois. Mon Dieu, ma Diotime, vous concevez ce que c'est de se mettre tout nud à la face des gens, et cela pour un homme qui a de la vergogne. Mais enfin, puisque cela est ecrit dans le livre du Destin, j'y passerai, et si j'ai du loisir, je vous rendrai compte de cette agreable soirée.

Ma toute chère Diotime, je vien de diner, j'ai eu des côtellêttes, des pankouks avec et sans raisins de corinthe (je vous prie de dire ceci à Mlle Mimi et à mon cher Mitri) et des goffres, tout de la façon de Mad. de Haan. Non (c'est dur de la dire à une Princesse), non; si l'Empereur d'à present, qui est un si grand et un si terrible Empereur à ce que Mr. de Reischach m'a dit lui même, m'avoit invité à son auguste diné, je lui aurois dit: Monseigneur Sire, je suis votre très obeïssant serviteur, mais je prefère Madame de Haan, et ç'auroit été la verité raionnante et pure qui auroit distillé de ma bouche.

Au moment on vient de m'apporter de La Haye entre autres un volume du Journal des Sçavants. A l'ouverture du livre j'y vois deux lettres, et avant que de fermer le livre je les ai deja coupés pour vous les envoyer. Vous aimez la fine et belle | litterature. La premiere vous fera sentir la valeur du bon sens et de l'elegance dans une lettre. La seconde, ce que c'est que l'esprit d'apophtegme, lorsqu'il est manié par un jugement exquis. Vous verrez que j'ai de quoi me consoler de n'avoir pas eu l'honneur de connoître Mr. Foster; et d'ailleurs j'aurois

été au desespoir de decoupler ce que la nature a fait couple. Je ne crois pas qu'il faille montrer ces lettres au Prince. Il y a dans la premiere un par devers moi, qui lui causeroit de furieuses alarmes. Pourtant, comme j'ai le bonheur d'avoir un cousin Nagel qui est intime ami de l'auteur de ce par devêrs moi, je pourrois conjurer l'orage peut-être.

Vendredi j'ai été chez Mr. L. de grand matin et je lui ai remis la lettre. Je lui ai fait vos compliments, et je lui ai dit (ce qui n'est pas vrai) que vous m'aviez marquée que vous aviez bien le temps d'ecrire des lettres qui ne demandoient que la main, mais pas celui de repondre à la sienne. Je ne crois pas que j'aurois pu lui dire quelque chose de plus flatteur, aussi me repondoit il avec ce rire de la vanité contente, qu'il le comprenoit fort bien, fort bien, et qu'il avoit pensé avant que d'ecrire sa lettre.

Ma chère Diotime, j'ai fait une sôttise en vous envoyant les billets de la lôtterie. Je vous en ai envoyé quatre dans lesquels vos ducats sont roulés. J'ai gardé le cinquième parce que je ne l'avois pas vu moi meme dans la lyste. Tout les cinq sont sortis avec rien, mais chacun vaut encore cinq ou six florins avant le 20 ou jusqu'au 20 ou 21 de ce mois, ainsi je vous supplie si le ballot vous arrive avant vendredi prochain, de me les envoyer tout de suite.

J'ai été chez la mère de Hansje, où tout est bien excepté votre favorite, qui a la fièvre tierce, qui lui fera du bien. |

Ma toute chere Diotime, je suis assis ici dans votre cabinet où j'ai passé la plus grande partie de la journée avec une volupté toute particuliere. J'ai fait tout mon possible pour me peindre cette sensation afin d'avoir un signe fixe pour l'employer dans mes raisonnements. Pourtant je n'ai pu parvenir jusqu'ici qu'à la comparer d'un côté à une inquietude mêlée d'esperance, et de l'autre au plaisir qu'on eprouve lorsqu'on respire au moment qu'on vient de retirer la tête de l'eau froide où elle etoit totalement plongée. Je vous supplie, ma Diotime, pour des raisons, de me dire naïvement si cette comparaison vous paroît du galimatias, ou si vous la comprenez et que vous y trouvez quelque verité. Cette question vous paroitra peut-être etrange, platte et minutieuse, mais cela ne fait rien. Votre reponse me fera beaucoup de plaisir quelle qu'elle soit.

Voulez vous bien croire, ma Diotime, qu'etant ici je ne puis pas me familiariser encore avec l'idée que vous n'y êtes pas? Voulez vous bien croire que je prononce



souvent tout haut les noms de Diotime, de Mimi et de Mitri, et que le moment apres je regarde en rougissant autour de moi pour voir s'il n'y a personne qui m'ecoute, et qui me puisse prendre pour fôl. Tous les coins de ce cabinet et cent endroits ailleurs me rappellent des moments delicieux. Aucun ne me rappelle les moments affreux et horribles, qui n'ont été guère moins frequents. Pour me les rappeler il faut des efforts de mon côté, il faut que je le veuille fortement. Lorsque je pense à notre voiage de Munster, à votre quartier, à nos promenades, la même chose m'arrive; et vous sçavez si le nombre de mes plaisirs et de mes peines etoient egaux. |

Cette reflexion me donne des lumieres sur la nature du bien et du mal, des plaisirs et des peines, que je n'avois pas encore en composant l'Aristée, et qui sont extrêmement consolantes pour l'humanité. Car il est evident par la, que l'ame s'imbibe sans s'en appercevoir du bien, du bonheur, des plaisirs, tandis qu'elle ne s'imbibe pas des maux, du malheur et des peines, qui ne se manifestent que par leur action presente seule, et qui ne se rappellent que par un acte de la volonté.

Ma chère Diotime, je pousserois cette reflexion beaucoup plus loin si Madame de Haan ne me vint dire qu'il est neuf heures passé et que ma voiture m'attend. Ce midi lorsque je lui demandois s'il etoit une heure sonnée, elle me repondoit que ma question venoit deux heures trop târd. C'est un excellent endroit pour travailler que Niethuis. La seule raison que je ne le quitte pas à regret c'est la lettre qui m'attend. Adieu, ma Latone, Apollon et Diane. Donnez moi vos benedictions.

Σ.

Lundi, 11 St. Nicaise à 4 heures

Hier de retour chez moi, ma Diotime, je trouvai une lettre qui me faisoit un plaisir infini. Je me flatte de comprendre tout le contenu et je suis sûr et certain que je pourrois vous faire un tableau parfait de la riche complication de toutes les sensations de l'auteur que je sens avec volupté. Je ne vous ferai pas ce tableau quelqu'envie que j'en aie, pour des raisons que vous pourrez comprendre, ou non comprendre, c'est egal. De l'autre côté, il n'y a pas tant de complication peut-être, mais aussi honnettement du desordre.

Je trouvai aussi une lettre de mon heros Mr. de Furstenberg, que je vous dois tout entiere comme vous verrez, car je vous l'envoie à condition de ne la faire lire à personne au monde, et de me la renvoyer. Je vous supplie si vous avez l'occasion de le voir, de vouloir bien l'asseurer de mon respect et de ma veneration. Je n'aurois pas manqué d'y repondre ce soir, mais les mauvaises nouvelles qui nous viennent des maladies dans la Meyerie de Bolduc m'obligent à écrire autres choses. J'ai d'ailleurs encore sur le corps ma soirée chez l'Errata. J'apprend que la bru du Scholiaste est de la partie, par consequent je ne me mettrois pas à nud comme ils s'en s'etoient flattés. Je mène le Scholiaste et sa bru mercredi à Delft pour y passer la journée et leur montrer les tombaux. C'est une partie que je leur avois promis, que j'avois remis huit fois et qui enfin va s'executer. De Luc sera peut-être des nôtres. Je suis de votre avis, ma Diotime, que si le Scholiaste entre, il est paradisien par la beauté du fait.

Pour repondre à la vôtre que j'ai reçu à son temps, suivant vos ordres j'ai été chez la Grosse Comtesse, où j'ai passé une demie heure avec volupté. Je la trouvai dans une conference serieuse avec Mad. Vogt, qui paroît son amie, au sujet d'une cuisiniere. Elle a très gracieusement reçu votre message et m'a dit qu'elle vous avoit une double obligation en voiant que vous la sentiez être exacte, ce qui revient au terme que vous employez de soupponneuse. Elle a fait votre commission à Mr. de Thulemeyer qui lui avoit dit qu'il vous écriroit lui-même. Pour les gouttes de Berlin que Mr. de Stosch lui devoit envoyer, elle les a reçues d'Amsteldam, ce que le Prince doit sçavoir afin que cela ne l'inquiette pas. Elle m'a fait la grace de me demander encore quand j'irois à Munster, en ajoutant agreablement que ni la saison, ni chaud, ni froid, ni orage l'empêcheroit de m'accompagner, qu'elle etoit fort commode en voiage, et que nous serions seuls avec une vieille femme de chambre. Demain je compte prendre medecine, ma chère Diotime. Enfin, Madame la Comtesse et Mr. le Comte vous prient vous et le Prince d'agreër leurs respects.

On vient de m'annoncer la mort du Comte Hogendorp Paes, que vous avez eu l'avantage de connoitre. C'est dommage, car il auroit pu vivre mille ans sans faire du mal proprement, et sans que personne l'eut remarqué.

Le Scholiaste vient encore d'accoucher d'une note sur Pline, mais la maigreur de l'enfant annonce que c'est à peu près le dernier. Lui et Madame se mettent à

vos pieds et à ceux du Prince. Madame ne veut pas faire mouler son buste avant que le Prince ne l'ait jugé.

Le Suisse m'apporte le paquet de Russie. J'ai fait dépêcher celle pour Mr. de Pouschin à Londres, et les autres les voici, de même qu'une lettre de Madame Hogendorp, qu'on m'apporte dans le moment.

A 10 heures le soir

Ma toute chère Diotime, j'ai passé ma soirée chez l'Errata. Quelle soirée? me demanderez vous. La plus agreable que j'ai passé de long temps. Madame Perrenot est un ange. Je suis aussi seur que je suis de mon existence, que si vous aviez vue cette petite Hollandaise, vous l'auriez aimée avec passion. Je n'ai pas demandé à sa physionomie si elle est belle. Je le crois pourtant, mais je n'ai jamais vu, même en peinture, des jeux qui indicquent par leur couleur, leur figure, leur mouvements ou leur feu, aussi singulierement une ame belle, sainte et vertueuse. Je suis as|seuré que vous appelleriez ses yeux angeliques, car c'est le mot qui leur convient. Je voudrois bien vous entendre comparer la douceur et la modestie de Mad. de Serent à celle de cette aimable creature. Elle parle la langue françoise avec beaucoup d'agrément, et aussi purement qu'une étrangère la puisse parler. Elle fait des vèrs charmants dans sa langue. Pour sa velleité je ne sçaurois en juger pour la perfection entiere de son organe moral; ses yeux tout à fait singuliers, comme je vous ai dit, en sont des guarands sûrs, pour quiconque sçait voir et sentir. Son imagination est richement meublée et les idées y sont claires à ce qu'il m'a paru jusqu'ici. Son intellect a beaucoup de vigueur et s'est beaucoup exercée, mais si cette exercice a été bien conduit, ou mal conduit, c'est ce que je ne sçaurois dire, puisque notre conversation a été un peu vague, mais fort animée et fort agreable. Elle a encore un petit avantage, c'est de paroître beaucoup plus jeune qu'elle n'est, car on ne lui donneroit que 17 ou 18 ans. Elle part demain pour Breda et y reste 8 à 10 semaines. Apres je la verrai probablement puisqu'elle m'en a priée avec tant d'instances, et alors je vous donnerai son trêfle exact, qui sûrement est beaucoup plus riche que tout ce que vous avez vu parmis nos dames. Madame la Scholiaste etoit bien mal à ses côtés, mais l'Errata y gagnait je ne sçais comment. A la fin de la soirée sont venus Mr. Perrenot et Erratus, et nous avons parlé beaucoup de spectres et de predictions. J'en ai soutenu la

possibilité et la probabilité avec un front d'airain. Je dois vous dire | encore ce par lequel j'aurois dû commencer, c'est que ma Dame angelique a lu l'Homme et ses Rapports, le Sophyle et l'Aristée, ce qui m'a valu ses bonnes grâces, et qui ne diminue rien à ses perfections. Je me suis cent fois dit ce soir que si cette femme avoit eu le bonheur de passer par vos mains, cela auroit été quelque chose d'extrêmement distingué.

Je vous prie de me marquer au juste quand le Prince part de chez vous, et de vouloir bien lui faire agréer mon respect.

Adieu, ma toute chère Diotime non angelique mais divine, je vous baise les pieds avec respect, mais embrassez pour moi votre Apollon et Diane avec la plus vive tendresse.

Σωκράτης

Est ce que le Longus n'est pas encore arrivé?



### *Lettre 2.52 – 13 octobre 1779*

sur l'amitié qui s'étoit formé entre F et Δ  
La Haye, mercredi St. Geraut le 13 d'oct. 1779

Ma toute chère Diotime, celle ci n'ira pas à la 12<sup>me</sup> page, je vous jure, mais je jure aussi qu'il n'y a pas de ma faute, beaucoup d'affaires survenues et la maladie de nos ministres m'inondent d'occupations, et m'ont empêché de mener hier le Scholiaste et sa bru à Delft pour leur demontrer par des tombeaux que la Republique peut produire de grands hommes dans tous les gènes. J'ai dû remettre cette partie à l'apres demain samedi, lorsque De Luc sera des nôtres.

Lorsque je suis un jour sans vous écrire, je fais le lendemain la meme grimace que font les devots; quand en se fourrant un morceau dans la bouche ils se rappellent qu'ils ont oublié de prier Dieu. La façon de vous écrire tous les jours produit un effet assez curieux. Lorsque je pense à ce que je vous ai écrit, il me semble que je vous l'ai dit face à face, et lorsque je me rappelle ce que j'ai lu hier dans vos lettres, il me semble que je l'ai recueilli hier de vos lèvres en personne,

et ce qui en résulte c'est que je ne puis comprendre qu'il y a cinquante lieux de chemin depuis Diotime à Socrate. Heureuse illusion! mais illusion d'un moment, et pareille à ces rêves qu'on se permet trop souvent, qui bercent l'âme, l'assoupissent et l'endorment, mais l'enervent en effet à la longue.

Je vien de recevoir quantité de lettres pour vous et pour le Prince, que je vous envoie toutes. Pour celle qui étoit adressée à mr. de Pouschin, je l'ai fait dépêcher. |

Enfin, ma chère Diotime, voila votre lettre arrivée et lue quatre fois. C'est à moi à rendre grâce à Morphée qui me favorise d'une façon si indirecte. Je félicite vous, moi, et les sages de Munster de vos avantages remportés sur la logique, c'est à dire sur ce ton de l'école, et ce ton de Wolfianisme, qui tient au climat, mais qui ne durera pas chez un peuple dont le bon sens, vierge encore, est tout fait pour recevoir la masse de lumière qu'on y jette avec tant de profusion.

Que mon histoire avec la Grande Comtesse, qui me cause tant d'amertume, ait excité votre rire, ma Diotime, est nullement édifiant.

Pour l'expédient que le Prince a la bonté de me proposer, je ne puis m'en servir.

Vous êtes fâchée, ma Diotime, de ce que je ne vous ai pas communiqué mes réflexions sur votre lettre. Je le suis aussi, mais il m'auroit fallu faire un livre. D'ailleurs je me flatte que vous me connoissez assez fait à la réflexion, et assez amateur de la connoissance de l'homme, pour en avoir fait à la lecture d'une lettre, aussi intéressante et aussi parfaitement tableau de la beauté d'une âme pure, dans ces rares instants où elle est la plus dégagée de ses enveloppes. La première réflexion et la plus essentielle pour moi, qu'elle m'a fait faire, je vous la dirai. C'est qu'aucune de vos lettres, sans en excepter même une de vieille date, et que j'ai cent fois baisée dans des moments d'affliction, m'a causé un plaisir plus allant à l'âme, plus vrai, et plus vif. Encore je dis mal, ce n'étoit pas la première, car la première devoit être | naturellement le stupide étonnement de voir dans ce siècle un langage qui appartient exclusivement aux Grecs, ou aux esprits purs. L'homogénéité en question, il y a long temps que j'en ai été persuadé comme de mon existence. Que les circonstances étant données, elle ait produit son effet, c'est tout naturel, mais que cet effet vous rend infiniment plus heureuse que vous ne l'étiez, c'est que je sçai comme philosophe, et que je sens comme ami.

Vous êtes actuellement à votre place, ma toute chère Diotime, et si vous cherchiez encore un bonheur plus grand dans ce bas monde, vous ne le trouveriez asseurement pas. L'occupation que vous voiez dans les autres, et celle qui exerce votre propre activité, remplit toute la capacité de votre ame et vous fait pleinement jouir de votre existence. Il est très vrai que c'étoit le vuide de la grande capacité de nos ames qui fut le poison de notre amitié. Vous avez trouvé le seul antidote. Moi je gemis encore sous son affreuse activité. Lorsque je pense à ce temps de noviciat dont vous parlez, je voudrois l'arracher avec mes dents de la chaine de ma durée eternelle. J'ai eu un temps que j'étois heureux, libre, et bien à mes propres jeux. J'ai pu cesser de l'être! c'est un crime que je ne me pardonnerai pas, avant que je ne me sois remis à ma place. Quand sera ce bons Dieux! Enfin, de quel côté de l'Acheron que ce soit, cela sera. Lorsque vous me demandez si je suis triste, ma Diotime, en pensant à ce que je vien de vous dire, vous pouvez vous repondre. Quand | je suis gai dans mes lettres ce sont des moments palliatifs, dont je rougis apres, parceque souvent ce n'est qu'art, ou cela me paroît ainsi.

Vous me dites comment le heros aime. On n'aime pas autrement. Avoir des desirs, même elevés, est commun, mais aimer est extrêmement rare. Aimer est simple et pas susceptible de composition. Ceux qui disent que chacun aime à sa maniere disent une grande absurdité. Chacun est à sa maniere mais lorsqu'il aime, il aime comme les autres.

Malgré tout cela, ma Diotime, le conseil par rapport à la sensibilité donné à vous, à moi ou à d'autres, ne fera jamais du mal. Mais je soupçonne que vous ne comprenez pas bien comment je l'entend. Je ne vous en dirai rien à cette heure, puisque dans quelque temps je vous en entretiendrai au sujet du Simon peut être.

Pour le contract, ma chère Diotime, je vous supplie de me l'envoyer à la fin, je vous le renverrai d'abord; il est bien absurde qu'il en ait existée entre nous.

Le catastrophe du bel Horace me fait de la peine, car je defie quelqu'un de vous en procurer le pareil. Vous avez un autre Horace encore, edition angloise avec les antiquités in octavo.

Que Mr. de Furstenberg ait senti le Συμποσιον ne m'étonne nullement. Je ne puis penser à cette pièce sans frissonner. Ce sera toujours à mon avis le plus beau morceau qui soit sorti de la tête d'un homme.

Ma chère Diotime, je vous ai | des obligations infinies de prêcher mon Saint Platon à votre academie. Il n'étoit pas l'Homere des Philosophes comme on a dit, mais Homere Philosofe. Enfin je ne veux plus parler de lui, car j'ai de la passion, et je crois fermement que Madame sa mère a eu des privautés avec Apollon non permises, comme on l'a raconté par toute la Grèce.

Je vous en ai bien plus encore de défendre si vaillamment cet organe moral. Je ne conçois pas comment des hommes qui ont la faculté d'entrer dans eux même et de contempler leurs sensations separement et en bloc, ne le sentent pas tout uniment sans avoir besoin d'aucune demonstration. D'ailleurs je vous prie de penser un peu avec attention aux consequences qui resulteroient du sentiment contraire. Non que je veuille attaquer une demonstration par la surdité des consequences qui en derivent, car cette absurdité pourroit n'être qu'apparente, mais il m'est permis d'attaquer une opinion de cette maniere. Or ces consequences vous les trouverez fort importantes, je vous le promet.

Je serai charmé, ma Diotime, si vous pussiez trouver un moment de loisir pour me mettre à demi mot sur le papier l'idée de ces messieurs sur l'origine du moral; je vous en rendrai bon compte.

Je suis fâché de ne pas trouver de reponse sur ce que je vous avois prié pour De Luc.

Je vous supplie de me dire si le Longus n'est pas arrivé encore. |

Je vous prie de me dire comment vous avez fait le silhouette de Mr. de Furstenberg. Est-ce que ces cadres imprimées se vendent à Munster? Alors j'en voudrois bien en avoir quelques uns dans l'occasion. Pensez à mon rouleau je vous prie.

Faites agreër mes respects au Prince je vous supplie, et embrassez tëndrement vos chers enfants pour moi. Pour l'Epaminondas, son bonheur est le vôtre, et le vôtre est le mien; dites lui à present ce que vous voulez de ma part, vous me renverrez sa lettre.

Adieu, ma toute chère Diotime, pardonnez moi cette lettre ni longue, ni courte, ni bonne, ni mauvaise, et se sentant un peu d'une espèce de fluxion qui me desole.

Σωκρατης

Nous avons ici Paul Jones, qui est dans nos port avec une fregate angloise qu'il a pris.

Nous avons 17 vaisseau de guerre seulement au Texel bien dressé qui ne font rien, et ils sont si bien stationnés qu'au premier orage ils courent risque de perir.

Avez vous reçu votre balôt?

Je me flatte que votre derniere lettre sera maintenant la mesure au moins de toutes les suivantes.



*Lettre 2.53 – 15, 17, 18 & 19 octobre 1779*

sur l'organe moral

Vendredi à 9½ du soir 15 8bre

Ma toute chère Diotime, depuis long temps je ne fus plus indigne de recevoir de vos belles lettres que hier au soir. Independamment des nombreuses occupations de mon emploi qui malheureusement ne sont plus des occupations qui peuvent remplir la concavité de ma tête etrange, j'avois courru tout le jour pour consulter mes connoissances sur le sort de l'homme dont je vous ai parlé dans ma derniere, et je l'avois fait avec assez peu de succes; pourtant j'ai quelques vues qui reussiront au moins en partie j'espère. L'homme en question est actuellement avec sa soeur le propriétaire de ce beau tableau de Blokland que vous connoissez. Vous sçavez que c'est un tableau d'autel. Si vous pourriez me dire, ma chère Diotime, si l'Electeur ou quelqu'eglise pouvoit avoir besoin d'une telle pièce, vous me feriez un grand plaisir. Vous sçavez, et sur tout le Prince sçait que c'est un morceau très precieux, très râtre, et parfaitement conditionné. Je suis indigné de voir qu'il y a des personnes dont les connoissances ne permettent pas



de douter qu'ils admirent ce tableau, qui prennent à tâche de le decréditer par un vil intérêt.

A propos de tableaux, j'ai appris aujourd'hui que votre auguste impératrice vient d'acheter à Londres une collection entière pour la somme de f500.000 d'Hollande.

Ma toute chère Diotime, en relisant votre lettre que j'avois relu quatre fois hier au soir, que je baise avec transport et que je presse contre mon sein, j'ai fait encore une réflexion, | que vous y paraissez croire que j'ai traité d'incongruités le desordre apparent de votre précédente. Je suis persuadé que des mille personnes qui l'auroient lues, 999 auroient crié à l'incongruité, à l'absurde, au galimathias, mais moi, ma Diotime, je serois le plus inconsequent de tous les hommes si je ne me plaisois pas à votre admirable tableau des mouvements et des modifications de l'ame, lorsqu'elle est totalement isolée, et degagée de tout lien avec le corps: modifications qui font la base de toute ma philosophie, et que j'ai démontré, si non avec plus de succes, au moins avec plus de zèle et de conviction que qui que ce soit au monde.

Dimanche 17 8bre <sup>17</sup>

Ma toute chère Diotime, hier j'ai été à Delft malgré un mal de tête qui me fit souffrir beaucoup. J'y ai mené l'Errata, le Scholiaste et sa bru et le philosophe De Luc dans un temps affreux qui auroit pu verser du poison sur la compagnie la mieux accroupie. Ce qui m'a amusé pourtant, c'étoit le ton avec lequel le bon Scholiaste approuvoit le tombeau de Tromp fait par le Chevalier Verhulst, l'un des grands sculpteurs des siècles modernes. Lorsque nous vînmes à cette belle statue de la Renommée qui est derriere le tombeau des Princes d'Orange, et qui est posée uniquement sur l'orteil, j'en faisois un éloge pompeux, admirant beaucoup que l'artiste avoit sçu menager tant d'équilibres dans la fonte, j'en fis faire autant aux autres, et je continuois toujours, en observant mon Scholiaste, dont l'ame se gonfloit en dedans de lui, mais à la fin il crêva, en disant d'un ton de predicateur bilieux, qui faisoit trembler la vaste enceinte du temple, qu'il

---

17 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 70, p. 195-199 (fragment: 17 septembre).

n'étoit pas permis de | faire l'éloge d'une chose aussi mince devant le statuaire de Pierre le Grand. Je m'humiliai, je demandai pardon, je convenois de l'incongruité de la chose et je louai beaucoup l'excellence du dessein, la beauté du groupe, la gentillesse et la légereté ravissante de la figure. On me pardonna et on daignoit louer ce que j'avois loué. Après avoir vu à Delft ce qu'il y avoit à voir, nous dinâmes hors de la ville dans une auberge qu'on m'avoit recommandée, et qui est, à ce que je crois en tout sêns la plus mauvaise de toute la Province. Il n'en falloit pas tant pour se joindre à mon mal de tête continuel, et au temps qu'il faisoit, pour me rendre cette journée une des plus desagreables que j'ai passé de long temps.

Ce matin je ne pouvois aller à Niethuis à cause du vent et de la pluie, ce qui me faisoit beaucoup de peine, car c'est la où une melancolie douce au moins, remplace une tristesse sombre qui me travaille depuis plusieurs semaines. Elle est très singuliere, ma Diotime, je puis la guerir pour un couple d'heures de suite par son contraire, c'est à dire par une gaieté desordonnée, qui paroît naturelle, mais qui n'est en effet qu'une production des efforts de ma velleité. Mon ame, que je commence à croire être un peu extraordinaire, me paroît se trouver dans une crîse dont je ne connois jusqu'ici, ni la cause ni la nature. Mon plus grand plaisir c'est de l'observer et je m'en promet du moins quelqu'avantage dans ma science favorite. La sensibilité de l'organe moral, est extrême et je n'oserois pas maintenant figurer à la/une representation d'|une tragedie mediocre. Je ne suis plus aucunement maitre de mes larmes. Je ne l'ai jamais été en travaillant à mes petits ouvrages filosofiques, et vous pouvez compter que si jamais il est sorti une belle idée de ma tête, elle est sortie avec mes pleurs. Mais à present toute idée, toute sensation picquante produit le même effet. Je suis assis dans ma maisonnette, je regarde le fauteuil, je crois vous y voir, Lysis à vos pieds, moi devant la cheminée, et mes larmes coulent sans discontinuer.

Ce matin j'ai travaillé un peu au Simon, qui est achevé dans ma tête, et j'ai dû discontinuer à force d'agitation. Je vous dirai, ma chère amie, que cette agitation excessive n'étoit occasionnée que par l'idée vague du canevas d'un dialogue qui suivra le Simon et dont le sujet est prodigieusement sublime. A la fin du Simon Agathon loue beaucoup le discours de Diotime, mais il fait en même temps une question assez malicieuse à Socrate, en lui demandant s'il ne trouve pas que le

langage de la philosophie et le dithyrambe ont beaucoup de rapport ensemble? Beaucoup, reprit Socrate, car tous les deux sont dictés par les Dieux, mais le dithyrambe, mon cher Agathon, est inspiré par le Dieu des vins et la philosophie par la Divinité de la Sagesse. La dessus le Simon finit par les crîs du voisin, mais Socrate et Agathon vont se promèner au Lycée et recommencent leur discours sur le dithyrambe, où Socrate va disserter avec le plus dithyrambique tragique qu'il y ait eu, sur la | valeur, la nature, et les différents effets des inspirations divines.

Je crois, ma Diotime, que je pourrois guerir ce relachement de l'organe moral par de grands efforts internes, mais j'aime mieux encore conserver ce mal pour quelque temps, car j'ai des moments que je m'imagine que je le tien d'une Providence benigne qui veut developper à moi pauvre mortel la nature de cet organe sublime, qui donne des sensations dont l'intensité est infiniment plus grande que celle des sensations du tact, de la vue, et de l'ouïe, tous ensemble. Je pourrois d'ailleurs me guerir en me jêtant dans la dissipation, mais mon Dieu quel remède à mon âge et pour ma composition!

Voilà votre lettre, ma toute chère Diotime, c'est l'aurore qui chasse la nuit, c'est la rosée celeste qui abreuve les fleurs, c'est l'ambrosie qui donne l'immortalité. Vous êtes sorciere, ma Diotime, puisque mes maux disparaissent. Mais voions la lettre où il y a beaucoup à repondre, ne fût ce pour vous apprendre comment on repond à des lettres. Au premier paragraphe je ne comprend rien puisqu'il y a surement une cinquantaine de mots oubliés. Au second le Prince, ne quittant pas votre chambre, a raison. Au 3°, la guerre contre le heros pour la defense de l'organe moral est en très bonne main. Il ne faut pas les prendre par capitulation. Ils faut qu'il se rendent à discretion, et alors comme alors. Voulez vous bien croire qu'ils se moquent de Diocles et d'Euthyphron? Quel sera l'ame dans leur système? Un souffle. Un rien. Est-il possible qu'il faille demon|trer un fait aussi simple? Je parle de la réelle existence de l'organe. L'ame doit avoir ses sensations par des moyens. C'est clair. L'ame doit avoir des sensations de différente nature par des moyens de différente nature. C'est clair encore, car qui doute s'il voit par l'oreille ou ecoute par les jeux? Qu'on compare ensemble les sensations que donne le tact lorsqu'on touche, que donne la vue lorsqu'on voit, que donne l'oreille lorsqu'on ecoute, que donne l'intellect lorsqu'on conclut ou compare,

que donne l'organe moral lorsqu'on desire ou abhòre. Sont ce la des sensations de differente nature ou non? Non. Par consequent il ne seroit pas absurde qu'on pouvoit voir par l'oreille et le tact, qu'on pût toucher par la vue et l'oreille, si une sensation n'étoit qu'un melange de plusieurs autres. Mais ces sensations sont totalement de differente nature; j'en appelle à tous ceux qui ont la faculté de faire un pas dans eux même. Par consequent elles sont produites par des moiens ou par des organes de differente nature. Mais non, le moral est un melange du visible, du sonore et du tangible. Homère, l'aveugle Homère avoit donc peu de sens moral lorsqu'il chanta les Heros et les Dieux! D'où prouvent-on que Saunderson avoit peu de moral? Si j'ôte à un homme ses jeux et ses oreilles, est ce que je lui ôte les trois quarts de son sens moral? J'ai connu deux Demoiselles en Frise, l'une de 20, l'autre de 17 ans, nées muettes et sourdes (Camper a été leur plus proche voisin) dont le père Mr. Conradi, professeur | en theologie, excellent homme en tout sens, disoit qu'il étoit si affecté de leur reconnaissance, de leur têtendresse, de leur beauté, de leur generosité envers tout le monde, qu'il ne sçavoit s'il devoit leur souhaiter la faculté de parler et de l'ouïe. Pourtant elles avoient un bon tiers de moral moins que des fripons qui jouissent des cinq organes physiques. Je vous demande pardon, ma Diotime, que je presente à vous, qui êtes sortie, à ce qu'on dit, armée de pied en cap de la tête de Jupiter, quelques petits cailloux pour jêter à la tête des Heros en question. Voila au troisieme.

Au 4me. Lettre de Furstenberg. J'ai deplié cette lettre pour lui ôter sa figure et j'y ai mis un couvert adressé à MOI, parce que vous pouviez recevoir et ouvrir ma lettre en presence de Furstenberg et il seroit mal seant qu'il voioit que je vous envoiois sa lettre. Je vous avois prié de ne la faire lire à personne, parce que le Prince auroit pu desirer de voir une lettre de Furstenberg et vous auriez pu lui montrer ma priere.

Au 5me. Mon angelique Perrenot je ne l'ai pas entrepris, mais elle veut être entreprise; or si je l'entreprend, je l'entreprendrai tout de bon, mais je hesite encore entre l'entreprendre et la non entreprendre. Voila de l'elegant.

Au 6me. La lettre de *Xiων* m'a vivement touché et je sens que son etat doit être affreux. Il aura <sup>selon</sup> votre conseil Sophyle et Aristée en maroquin rouge.

Au 7me. Imagination lascive. Ma chambre doit être meublée de tableaux. Elle est toute ornée de peintures lascives. Elles m'incommodent. Par conséquent je dois les ôter et les remplacer par | d'autres. Or c'est une manoeuvre difficile dans l'imagination. Le meilleur est de beaucoup lire et de beaucoup écrire, et si non obstant cela ces idées reviennent, il faut tout de suite mettre à côté ou une idée très sérieuse si on en a, ou une idée des plus degoûtantes, dont ces imaginations sont ordinairement assez pourvues. La raison pourquoi les idées lascives dans les debauchés augmentent à mesure que leur physique est gâtée, est curieuse. Il y a un nerf qui va directement des yeux et du cervelet aux parties caractéristiques. Si la caractéristique est bon, le nerf agit en bas, si non, en haut. C'est vrai. Si ce nerf étoit ôté de la composition humaine, cela ferait une révolution singulière dans la société. Le moral y gagneroit sûrement et peut-être la population.

Au 8me. J'aurai soin du Livre. C'est le Chronicon Catholicon d'Edward Sympson.

Au 9me. Lotterie. Ce paragraphe ne vaut rien. 1° Puisque ces billets ne m'étant pas renvoyés avec le paragraphe, nous perdons *f*24 que ces billets valaient encore. 2° Puisque la phrase repeté dans 4 lettres doit être repété dans une lettre. Et par consequence, tout ce qui suit comme Si j'étois capable! et repugnance à l'essence de mon amitié et mais si je suis Διοτιμη etc. s'écroule faute de base et de fondement.

Au 10me. Lettre du Heros. Je n'y vois pas un mot qui le designe. Reponse: j'ai cru que tous les mots le designent.

Au 11me. Le Prince part. Cela me feroit beaucoup de peines, ma Diotime, si cela vous causoit beaucoup de déplaisir. |

Lundi à minuit 18 8bre

Ma toute chere Diotime, je vous supplie de me marquer si vous avez reçu les lettres de change. Si vous avez été payée en meilleures especes. Si vous avez reçu le balot. Si vous avez reçu le Longus que je vous ai envoyé par un homme de Steinfurt. Si vous avez recommandé mon rouleau au Prince. Si le beurre se soutient et si vous en voulez d'autre dans peu. Si vous avez pensé au voiage des Alpes pour Mr. De Luc, et enfin ce que vous desirez que je vous envoie dans le

ballot qui doit partir dans quelques semaines avec les feu d'artifice, et avec le Chronicon.

Madame Vogt où j'ai passé n'avoit rien à dire. J'ai vu l'habit de la Princesse, qui est à mon avis plus riche que beau.

Je vien d'ouvrir le paquet de Russie. Il n'y avoit rien pour Londres. J'ai envoié deux lettres au Comte Iwan, et le reste au Prince à Amsteldam.

Je n'ecris pas au Heros puisque j'ai trop à écrire encore avant le lever du soleil. Je vous supplie de lui faire agréer mes obeissances, mon respect, mon admiration, mon amour.

Je soupire après le mercredi ou le jeudi que je passerai à Niethuis, où je suis seul dans l'Univers avec ma philosophie dans l'ame, et ce que j'aime dans mon coeur.

Adieu, je n'ai aimé, je n'aime, ni n'aimerai que ma Diotime. Ah! Que ne puis je embrasser mon Apollon et ma Diane!

Σωκρατης tout au plus.

Verte |

Mardi 19 d'8bre

Je vien de recevoir une lettre de Lysis, je vous l'enverrois, mais je n'ai fait que la parcourir. Elle est écrite à Lavigny le 6. Il se porte très bien, mais ce qui m'inquiète c'est qu'il n'a pas reçu encore mon paquet, ni par consequent le vôtre des mains de Mr. Coladan. Est-ce que le vôtre contenoit des papiers interessants?

*Lettre 2.54 – 20 octobre 1779*<sup>18</sup>

Simon

Mercredi La Haye 20 d'oct. 1779

Ce matin je venois chez un ancien ami qu'on m'avoit dit être melancolique, triste et sombre, ce que je trouvois être vrai. C'étoit un des plus grands zelateurs de notre metaphysique autres fois. Il est vrai qu'il n'étoit pas trop en état de la bien comprendre puisqu'il a passé sa jeunesse dans l'étude de la belle littérature, et qu'il n'avoit commencé à effleurer les sciences mathematiques que dans un âge avancé, temps auquel les ames ne s'imbibent plus de la geometrie, à moins que d'être nées avec l'esprit geomètre, ce qui est rare, comme vous le savez. Cet homme m'a bien taillé de la besogne. Après avoir parlé d'art et d'études il tomba sur la metaphysique et au milieu du discours il me dit que j'avois l'air de ne me pas bien porter, et en verité quoique je ne puis pas dire que je me porte mal, je suis depuis plusieurs jours comme un homme qui attend à tout moment la fièvre. Pouvez-vous me dire, dit-il, que vous êtes heureux? J'avoue, lui dis je, qu'il y a des circonstances dans ma vie qui ne la rendent pas tout à fait heureuse, mais je suis convaincu que lorsque je suis malheureux, c'est ma faute et que, si je faisais quelqu'effort pour m'isoler de ces circonstances et me separer d'avec elles, je pourrois être heureux. Ecoutez, me dit-il, il n'y a aucun metaphysicien qui est heureux et cette consideration jointe à celle que ce sont les seuls metaphysiciens qui ne sont jamais d'accord, me prouvent que la metaphysique bien loin d'être la Reine des Sciences n'est qu'un rêve et un rien.

De longtemps, ma chère Diotime, je n'ai reçu un soufflet plus robustement appliqué. J'ai examiné mon homme d'abord et j'ai trouvé qu'au lieu de se demander la verité à soi même, comme je lui avois toujours recommandé, il s'étoit donné à la lecture de Charles Bonnet, d'auteurs scholastiques et enfin des auteurs qui se ressemblent le moins, d'où est resulté, comme de raison, un Pyrronisme, un doute universel, qui est l'état le plus affreux que je connoisse, en jétant un crêpe noir sur toute la nature. Quoique sa physionomie porte deja l'empreinte de l'indifference et d'un abandon de tout, si sa tête a encore les restes

---

18 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 71, p. 200-202.

que je lui suppose, je jure par ma Diotime, que je le guerirai et que je me ferai de cette guérison une occupation sérieuse.

J'ai refusé aujourd'hui à diner et à souper avec le Mystère chez la Grande Comtesse, parce que ne m'étant promené de long temps, j'en avois fort grand besoin. Après diné j'ai été à Niethuis, ce qui m'a fait beaucoup plus de bien que je n'aurois cru. J'y ai trouvé vos pommiers et vos frêzes en fleurs, ce qui fait un singulier spectacle. J'y passerai le samedi et le dimanche prochain pour travailler un peu au Simon, au Catechisme et à la lettre que je dois écrire à ma Diotime. La Grande Comtesse et le Mystère y avoient été hier en se promenant à pieds, mouillées jusqu'aux ôs. La première avoit beaucoup questionné Mad. de Haan sur Schnijder. Je ne sçai ce qu'elle en veut faire. Elle a désiré de diner un de ces jours dans votre chambre, où elle avoit eu tant de plaisir. Il faut pourtant qu'il y a une grande sensibilité dans cette Comtesse. |

Mad. Nagel est enfin accouchée d'un garçon et se porte fort bien. |

du 20 oct. Sur Munster

Diotime, vous le verrez mieux dans son ensemble avec le reste. Le défaut que vous reprochez à Munster se corrigera le plus tard, puisqu'il ne sçauroit se corriger que par la connoissance d'un grand nombre de livres, qui n'y sont pas, et qui n'y pourront pas venir fort aisement. D'ailleurs quelqu'enthousiaste que je sois pour ma chère Athenes, je ne voudrois pas dans ce temps-ci à Munster un homme qui sçauroit les beautés fines d'Homère, de Platon, de Theocrite ou d'Aristophane, et qui les enseigneroit. Pour comprendre et sentir ces delicatesses il faut être né avec un tact tout particulier qui est extrêmement rare. Le petit nombre qui auroient ce tact de la nature y gagneroit, mais le grand nombre qui n'a pas ce tact s'y gâtte. Au lieu de sentir le prodigieux genie des Grècs, ils n'y voient que de l'esprit, et c'est précisément l'esprit que je voudrois montrer le dernier dans des academies naissantes ou plus tôt l'en bannir à jamais. La culture de ce qu'on appelle esprit est une vermine qui ronge toute vraie science et entame même le genie en l'empêchant de pousser et de paroître.

Ma chère Diotime, sur cette article je pourrois vous faire une immense dissertation si j'avois du temps et si je ne respectois pas le vôtre. Il faut qu'un jour je vous entretienne sur le melange des sciences exactes et la haute littérature



grecque. Ce melange me paroît très possible et c'est le Non plus ultra de l'esprit humain.

Je n'ai aucune envie cette nuit de lire la lettre de Camper.

Adieu ma toute chère Diotime, que Dieu vous benisse et vous conserve avec vos chères enfants.

Σωκράτης



*Lettre 2.55– 21 octobre 1779*<sup>19</sup>

21 oct. 1779 jeudi

Ma toute chère amie, votre lettre n'est pas arrivée encore. En attendant je me met à vous écrire pour vous dire que je me porte beaucoup mieux que depuis plusieurs semaines, cette inertie très sérieuse dont je vous ai parlé m'inquiétoit beaucoup, et ce mal par sa nature me mettoit dans l'impossibilité de juger, si l'imagination et l'intellect avoient soufferts de ce relachement de la velleité et de la sensibilité morale, mais je me suis convaincu que cela n'est pas. Depuis plusieurs jours je me suis soumis à un régime que je ne quitterai plus. Je mange moins malgré mon appetit, et j'ai diminué mon vin et augmenté mon eau, et je me promène plus fortement et plus assiduellement que nous avions coutume de le faire autrefois. Le bien qui en résulte déjà me flatte que de longtemps les épanchements de mon amitié ne seront dédecorés par la description de maux phisiques, qui ne peuvent donner que de la peine à l'ami. Pourtant je vous prie de vouloir m'envoyer, si vous pouvez la trouver, la recette des poudres absorbants de Camper, qui étoient à bon marché, l'autre je l'ai. Si vous ne l'aviez pas, Camper pourroit me l'envoyer de Munster. A propos de Camper, je vous prie de l'observer au sujet d'une nouvelle espèce de vanité dont je vous ai parlé dans une de mes précédentes. Je serai charmé lorsque vous me direz que j'ai absolument tort et que j'ai mal vu. Je ne crois pas vous avoir dit qu'il étoit fâché contre moi, autant |

---

<sup>19</sup> = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 72, p. 203–208.

que lui il peut se fâcher contre moi, de ce que votre lettre étoit proprement une réponse à celle qu'il m'avoit écrite et qu'il n'avoit pas compté qu'elle vous seroit envoyée. Je crois pourtant qu'il a tort, et que vous avez dit que celle que vous aviez reçue de lui, étoit à peu près du même contenu. Je vous supplie encore s'il est possible de prévenir *Camper* de la bonne opinion que Mr. Hofman a de lui, à moins que ce dernier ne soit un homme supérieur qui sâche jouir des bonnes qualités d'une personne, sans vouloir remarquer les mauvaises.

Par rapport à l'homme aux idées lascives, j'y ai pensé beaucoup encore, et je n'ai rien à ajouter à ce que j'en ai dit, que ce qui me paroît le mieux de tout, seroit de lui faire goûter la lecture de Lucain, de Seneque, et de Tacite qui ont tous un ton, si je ne me trompe, qui pourroit plaire à la composition de l'esprit de notre homme, quelque gaî et badin même qu'il puisse paroître d'ailleurs.

Votre lettre n'est pas arrivée encore, ma toute chère Diotime, mais ce que j'y attend avec le plus d'impatience après le tableau de vos aises et de votre bonheur, c'est le lambeau du rôle de Diotime dans le Simon, dont je vous ai prié avec instances. Voici la raison pourquoi je vous en ai prié. Le Simon est d'un ton élevé, par conséquent il doit l'être à l'endroit de Diotime. Or c'est un peu difficile, puisqu'elle est obligée de donner plus ou moins dans le didactique, mais | en lisant votre lambeau, je me souvien parfaitement que j'ai été frappé d'un ton non seulement un peu plus élevé que celui du reste de Simon, mais d'une elevation d'une autre espèce, et c'est précisément ce qui m'accommoderait le plus. J'espère, ma toute chère Diotime, que vous ne me croiez plus assez fât pour vous faire un compliment, car si je ne retrouvai pas ce ton dans une seconde lecture, je prendrais la liberté de vous le dire tout uniment. Le fait est que je veux finir le Simon et le rendre aussi jôli que possible pour le dedier ensuite d'une ou d'autre façon à vous et au Heros, pourvu qu'il se rende en galant homme lorsqu'il n'a plus de poudre à tirer.

A 9 heures du soir

Ma toute chère Diotime, à la fin votre lettre très excellente m'est arrivée. Il y a long temps ma chère, que j'ai sçu que la plus belle montre qu'on ne monte pas, se gâte à la longue; mais il faut quelqu'un pour la monter. Et qui me montera que ma Diotime? La statue de Memnon ne parloit qu'à l'aspect de l'Aurore.

Vous dites que le prêcheur d'une philosophie sublime n'est pas heureux. Ceux qui exploitent une mîne ne sont pas toujours riches. J'ai dit plus haut que si quelqu'un n'est pas heureux, c'est sa faute. Je le crois; mais ce qui est vrai pourtant, c'est que le bonheur coûte un peu plus à l'un qu'à l'autre. Et ce n'est pas une injustice des Dieux, car il n'est grand qu'à mesure qu'il coûte. |

Une autre fois je disserterais avec vous sur le bonheur, ma Diotime, mais pas avant que je puisse dire: il se trouve la, et je l'ai pris la. Si je n'entrevoiai pas ce moment avec sûreté, je crois que je pendrois mon ame si c'étoit possible.

On dit que les goûts sont différents. Il est risible que cela a lieu meme par rapport au bonheur. Pourtant il y a peu de jours que je fus convaincu qu'il y a des gêns qu'on rendroient bien malheureux en leur ôtant les malheurs dont ils se plaignent.

Vous me parlez de deux sources de melancolie pendant le sejour du Corps. Vous m'en dites l'une. L'autre auroit-ce été une comparaison tacite?

Voici une pensée que je veux avoir eu avant vous, ma Diotime, et qui a fait du fracas dans ma tête. C'est que si je cherchai le bonheur dans les circonstances du monde, je le trouverois sûrement en vivant avec vous, le Heros, et Lysis à Munster.

Je vous renvoie avec remerciements la lettre elegante de Mr. Thulemeyer. Je compte d'en écrire une bonne demain à mon tres cher et très aimable Comte. Sa canne est réparée à miracle. Vous jugez que je lui demanderai des nouvelles de *Χίον*.

Au nom des dieux repondez moi quelque chose au sujet de De Luc et du voiage des Alpes.

Que vous n'aiez pas reçu le ballot me desole. Je crois que | j'écrirai demain à Zwolle.

Il paroît que l'excellent Mr. Gerrits a vu le Longus pour la premiere fois de sa vie. Et je parie que ce Mr. n'a pas lu la trentieme partie des auteurs grecs qui existent. Ces messieurs manquent de bons livres et de bonnes editions, ce qui est naturel. L'endroit scabreux sera Madame *Λυκαινα* si je ne me trompe, mais il y en a d'autres. Le Baron S. ne seroit pas de son avis.

Je vous baise la main ma toute chère Diotime, en actions de grâces des quadres. J'en ferai bon usage.

Vos matinées, vos apres dinés et vos soirées sont occupés. Quand est ce que je pourrois songer avec decence de m'approcher de vous, ma Diotime?

Si l'organe moral est admis comme qualité distincte, de meme que la vue et l'ouïe sont des qualités distinctes, cela suffit, car j'ignore sa figure, comme j'ignore la figure de la vue et de l'ouïe. Si on me parle des yeux, il est vrai que je puis bien suivre jusqu'à un certain point les modifications que subissent les raions de lumiere en y entrant, et je puis dire que l'oeil a une communication avec la vue, et en est un bout.

Si on me parle des oreilles, il est vrai que je puis bien suivre jusqu'à un certain point les modifications que subissent les vibrations de l'air en y entrant, et je puis dire que l'oreille a une communication avec l'ouïe, et en est un bout.

Lorsque je vois l'acceleration du mouvement du sang, le tiraillement des nêrfs, la compression des glandes qui accompagnent les différentes affections et passions, | il est vrai que je puis bien suivre jusqu'à un certain point ces mouvements, et je puis dire que le sang ou les nêrfs ont une communication avec le moral et en sont des bouts.

Si on veut appeller la vue, le sens moral, l'ouïe, le tact, l'imagination, l'intellect, des qualités au lieu d'organe, je le veux bien, et j'avoue que le mot organe appliqué à toutes ces qualités est un peu trop dans le style figuré, et proprement ce mot ne convient à aucune de ces qualités ou facultés, mais il appartient aux bouts de ces facultés en tant que nous connaissons quelque chose de ces bouts. Pourvu qu'on convienne que par toutes ces qualités, facultés ou organes, on reçoit des sensations distinctes et essentiellement différentes, la communication de ces facultés, avec leurs bouts ou leurs queues, se fait exactement comme on l'a démontré à la fin du Sophyle par rapport à la communication entre l'ame et le corps.

Pour la différence entre le juge moral et le juge intellectuel, je demanderois seulement à nos philosophes, s'ils ne sentent pas de la différence entre juger du possible et de l'impossible et juger du juste et de l'injuste, et s'ils ne sentent pas que l'un tient à l'intellect comme l'autre tient au moral. Adieu ma toute chère Diotime!

Dianam tenerae dicite virgines:  
Intonsum pueri dicite Cynthium,

Latonamque Supremo  
Dilectam penitus Iovi. |



*Lettre 2.56 – 24 & 25 octobre 1779*<sup>20</sup>

Victoire sur F relativement a l'organe moral et autres choses en stile leger

La Haye dimanche 24 d'8bre

Ma toute chère Diotime. Hier matin je me suis rendu à Niethuis avec un grand paquet de papiers, dans la ferme intention de travailler et de faire de la philosophie ou de vous écrire, mais lorsque j'allois commencer, l'encre ne valoit rien, la plume ne valoit rien, le papier ne valoit rien, et moi je ne valois tellement rien, que j'ai honte de vous le dire. Je me resolu de m'amuser, mais quoi m'amuser? Je n'avois point d'imagination, point d'intellect, point de velleité: je n'avois qu'un coeur de vivant, qui me mène au sommet de la montagne où étoit votre dernière maisonnette. A gauche de ce sommet vous sçavez qu'il y a un gouffre immense et affreux. Le soleil y descendoit. Je ne voulois pas être moins que le soleil, j'y descendois de même. Je me couche sur le sable. J'écris d'un côté ΔΙΟΤΙΜΗ en grosses lettres et de l'autre ΜΙΜΙ et ΜΙΤΠΙ. La je jouissois de ma riche existence, tantôt en enjôlivant une lettre, et tantôt l'autre. Enfin un peu honteux de mon inertie, je m'élève avec peine, et je remonte au sommet. En regardant du haut dans ce gouffre, ces lettres me parurent infiniment plus jôlies. Je redescend. J'efface les lettres et j'y dessine la tête de Diotime de sept à huit pieds de haut. Le nez étoit de deux pieds et demi. Je remonte, je regarde de loin cette tête sacrée, que j'avois eu soin d'orner d'une gloire, et | je fus etonné, excédé, et tout ebaubis de la parfaite ressemblance. J'ai conjuré les aquilons de conserver cet ouvrage, car les voiageurs qui traverseront un jour ce gouffre, le croiront celui de la Divinité de ces lieux. Il est réellement beau, ma Diotime. Apollon n'en a pas detourné les jeux de toute la journée, et lorsqu'il étoit obligé de le quitter, il

---

20 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 73, p. 209-214.

pleuroit, ce que ma peau a bien senti. Or vous devez sçavoir s'il a du goût et s'il vous aime.

Fatigué de ces travaux je m'achemine vers votre chambre qui etoit inondée de gâffres: de pankoeks de toute guise, toutes creatures de la sçavante Madame de Haan. La premiere idée qui me vint à l'aspect de tant de richesses, fut ma loi de regime, la seconde fut ce Spartiate, qui nous apprit que la loi pouvoit dormir un jour, mais un jour seulement. Comme j'ai eu toujours l'esprit un peu tourné vers le Laconisme, je pris mon parti et je dis à la Loi d'aller vite se coucher. Ma Diotime, elle ronfla d'importance. Elle s'en donna pour deux jours au moins, et lorsque je la tirois par les cheveux pour la faire eveiller, j'avois plus besoin d'un exercice violent du corps que d'une torture de l'intellect.

Je fus d'abord chez Pleuntje, | qui, grasse et belle, pleura votre absence avec une naïvité charmante. De la je fus chez la mere de Hansje, où tout est bien, exceptée sa petite soeur qui languit sous la fièvre.

De retour à Niethuis j'avois tant fait de besogne, qu'il n'y eût plus ni ombre ni nouvelles, de goffre ou de pankoek, dans toute mon essence. J'avois l'esprit nêt, le corps dispos et la tête et le coeur remplis de cette grande Diotime que j'avois vu dans le gouffre. Par consequent j'allois jouer son rôle, et je fis deux aunes au Simon. A dix heures Piet de Haan m'emporta contre mon gré et recalcitrant, et de retour chez moi, le sommeil m'arracha à peine de mon dialogue.

Ce matin en comptant bien de prolonger la queue du Simon, on m'annonça l'Errata et la fille du Scholiaste. J'ai les poils herissés en vous le contant. L'Errata venait de quitter De Luc. Elle etoit pleine d'amour. Ils sont toujours ensemble. Lorsqu'on en parle à l'Errata serieusement, elle ne fait que rire et rougir doucement, et voila tout. Dieu sçait la chienne de vie qu'ils mènent, mais je me tais, je ne veux point de commerage. Au bout du conte, qu'est ce que cela me fait? Qu'ils fassent ou qu'ils ne fassent point, cela m'est egal.

La bru m'a dit que le Scholiaste etoit mal. Hier au soir à 11 heures couché dans son lit, | il attendoit les premiers pavots que la nuit daigne repandre sur les paresseux, lorsque la sentinelle qui rôde sous ses fenêtres, qui etoit un drôle des gardes hollandoises de 6 pieds 10 pouces et avec cela gros comme un duc, fit peur à Morphée par la pesanteur de sa marche. On se plaint. La sentinelle donne pour excuse la corpulence et le poids qu'il tenoit de la nature, mais il continue sa

ronde à pas d'elephant, et le Scholiaste n'a pas dormi. On dit que Pline en a ri dans les Champs Elisées. Le Scholiaste pense à une transmigration vers sa vielle demeure, lorsque le Prince sera de retour.

Lundi 25 d'oct. 1779

Ma toute chère Diotime, j'avois bavardé jusqu'ici hier au soir, lorsqu'on m'apporta la vôtre du 20, 21 et 22. La victoire que vous venez de remporter me fait un plaisir des plus vifs pour l'amour de la verité, pour l'amour de vous, et pour celui du Heros; elle ne m'a pas etonnée. Votre valeur, votre conduite, vos armes et la bonté de votre cause m'en etoient des sûrs guarands. J'avoue que l'importance du Heros que vous aviez à combattre m'a donné des moments d'inquietude mal placés. C'est sa suffissance qui fait votre gloire, et non la bicoque qui doit tomber sous vos coups redoublés.

J'ai lu et relu l'acte de reddition avec une satisfaction extrême, et d'autant plus, que malheureusement l'histoire de la philo|sophie est assez depourvue de pièces pareilles. Protagoras ni Euthydème n'en auroient pas signés.

Lorsque je reçu la vôtre j'etois justement occupé à dessiner l'organe moral et à peindre l'histoire de sa creation. Promethée l'avoit oublié, et nous ne l'avons eu que depuis la guerre de Typhée, d'Encelade, de Porphyryon, de Mimas et de messieurs leurs frères contre les Dieux. Ce sont la des particularités que vous ignorez peut être, mais il y en a bien d'autres que je n'ose confier à une lettre et que vous sçavez un jour.

Je ne veux pas douter, ma Diotime, que vous n'aiez initié le Heros tout de suite dans le mystère du trèfle. C'est la, où fouillant dans les ames, on voit les quatre facultés separement; c'est la où on apprend à les manier à part avec connoissance de cause, c'est la enfin où l'on voit l'utilité des effets de cette manoeuvre à tout instant devant ses pas. Mais ma Diotime, j'avoue qu'en lisant plus loin dans votre lettre, je trouve à la page 3 avec un frisson mêlé d'inquietude, de crainte et de stupefaction le paragafe suivant: mais qui vous feront voir qu'au fond nous ne differions que par les signes que nous nous sommes reciproquement habitués d'attacher aux idées metaphysiques. Par Proserpine, ma Diotime, est-ce ne differer que par les signes? Lorsque je dis moi par exemple, le Conseil d'Etat est un seul sage individuel, qui n'a qu'un nez et deux oreilles, et que vous | me dites:

Le Conseil d'Etat est douze nez et 24 oreilles, qui ne sont sages que comme 12 et 24? Est-ce ne differer que par les signes, lorsque je dis: La tête de l'homme est une partie distincte, et autre qu'un bras, qu'une jambe etc. Et que vous dites: La tête de l'homme n'est que le resultat des bras, des jambes et des etc. du corps humain?

Enfin ma Diotime, votre perspicacité et l'acte de la main du Heros me rassurent, et je prendrai la liberté au premier jour de le feliciter sur sa défaite. En verité elle m'a fait un très grand plaisir. Une verité ne gagne pas en majesté et en autorité, mais en beauté et en éclat, lorsqu'elle est placée sur les hauts lieux ou admise et accueillie dans des têtes capitales.

Je suis charmé que Mr. Campill vous a plu et qu'il etoit ventru encore; vous avez bien fait de reculer.

Par rapport au Prof. Gerritz je penserai serieusement aux livres qui lui conviennent, et il lui faudra sûrement aussi bien des livres sur la langue grecque que de livres grêcs. Je vous en ecrirai à part au premier jour. Il n'y a point d'endroit dans le monde où ces livres se trouvent mieux qu'en Hollande.

L'arrivée du balôt me soulage, mais ma Diotime, je vous avois prié d'avoir les billets de loterie dans lesquels vos ducats etoient roulés. Ils nous auroient valu f24 encore. A present c'est trop tard. |

Adieu ma toute chère Diotime, à vous mon ame, au Heros ma devotion, à Camper mes amitiés, et aux *Ληπτοιδαι* mon coeur. Agreez les respect d'Errata, Scholiaste male et femelle, De Luc, Tavel etc.

J'ai été chez De Luc ce matin. Je ne l'avois pas vu de huit jours. Il m'a fait lire pendant une heure. Il est heureux, car ce qu'il fait lui plait, et il fait depuis l'aurore à l'aurore. Ce sont des tas de papier qui font fremir. Je souhaite qu'il ait le goût plus fin que moi. Vous jugerez, cette Reine sera riche en lettres. Enfin tout cela ne fait rien. C'est l'homme le plus aimable que je connoisse. C'est la perfection en miniature. Il a reçu sa pièce de metaphysique de son frere et de Lysis, qui ne m'en dit rien. Cette pièce est dans les mains d'Errata et de ces mains benites elle doit passer dans les miennes. Priez pour moi, ma Diotime. C'est une petite preface aux lettres, qui ne contient que douze braves chapitres. Je dois lire et relire cela la plume à la main, je dois penser que nous combattons sous les mêmes étendards, je dois me mettre dans l'esprit que ce n'est pas lui,



mais que c'est nous qui combattons et qui écrivons. Tout cela m'a été si bien inculqué ce matin, que je ne sçai que trop ce que je dois faire. Adieu Simon, adieu Catechisme. J'ai dit, je crois, qu'il est aimable. Mais non, point de contradiction qu'il le soit, mais en vérité il me desole, il me déchire, il m'assassine. Supposons qu'il fût aimable, suis je moi fait pour peigner la métaphysique d'autrui? J'ai assez de besogne | à coiffer un peu la mienne pour qu'elle paroisse un peu honnettement devant les gêns. Que les rôses de ce bas monde sont chargées d'épînes! C'est avec ce triste apophtegme dans la bouche que je me plonge dans le sein de la nuit. Adieu ma chère Diotime, mon cher Mitri, ma chère Mimi!

Σωκρατικος

Où est mon rouleau qui fut confié au Prince?  
Comment fait Liebenau, Winter et Hansje?



*Lettre 2.57 – 31 octobre & 1 novembre 1779*

gouverneur

Dimanche 31 d'oct. 1779

Ma toute chère Diotime, si vous m'aviez vu ces jours ci, vous n'auriez pas dit que je mène la vie d'un faineant. J'ai eu beaucoup d'affaires pour mon Conseil. J'ai écrit beaucoup de lettres pour moi même, c'est à dire à peu près la moitié de celles que je dois. J'ai mis les lambaux du Simon un peu en ordre. Je vous les envoie pour les examiner à votre aise et pour me donner à votre aise les conseils de l'amitié. Vous me pardonnerez je crois que pour sauver Jupiter de l'accusation qu'on lui fait d'avoir un peu d'humeur, j'ai rendu Prométhée un peu plus coupable.

J'ai composé des nôtés pour mon Scholiaste, dont la bile reprend des forces. Pline étant terrassé, il se jette à corps perdu sur tous ses commentateurs, qui à la vérité pour la plus grande partie méritent bien quelques corrections auriculaires. Enfin, par dessus tous ces travaux j'ai lu 150 pages tant imprimées que

manuscriptes des Lettres à la Reine. Je n'y ai rien vu que des tourbes et des tourbières, dont je parle à cette heure sçavanment. Dans toutes ces pages je n'ai vu qu'une seule verité interessante bien prouvée. C'est que l'ancien continent reste toujours le même, et que tout ce que nous voions au dela, d'isles, de bancs et de côtes (comme la plus grande partie de cette Republicque, le nord de l'Allemagne etc.) n'est que ce que la mèr a bien voulu laisser en se retirant. Comment l'ancien continent s'est formé, l'auteur n'en parle point, mais vous et moi nous sçavons que | cela s'est fait du temps des arcadiens à l'arrivée de votre chère lune.

Avant-hier je devois lire chez l'auteur une partie de sa preface, et je fus surpris sans en faire le semblant de m'y voir nommé tout net en vingt endroits et même en pluriel, comme par exemple Mr. Hemsterhuis a donné son Sophyle avant que je donne mes lettres, mais nous sçavons tous les deux que nous ne nous sommes pas copiés. Pour moi je le sçai de science certaine, et pour vous, ma chère Diotime, vous verrez bien qu'il ne m'a pas copié. Pendant cette lecture il me regardoit finement avec un air qui vous auroit fait rire. Apres il me demandoit si je vouloit bien permettre que cette preface s'imprimat ainsi. Quoique j'aurois mieux aimé de n'être pas dans sa preface, je lui ai dit qu'il etoit absolument le maitre d'ecrire ce qu'il vouloit, et que j'avois l'honneur de le connoitre assez pour desirer qu'il parla de moi de toutes les façons qui lui paroistroient convenables, que d'ailleurs une verité n'en devenoit que plus luisante en sortant de plus d'une bouche, et que si je pourrois attrapper un certain nombre de verités qui sortissent de toutes les bouches, je sçaurois bien qu'en faire. Ensuite il me dit que je devois envisager cette preface comme une confederation entre nous et que nous devrions faire cause commune. Je lui ai dit que depuis mon enfance j'avois aimé la verité comme d'autres aiment les chevaux, par goût, et que s'il y avoit une verité importante pour le gènre humain à defendre, je le ferois avec et contre qui que ce fut au monde à brûle pourpoint. |

Notez, ma chère Diotime, que tout cela sont des prolegomènes de la lecture des chapitres sur l'ame que je dois faire dans peu de jours. L'estime qu'il paroît faire de moi pourtant me donnera à la fin le courage d'entamer tout de bon son education par prejugés, sur tout si j'en trouve des vestiges dans ces chapitres que je dois lire.

Ma toute chère Diotime, je vien de recevoir une lettre du Prince, dattée de Marquette le 30, c'est hier. Il me mande que probablement il sera ici cette nuit, et que je dois vous envoyer *f*1310. Je ne sçai pas s'il y compte les *f*666 que je vous ai remis vendredi passé ou non. S'il arrive avant mardi matin je le sçaurai. Si non je vous remettrai les *f*1310, et s'il y a erreur je le trouverai bien avec lui.

Voila mes travaux, ma chère Diotime, et avec cela je fais une forte promenade en sortant du Conseil et depuis 10 jours je ne vois personne pas même mes parents. Ce qui est plus fort, c'est que j'ai refusé Mr. de Mirabel. Je vis seul chez moi et je suis content. Parvo sed meo. Je n'ai été même à mon chère Niethuis depuis samedi. J'y serai bien tôt avec le Prince et ce sera un moment de affliction et de plaisir. Dans le moment que je vous parle je vois de ma maisonnette le plus beau coucher du soleil que j'ai vu jamais. Enveloppés dans vos sçavants vous n'en jouirez pas apparemment, ce qui vous fait manquer la vue de la plus belle couleur de rose qu'il y a dans la nature.

Ma toute chère Diotime, j'étois occupé à écrire au Heros lorsque je reçois la vôtre. Je me console des quinze pages, par la nouvelle de votre bien-être. J'aurai soin de la lettre pour Mlle ... Je compte que la vôtre à Berlin concerne le Baron | et les siens.

Pour la reponse à L., elle ne presse seurement pas, car je vous defie de le faire changer. Ses enfants sont créés pour la Cour. D'ailleurs je pardonne à un homme de sa composition de ne pas croire à des perfections qui vont au de la de ce qu'il peut voir; et je vous prie, ma Diotime, est ce que vous, vous pouvez vous faire une idée d'un soleil qui eclaireroit cent fois plus que le nôtre? Cette manie des gouverneurs quand passera-t-elle? On les fait venir de Suisse puisque les Suisses ont la reputation d'être fidèles, et parcequ'on a la theologie pour rien. J'aimerois mieux laisser mon enfant à soi même que de le confier à la plus part des gouverneurs que j'ai vu. L'emploi de gouverneur est le plus difficile de tous les emplois et qui demande à peu près toutes les vertus et tous les talents; pourtant on les fait venir comme on fait venir des bas ou des bottes. D'ailleurs on taxe son enfant en lui donnant un gouverneur, car rarement l'enfant ira au dela du mentor.

Je m'aperçois que toutes ces reflexions sont bien placées et bien neuves pour vous.

Winter ne sera-t-il pas gouverneur?

Je suis charmé de la bonne disposition de Mlle Liebenau et de son apétit, mais je le suis plus de la bonne conduite de Hanne.

Mercredi, ma Diotime, j'irai à Niethuis et je dessinerai tout un Alexandre sur votre nez dans le gouffre. Alors j'espère que vous serez contente au moins, car Alexandre étoit pourtant Alexandre. Si j'avois le mont Athos, il s'appelleroit bien tôt Diotime à l'aide du Scholiaste et sa bru. |

Mr. Gerrits a-t-il:

Etymologicon magnum? folio

Le Hesychius d'Albereti? folio

Le Thesaurus Ling. Graec. de Henri Etienne folio

Le Pollux folio

L'Ammonius de Valckenaer 4o

L'Homère de Clarcke 4o ou celui d'Ernesti 8vo

Le Platon in fol. et le Platon et Timae de Aldus, folio

L'Herodote de Wesseling folio

Le Diodore de Sicile du même folio

Le Dion Cassius de Reimarus folio

Le Xenophon d'Etienne folio

Les Ouvrages de Xenophon de Hutchinson, octavo

L'Euripide de Barnes folio

De bons Aeschyle et Sophocle folio

Le Thucidide de Drakenburg, folio

La Bibliotheca Graeca de Fabricius 4o

La Theocrite de Toup 4o

Le Callimacque de Spanheim ou bien la nouvelle edition d'Ernesti, etc.  
etc. 8vo.

Ce sont là des auteurs nécessaires pour étudier le Grec, dont plusieurs ne se trouvent absolument que par hasard, et d'autres se vendent encore chez les libraires, comme ceux que j'ai marqué. Si je pouvois voir la bibliothèque de Mr. Gerrits, un coup d'oeuil suffiroit pour vous dire ce qu'il lui manque dans cette affaire. |

Camper ne vient ici que le 18, il est en Frise. Je voudrais bien qu'il fut ici.

Lundi 1 de nov. 1779

Ma toute chère Diotime. Le Prince est arrivé cette nuit, et ce matin à neuf heures et demie je m'y suis rendu. Je l'ai trouvé se portant fort bien, et assez gai à ce qu'il me parut, aiant reçu dans le moment une lettre de votre main. Je vous dois, mon amie, une relation exacte de ce qu'il se passa entre nous. Je trouvai chez lui le Scholiaste et sa bru, auxquels j'avois fait dire la veille que le Prince devoit arriver. Le Prince nous dit combien il étoit content de Munster et combien il vous avoit laissé contente et heureuse. Je lui demandai s'il alloit à la Cour. Oui, m'a-t-il dit et alors je l'ai chargé de votre lettre à Mlle ... préférant pour cette fois ci son canal à celui de L... Je lui presentai mon compte {là} que voiant le Scholiaste et sa bru, ils se sont retirés. Je dis au Prince que je venois de vous remettre *f*666. Il me pria de vous en remettre encore, ce que je fais en vous envoyant ici une lettre de change de *f*650 (je ne pouvois pas faire autrement, et je vous dois à cette heure *f*9–10 et la provision de Boas etc. est payé). La dessus le Prince me dit qu'il avoit à me parler sur deux choses. La premiere, qu'il me dit, étoit qu'il avoit peur de dire au Scholiaste qu'on avoit publié en Russie un livre contre lui, qui contient asseurement des choses assez graves, entre autres des attestations qu'il auroit corrompu un sentinelle pour temoigner contre le fondeur. Pour la seconde chose il me dit qu'il se proposoit de venir passer la soirée chez moi demain ou apres demain pour m'en parler. Il m'a invité à diner avec tant d'instances que quoique fort occupé je n'ai pu m'y refuser. Nous avons diné | chez lui, le Scholiaste, sa bru et moi, et apres diné lorsque j'ai vu le Prince à peu près en train de vouloir se decharger de sa nouvelle aupres du Scholiaste, je les ai quitté. Le Prince pourtant m'a dit que dans ce livre il entroit beaucoup de malignité du côté de Mr. Batskai. Je lui ai parlé du voiage des Alpes de Lysis pour Du Luc, et il m'a dit qu'il l'avoit, mais qu'il croioit que Lysis le lui avoit envoyé en lui marquant en même temps qu'il y avoit des choses dedans que De Luc ne devoit pas voir, ainsi je dirai à Du Luc que c'est deja renvoié. En relisant votre derniere à l'article de ce philosofe, elle m'inspire un esprit de prudence vis

à vis de lui, que je n'avois pas eu, qui me fera du bien peut-être, et dont je vous suis très obligé, ma chère Diotime.

Je suis charmé de ce que vous avez des nouvelles de *Xiuv*. Ce Prince m'intéresse prodigieusement. Son mal est d'avoir été dans une école peu analogue à la richesse de sa composition. Il seroit heureux s'il ne sçavoit rien. Je languis de recevoir les merveilles de son philosophe, puisqu'alors j'aurois l'occasion de lui apprendre, et de lui prouver, que la source du vrai ne se trouve pas chez un philosophe à secret, mais que tout homme bien composé le porte dans soi.

Ma toute chère Diotime, je vous baise les pieds du rouleau que vous m'avez envoyée par le Prince, mais je fus extrêmement surpris de trouver en le déroulant le silhouette admirable du *Xiuv*. Je n'ai jamais vu en silhouette une ressemblance pareille. Je vous supplie de me dire comment vous l'avez faite, car en supposant que vous l'aiez fait d'après mon dessin, je ne le comprend pas mieux. Lorsque vous lui écrivez je vous supplie de le faire ressouvenir de moi et de l'assurer de mon respect. Je lui souhaite deux années avec *Furstenberg* et une principauté souveraine.

Il y a trois jours que j'ai renvoyé la canne à mon très cher et très aimable Comte, avec une lettre de deux pages. Si je pouvois me la rappeler, vous en auriez la copie. Je l'ai relu deux fois, et je dois convenir que je n'ai jamais vu dans une lettre une pareille maigreur. Aussi m'avoit elle couté du temps, et pour vous dire la pure vérité, je ne l'avois écrite que pour avoir des nouvelles de *Xiuv*, car la canne étoit déjà partie toute seule deux jours auparavant. (A propos de lettres, le Prince m'en a promis une très belle de Mr. Winter à votre Altesse).

Si je veux m'approcher de vous! par rapport à cela, le Scholiaste femelle me dit, que la Grande Comtesse debite qu'elle m'a fait peur en disant qu'elle vouloit aller avec moi. La Scholiaste elle même veut la remplacer, d'autant plus que le Prince lui a dit que vous aviez besoin d'elle pour le buste de *Furstenberg*. Dites moi, ma Diotime, si mon sort en seroit amélioré?

Ma chère Diotime, si on me laisse en repos, j'écrirai ce soir au Heros encore. En attendant, faites qu'il m'honore souvent de son souvenir. J'ai tant pensé à lui que je crois que je pourrois faire un livre sur lui.

J'aime à voir la Nagel avec l'enfant à son sein. Je l'étudie et la questionne de toutes les façons. Je donnerai un bras ou une jambe pour être un seul jour mere

avec un petit enfant; je crois qu'il se passe la des choses qui me donneroient des lumieres, et que je trouverois des termes pour les exprimer.

Ma toute chère Diotime, vous devez à ma discretion que je ne passe pas à la page 17. D'ailleurs elle ne contiendrait pas tout ce que je sens pour Diotime, Apollon et Diane. Adieu.

Σωκρατικος

Le courier suivant j'écris au Heros, car je me vois vilainement interrompu.



*Lettre 2.58 – 3 & 4 novembre 1779*

La Haye, ce 3 de nov.

Ma toute chère amie. Hier je pris la plume à la main pour vous écrire, mais jamais je ne me trouvois plus en peine pour m'exprimer et pour vous peindre ce que je sentoits veritablement dans mon ame. Ce soir c'étoit à peu près la même chose. Mais enfin j'ai pris la resolution de vous donner avec la plus grande exactitude possible le detail d'une très petite conversation que j'eue hier avec le Prince; elle ne fut courte que puisque nous fûmes interrompu.

Il me dit qu'il vous avoit vu si heureuse et si contente à Munster, qu'il n'avoit pas ôsé interrompre ce bonheur par une chose qui pourroit vous être desagreable, qu'il avoit reçu à Marquette encore un courier de Russie, par lequel son frere lui avoit écrit que la nouvelle de l'achat de Lavigny étoit divulguée en Russie, et connue à la Cour, qu'il mourroit de peur qu'on n'arretat ses biens en Russie etc., qu'il ne voioit pas d'autre moien que de vous engager à rester pour une seule année encore à Munster, pendant laquelle il pourroit conjurer cet orage, que si je voiois ses enfants à present je serois etonné de leurs progrès et comment ils étoient changés. Et il me demanda si je ne trouvois pas leur séjour à Munster une chose utile jusqu'ici pour eux. (Il étoit emu et moi j'étois frappé d'une façon si desagreable et si complicitée, que je ne sçaurois vous la depeindre). Je lui dis: mon Prince, vous sçavez ce que je pense sur Munster. La

dessus il me dit qu'il | n'osoit pas faire la proposition, mais qu'elle devoit se faire pourtant, et il me demanda si moi je ne voulois pas vous faire la proposition en meme temps à cette heure, puisqu'il alloit écrire. Je lui dis que s'il pouvoit se rappeler (ce qui estoit impossible) les relations dans lesquelles je me trouvois vís à vís de vous, il jugeroit aisement de la difficulté qu'il y auroit pour moi de vous la faire. Je lui demandai si l'affaire pressoit tant, qu'on ne pourroit attendre un ou deux courriers, afin qu'on eut le temps de parler et de penser. Il me dit qu'on pourroit attendre encore deux courriers si je le voulois. La dessus je lui dis: Mon Prince, avez vous pensé à Mr. Dentan. et il me dit en propres termes (si je ne me trompe fort, car c'étoit le moment que nous fumes interrompus par son secretaire et un autre) oui, et on pourroit y faire venir Mr. Dentan.

Voilà, ma toute chère Diotime, autant que je me le puis rappeler la conversation entiere. Elle ne fut pas plus longue. J'ai demandé uniquement deux courriers de relâche pour vous prevenir. Vous depeindre mon etonnement et mes sensations dans ce moment, cela est impossible. Il est vrai que je n'ai senti que dans vous, et il est vrai que si je pouvois acheter votre bonheur avec mon sang, je ne hesiterois pas, pourvu que ce fut votre bonheur que je payasse. Cet incident, inattendu autant que possible, est la seule cause que je n'ai pas repondu hier à Lysis. |

Je me trouve à present fort bien, mais ce matin en me levant je me sentois une oppression de poitrine sans toux, comme je n'en sentis jamais. Ce n'est pas douloureux, mais c'est inquietant au possible. Je pris d'abord une grande dose des poudres de Camper, je suis allé au Conseil où je me suis beaucoup occupé, je me suis promené ensuite beaucoup. J'ai mangé très peu, et je me suis rendu tout d'abord à grands pas à Niethuis, ce qui m'a fait beaucoup de bien, et je tâcherai de me garantir de ce mal qui est très incommode.

Je ne vous écrirai rien de plus ce soir, ma chère Diotime, car je me sêns du serieux et du très serieux. Que ne suis je aupres de vous! Bon soir, ma Diotime, ma Mimi, mon Mitri!

Σ.

P.S. Vous pourriez encore me demander si j'ai bien observé le Prince pendant le discours, et si je n'ai pu remarquer que sa nouvelle de



Russie pût-être une fainte? A cela je repond que je l'ai observé, qu'il etoit dans une emotion qu'il ne sçait pas feindre. Pourtant il faut que j'avoue, que dans sa contenance apres (car je l'ai vu après en presence des Scholiastes etc.) j'ai vu des traits qui auroient pu me le faire croire, mais il est vrai aussi, qu'on auroit pu attribuer ces même traits à la sensation de la peine qu'il pouvoit supposer me faire par sa nouvelle.

Aujourd'hui St. Hubert, il est toute la journée à Zuidwijk, c'est la raison que je ne l'ai pas trouvé chez lui ce matin. Demain j'espère de le voir, et s'il se passe encore quelque chose au même sujet vous le sçauvez mot à mot. Si je ne le vois pas, je ne vous en parlerai plus dans cette lettre. |

La Haye, ce jeudi 4 de nov. 1779

Ma toute chère Diotime, je me suis rendu ce matin à 9½ chez le Prince. Il avoit quelqu'un chez lui qui le quitta tout de suite. Resté seul avec lui, il me dit: hebien, nous ecrivons ce soir. Je lui dis que nous etions convenus si je ne me trompois, d'attendre encore deux couriers. Pourquoi attendre, me dit-il, car la chose est trop inportante pour que je la cache plus long temps à ma femme, et il vaut mieux qu'elle la sache tôt que tard. Il faut qu'elle prenne patience pour une année seulement. Je lui demandai s'il avoit pensé mûrement à toutes les suites d'une telle resolution. Il me dit que oui, mais qu'elle etoit necessaire, et la dessus il me raconta comment la nouvelle de l'achat de L<sup>avigny</sup> seroit divulguée en Russie et qu'alors elle seroit connue à la Cour et pourroit avoir toutes les suites qu'il m'avoit dit hier. Enfin il me rapporta les faits contenus dans la lettre de Mr. son frère d'une façon moins positive que hier, et il ajouta qu'il etoit presque persuadé que cela ne vous feroit pas du déplaisir dans le coeur. Je lui dis que je n'en etois pas persuadé, et que je croiois que cela chocqueroit directement le plan que vous vous etiez formé. La dessus il me fit un eloge de Munster et de ce qu'il y avoit vu, aussi pompeux que j'en avois jamais fait moi. Il ajouta encore que je serois frappé en voiant les progrès de ses enfants, et qu'il vous croioit la heureuse. Il me demanda si je n'etois pas de son avis la dessus. Je lui dis uniment | qu'il scavoit comment je pensois sur Munster. Mais, lui dis je, avez vous pensé à L. et

comment le gouverner pendant cette année? Oui, dit-il, j'y ai pensé et j'y penserai encore, et il ajouta qu'il étoit fâché de la chose pour l'amour de D..., mais qu'il eseroit qu'il ne prendroit pas mauvais un parti où la nécessité l'obligeoit, et qu'il pourroit venir ici. Je lui dis qu'il devoit donc aller à Munster, que tout ce que j'avois contre Munster c'étoit que vous y étiez beaucoup trop occupée et que cela devoit nuire à la longue à votre santé, et que d'ailleurs il me paroissoit que bien tôt les soins que demandoit l'éducation de ses enfants se partageroient en deux espèces aux quelles une seule personne quelle qu'elle fut ne sauroit se prêter. Hebien, oui à Munster, me dit-il, et la dessus entra un officier russe avec son secretaire. J'allois au Conseil et en sortant de la, je devois mener Mad. la Scholiaste chez un mouleur, dont elle a grand besoin pour ses bustes. De retour je fus encore chez le Prince dans l'intention de reprendre la conversation, mais il avoit quelqu'un et il devoit diner chez la Grande Comtesse. En sortant il me dit: vous ecrivez et moi aussi.

Ma toute chère Diotime, il est impossible que vous puissiez vous faire la moindre idée de l'espèce de derangement que cette nouvelle a faite dans ma tête, ni des sensations qu'elle m'a causée. S'il n'y avoit eu la plus parfaite impossibilité pour moi de faire le voiage, j'aurois remplacé cette lettre à coup seur, et je donnerois tout dans ce moment pour être pour quelques | heures seulement avec mon amie, c'est à dire avec le seul être dans le monde avec lequel je puis parler à coeur ouvert absolument. J'ai étudié beaucoup le Prince, il est fort bien avec moi, à ce qu'il me paroît, et très poli, mais jamais je ne lui ai vu un ton si déterminé qu'à present. Ce n'est pas ce ton déterminé qui derive d'une stabilité interne, mais cette fermeté apparente qui est souvent occasionnée par quelqu'inquietude. A vous dire la verité comme je le sens, ma chère Diotime, je ne crois pas que la crainte de sa Cour est le motif ou le seul motif de la proposition. Si je prend ensemble les faits qu'il m'a raconté hier et aujourd'hui en peu de mots, et qui devroient être le fondement de cette crainte, je n'y vois rien de plus que ce qu'il a dit sur ce même sujet il y a six mois, mais enfin il peut juger infiniment mieux de sa Cour et de ses relations que moi. Mais supposons cette crainte vraie et fondée, je suis persuadé autant qu'on puisse l'être sur des apparences que quelqu'autre motif y entre. Quel il est, je vous jure que je l'ignore non

seulement, mais avec tous les efforts de mon intellect je ne puis former aucune soupçon que je ne rejette tout de suite comme absurde.

Je dine demain chez lui avec De Luc et les Scholiastes; l'Errata ne pouvoit pas. Si je puis le posséder une partie de la soirée, je recevrai des lumieres peut-être que vous aurez exactement. Lorsque vous me repondrez à cette lettre, je vous supplie de mettre sur une | feuille à part ce que vous voudrez me dire en particulier, et ce que vous ne voulez pas que le Prince voie, parcequ'il se pourroit que pour cette fois ci je serois obligé en quelque façon de lui faire lire votre lettre.

Dans l'instant, ma chere Diotime, je reçois la vôtre. Quereller entre nous est dorenavant absurde à mes yeux. Pour l'art: d'abstinence. Je vous supplie, mon amie, de me croire sur mon honneur, qu'il n'y a la aucune feinte, ni mauvaise humeur, ni tout ce qu'il vous plaira. J'ai dit et je dis encore dans toute verité, que je vous conjure de ne pas prendre sur vos occupations, sur votre repos, sur vos promenades même, un moment pour m'écrire de longues lettres. Vous sçavez de science certaine que toutes les lettres que je reçois ensemble, ne me valent pas la millieme partie de ce que me valent les vôtres, et je crois fermement que les miennes ne vous sont pas indifferentes non plus. Comptez qu'à ce sujet je pense exactement comme Lysis, et que lorsque je recevrai trois lignes de votre main qui contiennent la nouvelle de votre santé et celle de vos enfants, je me dirai à moi même: tu a acheté une parcelle de santé pour ta Diotime. Que les plus longues lettres sont les meilleures entre nous, c'est un axiome sur lequel on ne peut pas disputer.

Si vous etiez ici, ma Diotime, vous ne feriez pas un tableau aussi riant de ma liberté. Ce qui me desole le plus dans l'emploi que j'occupe ce sont precisement mes loisirs. Les occupations et les loisirs me viennent comme la pluye et le beau temps, et il n'y a pas un | seul jour dans toute l'année que je sçai le matin quel sera le sort de ma journée. Par consequent je ne puis faire et beaucoup moins executer un plan de quelqu'étendue. Un loisir qui n'est pas prévu, on en abuse, ou il est trop court, c'est un axiome chez moi.

Ce que vous me dites de l'Electeur me remplit de respect pour lui. Un homme qui sçait aprecier un grand homme l'est surement lui même de quelque côté.

Combien mon ame est attirée vèrs Munster, vous ne pouvez le comprendre, ma Diotime. La Grande Comtesse veut aller serieusement avec moi, ce que je ne ferai pas assurement. La Scholiaste, qui ne me paroît pas heureuse ici et qui est maladive, veut aller avec moi absolument, ce que je ne ferai point. Le Prince veut aller au commencement de janvier avec la Scholiaste et moi, ce que je ne ferai point. Je veux jouir de vous, du Heros et de vos sçavants à Munster, et non pas de personnes que je ne recherche pas trop meme ici. Je ne dis pas que les parties mysterieuses des ames grecques etoient leur plus beaux côtés, mais je dis que c'est dommage que les plus beaux côtés des Grecs sont des mystères pour la plus part des gens.

Je vois bien que l'apologue de Diotime ne vous plaira pas, quoique j'ai cru qu'il eclaircit beaucoup ses idées. D'ailleurs le Simon doit parler le langage de Platon et d'Athenes autant que possible il me semble, et encore pour faire avaler du neuf dans le siècle où nous sommes il doit être sucré. Je me flatte pourtant que lorsque vous verrez tout le rôle de | [...]



*Lettre 2.59 – 7 & 8 novembre 1779*<sup>21</sup>

pag. 5 interpunte sur Hume  
Niethuis, ce dimanche 7 nov.

Ma toute chère Diotime, je me trouve ici enfin à côté de mon poële dans une espèce de repos et de tranquillité, dont je n'avois pas joui depuis plusieurs jours, mais il s'en faut beaucoup que la tristesse profonde et complicquée qui m'obsède depuis la declaration du Prince m'ait quittée. Tout ce que je gagne ici, c'est le loisir de pouvoir envisager les causes de mes peines et leur valeur. Cette situation seroit un veritable bien pour moi s'il ne s'agissoit que de moi. Je pourrois me parler, me conseiller, me corriger, me suffire à moi même, sans que rien dans l'Univers eut la moindre influence sur cette exercice. Mais à present que les

---

21 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 75, p. 223-227 (fragment: 8 novembre).

causes concernent tout ce que j'ai de plus cher au monde, il ne me suffit pas que je me parle à moi même en cachette. Il faut que mon coeur gonflé s'ouvre, se degage de tout ce qui le déchire en dedans; il faut que je vous parle. Ma chère amie, jamais de la vie je n'ai éprouvé des sensations aussi compliquées que dans ce moment. Si je pense que dans peu d'heures vous allez recevoir deux lettres qui contiennent une nouvelle si inattendue, qui vous donneront des sensations du moins aussi compliquées que le sont les miennes, si je pense que le Corps (que je commence à connoître de plus en plus) aura pu me faire passer un moment dans votre esprit pour conseiller ou approbateur du parti qu'il prend, si je pense à l'apparence de la chose dans un moment où vous serez vivement affligée, si je pense comment vous devez sentir la trahison d'un ami (car quelles que puissent être mes idées sur votre séjour à Munster, ce seroit pourtant une trahison affreuse de ma part), je ne sais plus où je suis. Si je pense comment Lysis sentira cette nouvelle et quelles doivent être ses idées sur moi dans les premiers moments de sa douleur, ma tristesse devient noire, et vous sentez qui je deteste. Si je pense à l'abîme où je me serois jeté à mon âge et dans l'état present de ma fortune, si je m'étois actuellement engagé avec nos ministres à transporter mon emploi sur un autre, ce qui seroit infailliblement arrivé, si une voix interne ne m'avoit constamment crié qu'il n'y avoit aucun fond quelconque à faire sur le Prince ce que j'ai tant de fois taché de faire sentir à Lysis, je recule de horreur. Lorsque je considere l'épaisse obscurité que je crois voir dans les motifs du Prince, je ne sais plus que penser.

Voilà, ma toute chère amie, les différentes sensations qui me tourmentent, et qui me font fuir le Prince jusques ici. Et je ne crois pas qu'il craint plus (quoiqu'il me paroît qu'il le craint) d'être seul avec moi que moi je ne crains dans ces moments de me trouver seul avec lui.

Ma toute chère Diotime, je me suis mis à table et j'ai diné pour me dissiper je crois, et sans appetit. Je vien de faire une terrible course à la mêr dans un temps affreux. Plut à Dieu que j'eusse pu noier mes soucis et mes inquietudes. Mais non, je les rapporte avec moi. Pourtant j'ai pensé, et voici ce que j'ai pensé:

1° Comme je vous ai dit, il est possible que la lettre du Prince vous donne pour un moment et dans un temps d'affliction à mon sujet de sinistres idées. Il est possible qu'elles vous dictent une lettre cruelle. Il est possible que revenue, et

apres avoir reçue celle ci, vous vous en repentez amerement, et que vous auriez des sensations comme moi j'en aurois dans un cas pareil. Hebien, la lettre que je recevrai jeudi, j'y suis tout préparé quelle qu'elle soit, et il n'y aura point de mal. |

2° Il faut que vous me marquez quand et comment vous avez ecrit à Lysis, à moins que vous ne lui envoyiez cette lettre, sans quoi je lui écrirai tout de suite. S'il m'étoit possible d'avoir 3 semaines et demi de vacance j'irois à L., car vous, vous avez un consolateur beaucoup meilleur que moi, mais lui il n'en a point comme il lui en faut.

3° Il faut penser tranquillement à tirer le meilleur parti possible des circonstances presentes, et comment tirer Lysis du mauvais pas où il se trouve, et il faut nous communiquer nos idées.

4° Il faut, ma Diotime, que vous me disiez s'il y a eu quelque scène desagreable entre le Prince et vous pendant son dernier sejour, car il faut absolument que je sache à quoi tiennent ses motifs cachés, car très asseurement il y en a.

Avant hier j'ai dû diner chez lui avec un seigneur russe, Mad. Falconet, De Luc et Tavel. Le matin je lui avoit rendu son argent avec un memoire des recettes et des déboursés pour lui. Le midi il me tira à part et me demanda si je vous avois deja envoyé l'argent; je lui dis qu'oui, puisqu'il m'avoit prié de le faire la veille. Il me dit que c'étoit bien, mais qu'il auroit fallu en retenir f22 pour du vin. A table il a fait un eloge aussi pompeux du sejour de Munster que j'aurois pu en faire moi même, et d'une façon assez naturelle.

J'apprend ici que ni Madame de Haan ni la paisanne ne sont encore païées et je ne crois pas que Van Heyningen l'est aussi. Je croiois que le Prince s'en etoit chargé. Si vous jugez à propos de me donner des ordres la dessus, ma Diotime, je les executerai avec soin.

J'ai eu le bonheur d'attrapper à Leide un très bel exemplaire du Chronicon Catholicon d'Edward Sympson, dont je vous fais le cadeau. Lorsque vous vous serez familiarisée avec l'Index et le livre, vous aimerez | mieux perdre mille volumes que ce livre la. Il contient l'histoire du monde d'une façon si prodigieusement commode et scientifique, que j'aimerai mieux perdre quelque membre de mon corps que ce livre. Lorsque mon pere me donna ce livre, il me dit qu'il me faisoit un très beau present et il me conseilla de le lire d'un bout à

l'autre, ce que je n'ai pas fait pourtant, mais je sens que j'ai eu tort. D'ailleurs il faut sçavoir que ce Sympson n'étoit pas seulement un homme d'une immense lecture, mais encore un des plus sages critiques de son siècle et sur lequel on peut faire fond.

Lundi 8 de nov

Ma toute chère Diotime, hier au soir de retour chez moi, je trouvai votre lettre. Je fus bien mortifié d'y apprendre votre mal d'yeux. N'y appliquez rien, ma Diotime, que de l'eau fraîche ou de l'eau de rose avec un petit biscuit. J'espère plus que je n'attend le courrier prochain vos remarques sur le Simon. Je ne comprend pas que vous voyez le lever et le coucher du soleil et de la lune malgré vos sçavants. Si vous voyiez ces deux phénomènes des fenêtres de vos appartements j'en serois bien étonné. Pour le soleil en hyver cela se peut, mais pour la lune en hiver cela ne se peut pas.

Je suis charmé que vous aiez lu l'Aristée avec Mr. de Furstenberg et que par conséquent vous avez daigné servir de commentaire à cet ouvrage. Personne au monde ne le sçauroit faire aussi bien que vous, car il ne s'y trouve assurément rien d'intéressant que nous n'aions remués souvent ensemble sur l'enclume. Ce que l'approbation de Mr. de Furstenberg est pour moi, vous le sçavez. J'ai le bonheur d'avoir trois approbations des quatre que je desire dans toute l'Europe. J'ai la sienne, la vôtre, et celle d'Alembert. Le jugement de Mylord Stanhope je l'attend tous les jours et vous l'aurez tout de suite. La différence que Mr. de Furstenberg trouve entre la seconde moitié et la première j'en sens la cause et vous aussi. La façon dont Lysis fut affecté un soir à la lecture du commencement de cette seconde partie, et dont je ne sçavois pas bien la cause, a déterminé le ton du reste. Et nous étions assez contents de la seconde partie pour ne pas penser à raccommoier la première, non seulement par rapport au ton, mais aussi en y ajoutant par ci par là des choses qui auroient pu la rendre parfaitement claire.

On est venu l'autre jour chez moi avec un livre qui fait du bruit, et on me pria de le lire et de le réfuter. C'est un Dialogue sur la religion naturelle, ouvrage posthume de Hume et qu'il a considéré comme son chef d'oeuvre, ne voulant pas pourtant que cela parût pendant sa vie. Je l'ai lu et il mérite de l'être pour la curiosité; mais il ne mérite guerre de réfutation. C'est une imitation du dialogue

de Cicéron De natura deorum. Je n'ai pas besoin de vous dire que le style en est intéressant. Le rôle de Philon est celui de Hume lui-même. Dans quelques pages au commencement du livre la façon de dialoguer de Cicéron y est imité au parfait. Ensuite on a peu de philosophie, peu de génie, et prodigieusement de l'imagination, mais de cette imagination noire et triste de Hume. Je n'ai jamais vu des exclamations plus fortes pour l'Athéisme | et contre toute religion, mais c'est si noir que cela fait mal au cœur: c'est dégoutant. Vous croirez bien, ma Diotime, que je suis assez fait pour lire ces espèces d'auteurs de sens froid. Pourtant j'ai été sur le point de jeter mon livre dans le feu lorsqu'il ne me restoit plus à lire qu'un quart. J'aurais mal fait. Je l'ai achevé, et j'ai trouvé qu'il en dit lui-même assez dans très peu de pages à la fin, pour montrer que tout ce qui précède, sont des sottises, et en même temps, sa pauvre manière de voir des grands objets. Mr. Hume est le Voltaire des Anglois. Peut-être est-il un peu moins superficiel que Voltaire (ce qui ne dit pas beaucoup pourtant), mais Voltaire avoit du moins de la gaïeté. Après avoir lu Voltaire on rit d'une ou d'autre façon, mais après avoir lu Hume, on voudroit se pendre. Cet homme lorsqu'il reste à l'Histoire des hommes etc. il voit les objets clairs et nets, mais lorsqu'il veut contempler les grands objets de la philosophie, sa vue se couvre d'un crêpe noir, à travers duquel non seulement elle ne sauroit embrasser un grand total ou ensemble, mais les parties même ne s'y peignent pas distinctement.

Demain je dois dîner chez Thulemeyer pour la première fois depuis deux ans. J'y vais à contre cœur, car je me sens chargé, ma toute chère Diotime, des peines qui vous accablent maintenant. Elles me pèsent horriblement et beaucoup plus que vous ne pourriez le penser. Pourtant si je considère le cours | de votre vie, ne diroit-on pas que c'est une Providence qui vous mène? Lorsque je considère votre état et celui de vos enfants à Munster à part, y en auroit-il un plus heureux pour le présent sur la surface de la terre? Si je pense que Lysis étant à Munster se trouveroit dans la plus excellente école qu'il y ait au monde pour se débarrasser de quelques défauts helvétiques qui lui restent, il me semble que je vois l'apparence du plus grand bonheur pour nous tous. Ma chère Diotime, je crois à une Providence qui se mêle de certaines individus<sup>22</sup> (voyez sa lettre du 13 9bre

---

22 qui se mêle de certaines individus – mots rayés dans l'original, par Hemsterhuis?



1780). Si je considère l'oeconomie du monde physique, je vois avec evidence, la necessité d'impulsions generales; et lorsque je considère l'oeconomie du monde moral je vois à peu près, avec la même evidence, la necessité d'impulsions particulieres. Que chacun qui a beaucoup d'organe moral, entre dans lui même et qu'il suive avec attention l'histoire de sa vie, il fera la meme reflexion. Lorsque Simonide fit difficulté de s'explicquer sur la Divinité, c'etoit fort anterieur à la chute de la maison de Scopas.

Adieu ma toute chère amie, je ne serai heureux qu'avec vous. Embrassez tendrement votre Apollon et Diane pour moi.

Σ

Votre lettre de jeudi me pèse, mais j'y suis préparé et elle ne me fera point de mal pourvu qu'elle me prouve que la santé de votre corps est bien. Pour le present je ne lui demande rien davantage. Adieu ma Diotime.

Lorsque je pourrois faire une vacance je dirai à tout le monde que je dois passer quelque temps à Utrecht et surement je ne serai pas accompagné. |



### *Lettre 2.60 – Sans date*

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek Münster, Gallitzin  
Nachlaß, Kapsel 19 [lettre 118].*

[wahrscheinlich nach Oktober 1779]

Je dois à Diotime:

Pour le mois d'octobre: suivant les ordres du Prince	f 666. –
Les soixantes ducats que j'ai retiré suivant les vôtres	315. –
Idem quatre ducats	21. –
	<hr/>
	f 1002. –
Otez la dette	98.14
	<hr/>
Reste pour envoyer	f 903. 6

qui entreront dans le balôt, en ducats, s'il est possible.

N.B. Je vous prie de me marquer si vous n'avez pas encore reçue le livre de Longus.

Je vien de recevoir votre lettre, ma Diotime, qui me fit un quadruple plaisir. Le bien être de vous, de ma chere Mimi et de mon cher Mitri fait trois, et la sottise de notre commissaire à Cologne fait quatre.

Je suis ravi que mon bois d'Altdorf possede un Aristée. Je ne suis pas surpris que la premiere partie de ce livre ait des obscurités pour Mr. de Furstenberg dans un aspect comme le sien, toute la masse des idées fait un seul tout, toutes les parties de cet ensemble se tiennent fortement, et par consequent il est infiniment plus difficile pour un tel genie de faire dans un coin de cet ensemble quelque changement dans la disposition des parties qu'il est facile à un homme ordinaire de mettre une poignée de nouvelles idées dans le vuide de son cerveau. Je ne suis pas surpris que la seconde partie en ait plu à Mr. de Furstenberg, car il n'y a guère d'homme sur la surface de la terre qui s'y sentirait mieux que lui. Vous ferez un acte de justice, ma Diotime, en defendant un ouvrage qui vous est si directement consacré, et moi je me rejouie s'il sera interprété par la seule personne qui puisse la bien comprendre. Je serois très curieux de sçavoir ce que Furstenberg penseroit sur Simon et nos trèfles.

Tout ce que vous dites au sujet de mon inertie est parfaitement pensé et il y a la des verités, mais ne croiez pas je vous supplie que je meprise les hommes. Je vois seulement peut-être un peu trop distinctement la prodigieuse différence qu'il y a entre les individus. Je ne meprise pas un boeuf parce qu'il est boeuf, ni un âne parce qu'il est un âne, j'ai seulement un peu d'humeur quelques fois contre une société, où le boeuf et l'âne peuvent s'aviser de vouloir me diriger et m'instruire. N'allez pas me dire, ma Diotime, il faut que tu travaille nuit et jour pour changer les boeufs en hommes, car alors je suis votre très humble serviteur, ma Diotime, je ne le puis. Tout ce qu'on pourroit faire seroit de travailler à une société où le boeuf et l'âne seroient à leur place; mais c'est un long travail qui n'est pas pour les paresseux.

Pour ce que vous dites de côté *Χίτων*, je suis parfaitement de votre avis. Il doit être vuide et purifié, mais alors il y aura un superbe vase à remplir. Je suis

persuadé que sa melancolie, cette espèce de tristesse, ce ton de mal aise, dont il se plaint et qu'il ne peut nommer, ne derive de ce que cette ame belle, cet excellent intellect ne trouve dans son imagination trop pauvrement meublée pour tant de richesse, que des idées peu conformes à sa nature. Quel art dans l'éducation que de placer dans l'imagination les meubles qui conviennent à l'ame et à l'intellect qui doivent s'en servir.

Voici une lettre qui m'arrive de Mr. de Larrey avec les incluses. Je vous les envoie toutes; aiez la bonté de me renvoyer celle de Mr. Larrey. Je vais y répondre tout de suite, pour communiquer la consolation que je me suis donner par mes raisonnements.

À une heure apres minuit.

Je suis charmé que le portrait du heros soit de la main de Thisbein. C'est un des plus celebres peintres que l'Allemagne ait produit, et un des plus savants de l'Europe. Cette homme m'aimoit singulierement et je l'aimai beaucoup.

Je ne manque pas de m'informer de la Loterie, et s'il y a du bon à en mander, je ne tarderai pas à vous le communiquer tout de suite. Au cas que vous faites un monument pour F. ne manquez pas de m'employer un peu dans l'ordonnance. Je vous jure que ce ne sera pas plat.

Je participe grandement dans les fluxions de Lysis, et je porte les miennes avec patience. Je soupire apres le temps que je ne verrai plus d'emplâtres dans mon miroir.

Dites moi, si vous sçavez, si Lysis a reçu nos paquets par Mr. Coladan qui devoit les recevoir du Commis de Santingh à Leipsich.

Pourquoi, ma Diotime, ne me pas envoyer le rouleau par la poste! J'aurois jousi deja. Le profit que vous m'avez envoyé | m'est extrêmement precieux à tous les egards, et je regarde ces jours ci bien des fois avec des affections differentes.

J'embrasse votre Apollon et Diane un million de fois tendrement avec vous; avec eux des jeunes gens de Boekholz et que vous me dites de Hansje me fait plaisir; j'avois prir cette fille en amitié. Samedi j'irai le dire à sa mère, c'est un meilleur message à faire que l'autre que je n'ai pas fait. Je ne pouvois pas me faire l'idée que Diotime auroit prise un enfant à sa mère et que cet enfant ne viendrait pas à bien.

Pour Mlle. Liebman, n'y a-t-il pas un peu de folie dans sa composition?  
Adieu ma toute chère Diotime, je n'ai pas vu la Grosse Comtesse, mais je crois que je vous envoie une de ma façon. Si je n'ai pas mis vingt fois Mr. Tavel à vos pieds, j'ai mal fait. Adieu, ma *Διοτιμη*.

*Σωκρατης*



*Lettre 2.61 – 11 & 12 novembre 1779*

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek Münster, Gallitzin  
Nachlaß, Kapsel 19 [lettre 119].*

La Haye, ce 11 de nov. 1779

Ma toute chere Diotime; mardi, hier, j'ai voulu vous écrire, mais la plume me tomba des mains. Et à present encore, comme votre lettre n'est pas encore arrivée, je me trouve dans une situation que vous meme vous ne sçauriez vous imaginer. Je ne soupire qu'après l'occasion de pouvoir vous la peindre en personne.

Avant hier au soir le Prince a passé une heure chez moi, dans un temps que je ne l'aurois pas attendu. Au moment qu'il entra je pris la ferme resolution de ne lui parler de rien, et je la suivrai religieusement jusqu'à ce que j'aurai reçu de vos nouvelles après que vous aurez pensée à la chose en question. Si j'en avois parlé avec lui avant hier, il est plus que probable que nous nous serions brouillés absolument, ce que je veux esquiver par tout moien possible. Heureusement il ne m'a dit aucun mot au sujet de la chose en question; il vint seulement m'apporter un livre, et sur tout pour me prier de faire en sorte que Du Luc, qui avoit fortement parlé au sujet de Buffon, ne dit rien dans son ouvrage qui pût chocquer un homme comme Buffon; et il se plaignoit legerement pourtant, que Dentan avoit aussi attaqué Mr. de Buffon. Comme j'étois un peu au fait de ces choses qui regardoient l'astronomie et la physique pure, je lui dis que non seulement je pouvois l'asseurer que Dentan et Du Luc avoit raison, mais que

j'irais lui prouver que Buffon ou radotoit par le poids des années, ou qu'il n'avoit aucune idée des premiers elements des sciences exactes. |

Je me mis tout de suite en besogne, et j'ai reussi autant que j'aurois pu le souhaiter avec le Prince. D'ailleurs je l'ai asseuré que Du Luc etoit incapable de dire quelque chose de desobligeant à un homme tel que Buffon, qui est lui même l'homme le plus poli et le plus obligeant dans ses ecrits envers ses ennemies meme que je connoisse.

Le Prince devoit souper chez Herema (dont un oeuil est deja totalement eteint par un cataracte et dont l'autre commence deja à s'obscurcir) et il me quitta fort content, me laissant avec mon Diodore de Sicile. Auteur que j'ai tant lu, je l'ai repris pour le lire la plume à la main, dans les moments que le Catechisme et le Simon ne m'occuperont pas. Je l'ai repris parceque ce livre m'a toujours paru le plus important pour la grande philosophie de tous ceux qui nous restent, et puisqu'il me semble que parmi tous ses commentateurs même, il n'a pas trouvé le lecteur qui lui convient. Comme vous verrez tout ce que je fais et tout ce que j'ecris, vous jugerez vous même si je l'aurai lu avec quelque fruit. Que ne puis-je le lire avec vous, mon amie, mais peut-être un jour!

Ma toute chere Diotime, je n'ai pas encore votre lettre, je soupire apres elle, et je tremble de la recevoir. Plus je pense aux motifs du Prince, plus je me fortifie dans l'idée (en supposant que ses nouvelles de Buffon ne sont pas aussi positives qu'il me l'a dit la premiere fois) que ces motifs ne sont que les effets d'une | ame faible, qui se rejouit sans cause et qui se sera ouverte ou à l'envie qu'il voit, ou à quelqu'autre de la même trempe qui le passe en avant. Jusques ici je ne puis lui faire aucune question pour avoir des lumieres la dessus, puisque s'il me soutient l'authenticité des nouvelles de la Russie, je n'ai aucun mot à repondre et s'il me faisoit entrevoir d'autres motifs, nous ne pourrions être bien ensemble, comme je me sens fait à present. J'attendrai la vôtre dimanche, qui me reglera sur tout.

Ma chère Diotime, je vien de recevoir votre lettre. Je n'ai que trop senti l'effet que ma derniere feroit sur vous, et d'autant plus que j'ignorois absolument que le Prince s'en etoit ouvert à vous, ou vous en avoit ecrit.

Lorsque le Prince dit que j'étois sorti de chez lui convaincu que vous ne sçauriez mieux faire, c'est ce qu'il ne sçavoit pas, car asseurement je ne le lui ai pas dit. Vous avez mot à mot notre conversation entiere.

Il est vrai que vous m'avez demandée une reponse positive dans deux mois dont l'un est ecoulé.

Je souhaite de vivre encore quelque peu de temps heureux sur cette terre. Vous sçavoir heureuse Diotime y contribuera beaucoup, et je vous remercie de votre voeux.

Le dernier conseil que vous me donnez, permettez que je n'y reponde pas, car on aime ordinairement mieux à donner des conseils qu'à en recevoir.

Lorsque vous me dites que je dois bien me garder de vous | ecrire j'allois vous ecire etc. Vous me taxez à vos yeux et par consequent vous mettez un prix aux sentiments que vous me conservez encore, et qui ne me suffissent pas.

Ma chere Diotime, je finis cette lettre, car je n'en puis plus. Adieu Diotime, que le Dieu Tout Puissant vous conserve avec vos chers enfants.

Vendredi 12 de nov.

Ma chere Diotime, j'ai passé une nuit assez penible, mais utilement. J'ai mal fait de repondre à la vôtre de hier. Pourtant le mauvais effet moral qu'elle avoit produit est effacé. Peut être un jour je pourrois vous faire comprendre l'etat où je me suis trouvé, pour à cette heure c'est impossible et pour vous et pour moi.

Le Prince me fait demander l'adresse des facteurs à Zwolle pour une caisse qu'il envoie à Mr. de Furstenberg: il est à la chasse, mais je compte de lui parler clair aujourd'hui.

Adieu ma chere Diotime.



*Lettre 2.62 – 11 & 13 & 14 novembre 1779*

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek Münster, Gallitzin  
Nachlaß, Kapsel 19 [lettre 120].*

Vendredi soir [11. November 1779]

Ma toute chere Diotime. Seul chez moi au fond de mon jardin, je cherche le bonheur dans moi même, c'est à dire ce retour de tranquillité qui ne m'avoit jamais manquée, que j'ai dû peut-être uniquement à un heureux temperament, et qui m'avoit toujours empêché de succomber à une sensibilité monstrueuse; je ne le trouvai pas. Si j'en demande la cause, je trouve qu'elle reside uniquement dans l'état actuel de notre amitié. Je ne vous decrirai pas ma vraie situation presente, je le remet à un temps où moi je pourrai vous la dire avec tranquillité, et où vous, ma Diotime, vous pourrez m'écouter et me comprendre de même, et alors vous jugerez. Ce qui est incontestable, c'est que vous et moi nous souffrons tous les deux, et à quelques egards de la même maniere; mais vous, vous aurez un consolateur important, et des occupations morales dans vos chers enfants qui peuvent contrebalancer les sensations morales les plus vivement douloureuses. Moi je ne vois, ni ne veut voir personne, et d'ailleurs, qui pourroit être mon consolateur dans mes souffrances presentes? Et pour mes occupations, toutes mes occupations réelles et possibles ensemble, ne sçauroient equivaloir une sensation morale extraordinaire. Dans tout autre cas je pourrais appeller la philosophie à mon secours avec succes, et avec un succes sûr, par la raison que l'effët de la philosophie est d'isoler l'ame et de la mettre au dessus de tout ce qui la tourmente; mais dans le cas dont | il s'agit ici, tout acte d'isolation est absurde. C'est la une verité, ma Diotime, que vous comprenez mieux que personne que je connoisse.

Lorsque nous avons eu le malheur de nous faire du mal reciproquement, nous sçavons parfaitement dans nos consciences, que ce n'étoit pas par propre intérêt, par un esprit de vengeance ou par malignité, ce seroit une idée risible, mais que c'étoit par des circonstances malheureuses, ou par les acces d'une sensibilité morale qui n'avoit point de frein, et lorsque nous nous sommes reciproquement

fait du bien, nous sommes intimement convaincus, que c'étoient là pour nous des moments de volupté suprême.

Persuadés que nous le sommes de ces vérités, et considérant que nous ne pouvons pas changer ce qui est, ne cherchons pas dans ces instants à trouver ou à disserter dans nous mêmes sur les causes des circonstances presentes. Attribuons les hardiment à une providence toute presente, qui se mêle naturellement de tous les individus qui sont nés avec les facultés qui peuvent les rendre plus ou moins homogènes avec elle. Pour la recherche de ces causes, il viendra un temps où nous pourrons nous avouer nos fautes commises et en rectifier les sources sans honte et sans peines; mais à present il faut qu'avant tout nous sauvons notre amitié precieuse de toute atteinte, et que nous travaillions de concert à tirer le meilleur parti possible des circonstances où nous | nous trouvons.

Dimanche 13 de nov.

Ma chère Diotime, je vous avois ecrit jusqu'ici avant hier, et je vais continuer sur la feuille. Je vien de recevoir votre lettre. Je ne sçai quel Dieu propice nous donne à tous les deux de la tranquillité; la mienne n'est pas l'effet d'un effort, et si la vôtre est telle, je vous en felicite du fond de mon âme. Si nous l'avions sus il y a deux ans, cela nous auroit sauvé de bien des peines, pour ne rien dire de plus, mais peut-être en serions nous moins sçavant dans la connoissance de l'homme.

Permettez pourtant, ma Diotime, que je reponde à votre lettre. Pour cette fois ci, tout ce qui m'en plaît c'est le tableau de votre tranquillité, qui est un bien pour moi, apres lequel j'ai soupiré long temps. Je la respecte, sans quoi mon honneur m'obligeroit à des details. Mais comme je n'ai jamais admis de juge dans l'Univers que ma propre conscience et qu'elle est très éloignée de me reprocher quelque chose à votre sujet, je vous fais le sacrifice d'une apologie que je me devois.

Ma chère Diotime, je vous ai vu faire à la verité des miracles en fait de liaison et d'amitié, mais il me semble qu'à present vous m'en proposez un qui est absurde. Si vous croiez qu'il pût exister entre nous deux un commerce, dont l'amitié intime, la confiance entiere et reciproque seroit bannies, vous vous trompez totalement. Je connois l'espèce de ma sensibilité et je suis assureé que sans m'en appercevoir mes larmes effaceroient les lettres que je voudrois vous



ecrire. Mais supposons que je parvins de temps en temps à vous barbouiller quelque billet sur des sciences, nous ne sommes plus dans les temps que mes lumieres vous pouvoient être utiles. J'avance en âge, je baisse, et vous montez à grands pas. D'ailleurs, si dans mes lettres, dont toute gaieté seroit bannie et impossible de mon côté, quelque parole serieuse exista des imputations de votre part, je serois beaucoup moins docile encore et je crierois haut, ce qui nous plongeroient necessairement de nouveau dans l'abime dont nous voions à peine l'issue. Ainsi, ma toute chère Diotime, examinez vous vous même je vous supplie. Si vous ne sentez plus rien pour moi que de la curiosité pour quelques lumieres que vous pourriez me supposer, et qui sont très apparemment beaucoup plus minces que vous vous imaginez, abandonnons courageusement ce commerce comme un poison nuisible à notre tranquillité reciproque. Mais si vous | vous sentez encore portée à m'appeller de coeur et d'ame votre ami, comme moi je vous adore encore comme ma seule et unique amie, alors je conçois que notre correspondance pourra durer jusqu'à la fin de nos jours et devenir extrêmement utile pour tous les deux, puisque je conçois que nous quitterons à l'envi, ces tristes fadaises, qui n'étoient pas de nos caractères, ni de l'un, ni de l'autre. C'est sur ceci, ma chère Diotime, que j'implore une reponse qui reglera parfaitement ma conduite pour le futur.

Adieu ma toute chère Diotime, embrassez tendrement je vous supplie mon aimable Mimi et mon cher Mitri de ma part. Je compte d'envoyer jeudi ou vendredi des feux d'artifice à mon cher Mitri pour le jour de naissance de sa soeur. Pour des fusées je ne puis pas en envoyer, puisque les batons sont trop longs et que si les cartouches en sont derangés le moins du monde, elles ne font point d'effet.

Demain je vous parlerai peut-être de l'aimable De Luc.

Lundi 14 de nov.

Ma toute chère Diotime. Le Prince m'a envoyé ce matin votre lettre que j'ai lu, compris et sentis. Je la lui ai rapporté apres midi, et je l'ai trouvé seul. Je me suis plaint à lui de ce qu'il vous avoit ecrit que j'avois conseillé ou approuvé devant lui la continuation de votre sejour à Munster. | Apres quelques pourparlers la dessus il me demanda, si je ne l'approuvois donc pas? Je lui dis que c'étoit une toute

autre chose, et que je voulois bien lui dire à present que je l'approuvois fort. Il me dit qu'il ne sçavoit comment faire avec Dentan. Je lui dis qu'il etoit obligé de le tirer des grands embarras où il se devoit trouver. Il repondoit qu'il ne voyoit pas que rien put empêcher Mr. Dentan de venir à La Haye. Enfin le Prince me parla de plusieurs autres choses avec plus d'intimité que de coutume, et il parût vouloir s'approcher de moi, beaucoup plus que jamais.

Mr. Vogt arriva et j'ai réglé avec lui que vendredi partiront votre pelisse etc., le Chronicon Catholicon, et les feux d'artifices de mon cher Mitri.

Ensuite je suis revenu chez moi, et j'ai relu votre lettre. J'ai passé légèrement sur plusieurs passages, mais le mot aveu m'a arreté. Je vois vous faire un aveu, ma Diotime, et je ferai une declaration devant et une apres. Celle de devant c'est que je le fais devant Dieu et devant ma conscience.

1° J'avoue que depuis que je vous ai bien connu, le bonheur de vous et de vos chers enfants, tel que moi je considere le bonheur, m'étoit plus cher que le mien, et qu'il est entré depuis, tous les jours dans mes prières à Dieu (car je prie Dieu, Diotime). |

2° J'avoue que lorsque vous m'avez proposé votre plan sous le nom de Torneo, je le regardai dans le lointain, et je m'y suis engagé, s'il me seroit possible. Vous m'avez demandée si j'y voiois de l'impossibilité. J'ai dit que non. Le même engagement s'est réitéré plusieurs fois.

3° J'avoue que lorsque Lavigny fût achété cela me surprit, et quelques circonstances inprevues, que vous sçavez, m'effraierent. Ces difficultés levées, je vous fis l'aveu sincère de l'état actuel de ma fortune. Vous fites cesser cet obstacle, et je m'engageai de nouveau de la façon la plus solemnelle.

4° J'avoue que la consideration de notre façon d'être projeté à Lavigny de nous trois, et de vos chers enfants, auprès d'un petit village, éloignés de ce qui seroit necessaire pour leur education, me faisoit une peine horrible. D'ailleurs, je croiois que lorsque cela viendroit au fait et au prendre, le Prince n'y consentiroit jamais, ce qui me donna l'aspect des plus tristes scènes. Malgré tout cela j'ai renouvelé mon engagement, et j'ai vendu quelques effets que j'avois en Angleterre.

5° J'avoue que lorsque vous avez vue mes lettres et mes papiers de Mr. de Furstenberg, l'idée vous est venue, pour me donner du temps, de voir si Munster

vous conviendrait pour y passer l'hiver. Je vous ai mené à Munster et nous fûmes également frappés de ce que nous y vîmes, ce qui me donna un contentement extrême. |

6° J'avoue que dès ce temps j'ai souvent comparé dans ma tête votre façon d'être à Munster et celle à Lavigny, et j'ai trouvé une différence infinie.

7° J'avoue que nous sommes parties un peu malgré le Prince pour la seconde fois pour Munster, et que tous les objets que nous y avons retrouvés ont gagné encore à nos yeux.

8° J'avoue qu'en partant de Munster je me suis engagé de la façon la plus solennelle, de vous accompagner au printemps prochain à Lavigny, à condition que nous irions par l'Allemagne au lieu d'aller par Paris.

9° J'avoue que cet engagement a été suivi immédiatement d'un congé, où je ne comprend rien encore, vous ayant pu prendre congé d'un ami.

10° J'avoue enfin que je ne puis comparer aucuns moments de douleur et de peines hors de notre liaison, à ceux que j'ai éprouvés pendant la dernière année et demie dans notre liaison, mais j'avoue de même que je n'ai jamais goûté des moments de vrai bonheur et de volupté réelle que dans cette liaison, du moins, pas de comparables.

Après cet aveu, je déclare 1° que tout homme pourra disserter sur la bonté ou la mauvaieseté de sentir, ni d'agir de la façon qui est comprise dans cet aveu, et 2° que | s'il y avoit un être qui oseroit ridiculiser un atome de cet aveu, ou qui oseroit douter un moment de la vérité d'aucune partie de cet aveu, je ne veux ni ne puis avoir aucune relation quelconque avec cet être, ni dans ce monde ni dans l'autre.

Ma toute chère Diotime, c'est à vous à juger maintenant si suivant les règles de la vérité et de la justice que nous connaissons tous les deux, vous pouvez diminuer ou ôter votre amitié à un homme qui est réduit à vous parler de la sorte, et qui a joui de votre amitié la plus intime. Vous pourriez me dire: je ne sens plus rien pour vous. Soit, mais je vous supplie de me donner, à votre loisir, une réponse à celle ci. Vous jugez vous même qu'elle peut être fort simple: il ne faut proprement qu'oui ou non dans ce cas ci, l'autre deux, ou l'équivoque, est non. Je vous donne ma parole que votre réponse décidera si celle ci est la

derniere lettre d'une correspondance souvent assez bizarre et singuliere, ou la premiere d'un commerce tel qu'il en faudroit entre nous deux.

Ma toute chère Diotime, mon amie, je vous ai dit tantôt que j'ai été chez le Prince, mais je serois ingrat si je n'ajoutai que je lui dois un très bon conseil, que je vais suivre. Je lui parlois de mon embarrass vis | à vis de l'aimable De Luc, dont je vous envoie quelques echantillons que j'avois extrait à cette fin. Je lui avoit déjà écrit une longue lettre, dans laquelle je lui priaï et je lui conseillai de faire dans son livre comme s'il n'y avoit ni moi, ni Sophyle, ni Aristée dans le monde. Cette lettre étoit difficile vous jugez. Le Prince me dit, écoutez entre nous, j'ai lu tout le livre, personne ne sera si fol que moi, laissez lui écrire ce qu'il veut, on ne le sçaura pas, ce qui me surprit. Le Prince me dit comment il l'avoit eu, et il me prouva qu'il l'avoit lu mieux que moi.

Je dois vous dire encore que le Prince dejeune tous les jours à Niethuis. Il s'y plaît beaucoup, il me dit qu'il craignoit tant qu'on ne le louat, qu'il y avoit déjà plusieurs personnes qui se le proposèrent, et entre autre Mad. de Perponcher, que cela lui feroit une peine infinie. Enfin voiant que cela le touchoit fort, je lui proposois de le louer pour un an avec lui, dont il fut fort aise, et il me pria de l'exécuter des demain, ce que je lui ai promis, quoique je sçai que Mad. de Haan ne le voudroit jamais louer qu'à lui ou à moi.

Adieu ma toute chère Diotime, n'aiez jamais plus de bonheur que je ne vous en souhaite, embrassez mille fois pour moi votre Apollon et Diane, et agreez les baisers, ou respectez les larmes de votre

Socrate



*Lettre 2.63 – 18 novembre 1779*

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek Münster, Gallitzin  
Nachlaß, Kapsel 19 [lettre 121].*

Diodore de Sicile, Furstenberg

La Haye le 18 de nov. 1779

Ma toute chère Diotime, celle-ci ne sera pas longue assurement, car j'ai été tous ces jours, et je suis encore tellement occupé pour le Conseil que ma tête et ma main menaçaient à quitter la partie. Pourtant, comme mes petits travaux n'ont pas produits du mal cette fois-ci, je m'en console.

Je vien de recevoir la vôtre du 14, et je suis ravi que l'apologue de Diotime vous plâit. J'en augure qu'il y a un peu du ton grec là dedans, mais, ma Diotime, vous ne me satisfaites pas. Vous me parlez d'un passage qui vous déplâit, sans dire pourquoi. C'est pourtant ce qu'il faut sçavoir pour le raier. Pourtant je suis ici la finesse de votre tact en fait de critique, et ce que vous serez après la lecture des poetes grecs.

Si vous me permettez d'être le critique de cet apologue, je vous dirai net ce que j'en pense, sans faire attention à l'autour. Tout l'apologie en general me paroît passablement bon. Tout, excepté le passage que vous critiquez, est imité d'après l'esprit de Platon-Homère, et le passage que vous critiqué paroît une imitation de la poésie grecque d'Egypte sous les Ptolemées. Entre le ton du passage et celui de l'apologue il y a justement un siecle et demi de differences, et c'est ce que vous sentez! J'avoue que cela me frappe. Si vous avez par hazard, et je l'espère, des traductions d'Apollonius de Rhodos etc. et sur tout des hymnes de Callimacque, vous verrez de la façon la plus geometrique en les comparant à Homère et Platon toute l'essence et la source de votre fine critique, et vous sçaurez l'exprimer au parfait. Vous me diriez que dans le reste de l'apologue il y a d'assez grands traits, mais que le passage en question sent deja le sophiste, l'esprit, l'alembicq, la petit maniere, quoique le coloris en soit assez bon. Je crains qu'il sera difficile d'ôter ce morceau et de le remplacer par un autre.

Lorsque le genie, en marchant, fait un pas en bas, se relève, et continue c'est beaucoup plus difficile à reparer que lorsqu'il tombe tout à fait. On le relève au point où il a tombé, et il continue en ligne droite au moins.

Je penserai pourtant à raccomoder la chose tout de suite, et d'achever le Simon.

Mon Diodore est sur ma table, je le regarde presque en pleurant, n'ayant pas sçu encore le temps d'en tirer ce que je veux; je me flatte d'en tirer ce qu'on n'y avoit pas sçu encore, et de montrer que c'est le livre le plus important pour la science totale, pour la grande science | qui existe, la totalité de l'homme s'y trouve dedans, et je ne crois pas que Diodore avoit jamais pensé à l'y mettre. Qu'Horace vous plaise, je le crois facilement. Ciceron, Lucain, Manilius et Properce en feront de même. Ils sont tous dignes élèves d'Homere, Platon et Pindare. Virgile, Ovide etc. sont plutôt élèves de Grecs posterieurs.

Le souvenir de Mr. de Furstenberg fait bien plus que m'honorer. Lorsque je pense à cet homme, je me fait Plutarque, et je voudrois faire un parallele entre lui et Pytagore. Il n'y a pas dans l'histoire deux legislateurs qui se ressemblent autant. Tous les autres, les Solons, Lycurgues, Charondas, Zaleucus, Numa et tous les modernes ne sont que de grands politiques, tandis que eux deux sont legislateurs philosophes. Tous les deux il me paroissent avoir pris pour base le singulier composé de l'esprit sentimental, et de l'esprit geometrique, deux sortes d'esprits qui tiennent à des siecles prodigieusement eloignés les uns des autres. La seule différence que je trouve entre ces deux hommes singuliers, c'est que Pytagore a supposé deux choses, l'une, que de certains individus d'une excellente composition etoient susceptibles d'une perfection totale, l'autre, qu'en rendant un petit nombre de ces individus absolument parfaits, cela suffiroit pour le bonheur de la societé des hommes en general. Pour | ce precieuse supposition il faut avouer qu'il l'a presque realisée, car Archytas, Timoleon, Epaminondas, Gelon, Scipion l'Africain et tant d'autres, tous sortis de cet ecole, ont porté la majesté de l'humanité à un point, que tout le visible s'évanouit lorsqu'on y pense. Il me semble que Furstenberg a cru avec Socrate qu'il valoit mieux donner à chaqu'individu la perfection dont sa composition est susceptible, ce qui me paroît beaucoup plus sûr pour le bonheur general. Pour la seconde supposition de Pytagore, elle s'est trouvée fausse par l'experience. Je dois dire

encore de Pytagore qu'il n'a pas trouvé des nations neuves et saines à conformer, mais à reformer des peuples gâtés depuis long temps, et qu'il a été obligé par les circonstances d'envelopper sa sagesse dans des mystères, ce qui n'étoit pas proprement de la nature d'un esprit aussi grandement critique que le sien.

Après cette tirade, ma Diotime, il me semble qu'il seroit aussi absurde d'offrir mes respects à Mr. de Furstenberg que d'en offrir à Pytagore.

Avant que de finir permettez que je vous demande si depuis le cinq de ce mois la Cour de Vienne a fait de nouveau des tentations auprès de l'électeur pour la coadjutorie de Maximilien?

Enfin L.H.P. ont voulu d'envoyer un escadre à la Méditerranée, un aux Indes, et un autre par à par la, mais de ne convoier personne. Le Duc de Vauguion a fait de hauts crus. Il a dit qu'il ne sçavoit pas comment le roi son maître prendroit cette resolution. On lui a repondu qu'on ne le sçavoit pas plus que lui. Cet homme se conduit pitoyablement.

Chère Diotime, si vous sçavez lire cette lettre, vous sçavez plus que moi. Adieu, dimanche j'attend une lettre.



### *Lettre 2.64 – 22 novembre 1779*

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek Münster, Gallitzin  
Nachlaß, Kapsel 19 [lettre 122].*

organe moral

La Haye, ce 22 de nov. 1779

Ma chere Diotime, il y auroit beaucoup trop à repondre à la vôtre du 18 pour que je le fasse, soit aujourd'hui soit jamais. Il faut pourtant que je touche deux choses: l'une c'est que lorsque vous parlez de mon mecanisme et de mon ecorce artificielle. Vous aiez la bonté de penser à quoi je dois ces belles choses, et si l'expérience m'avoit apprise de pouvoir être clair sans risque. La seconde, c'est que le systeme, que l'ami ne doit rien à l'ami pour un sentiment involontaire, me paroît très absurde, puisqu'un sentiment involontaire est absurde, et je ne sens

pas comment un être puisse avoir de l'amour, de l'amitié, de la reconnaissance, de la haine, de la repugnance, soit involontairement soit volontairement. Ces choses dependent directement et uniquement de la sensation morale, et n'ont pas plus de rapport à la volonté que la faculté de voir, ou celle de flairer. La volonté peut bien modifier les effets de ces facultés: elle peut boucher le nez, fermer les yeux, ternir l'organe moral pour un temps, mais voila tout. La sensation morale n'est que l'effet du rapport entre la modification de cet organe et entre celle de l'être ou de la chose qui l'affecte. Si on appelle sentiment involontaire amitié feinte, il est certain encore que l'aimé soi disant doit au fourbe un souverain mepris, mais ce n'est pas la un sentiment involontaire: c'est le vain simulacre d'un sentiment.

Enfin, ma chère Diotime, vous avez reprise votre liberté, et moi je reprend la mienne. Mais apres cet acte, qu'ai je repris? Rien, car si mon essence ne change pas, et si l'essence de Diotime ne change pas, j'ai beau me dire libre ou esclave, je ne suis ni l'un ni l'autre. J'aime ma chère Diotime parce que Diotime est Diotime, et que Diocles est Diocles.

Ma chère Diotime, cette verité est la plus importante à mon avis de toute la Psychologie, et malheureusement jusqu'ici je n'ai pu m'exprimer assez bien pour me faire comprendre. Vous pourtant vous deviez me comprendre non seulement, mais vous devriez pouvoir l'exprimer, puisque c'est la dedans que gît la beauté de votre decouverte de la double propriété de l'organe moral.

Je dis que j'aime, et on me dit que je suis passif. Ce n'est pas vrai. J'ai de l'amour, alors je suis passif, et alors on peut comparer tant qu'on veut l'organe moral à un oeuil, ou à une oreille, avec sûreté. Je dit que j'aime, on ne peut pas dire que je suis actif. On peut dire que je suis tel. Je sçai bien que du moi tel, et du tel de ce que j'aime derivent des effets, qui modifiés par ma volon|té, par mon intellect, par mon imagination paroissent, et sont effectivement des actions, et des productions d'un actif. Mais qu'est ce que cela veut dire proprement? Rien autre chose, que cet actif, cette velleité déterminée, cette volonté à modifier, qu'il a trouve dans son essence à modifier ce qui est, comme il modifie la force de son bras, ou le son de sa voix. Je voudrois montrer clairement que ce siège du juste, ce juge qui tient necessairement au sens moral, ne sçauroit être ni actif ni passif, et tient intimement à notre essence, et aussi intimement que la velleité elle



même. Je le voudrois d'autant plus par les grandes consequences qui s'en suivent. Si vous aviez un moment de temps à penser sur ceci, vous me feriez beaucoup de plaisir de me communiquer vos idées avant la fin du Simon, qui me coutera pourtant encore des peines, parceque je voudrois y detailler tout notre système de psychologie morale, tellement, qu'il ne fût plus necessaire d'y revenir.

Mon Camper est ici depuis hier au soir; je l'ai vu aujourd'hui et j'en suis bien aise car ma santé est bien delabrée, à moins que ce ne soit la vieillesse qui arrive à grands pàs. Camper m'a parlé de Hofman avec de très grands elôges, et il l'appelle un grand medecin. Vous ne sçauriez croire combien Hofman l'a fait travailler. Il dit que Hofman lui a fait faire des recherches où il n'auroit jamais pensé, et auxquelles il doit des lumieres nouvelles et interessantes. Hofman aura une prodigieuse | lettre de lui.

Samedi j'ai passé toute la journée à Niethuis, comme chez moi. Nous le remeublons tout doucement. J'espère que mon Mitri a agrée ma lettre, et je souhaite que l'adresse etoit bien. Pourtant je me pêche rarement par les addresses. Pour mon aimable Mimi, je lui ecrirai sans faute vers le jour de sa fête si elle veut bien me le permettre. Je les embrasse tous les deux avec une tendresse incroyable. Ce n'est pas actif, ce n'est pas passif, c'est autrement.

Pour Pytagore j'ose encore une fois vous prier de lui faire agréer de ma part tout le respect du à son essence.

Adieu ma chère Diotime, je verrai ce que vous avez gagnée à vous rendre libre. Je sçai de science certaine, que j'ai ni gagné ni perdu. Adieu.

*Διοκλής*

Le Prince m'a dit qu'il vous a envoie un livre qui commence Horst, Hemsterhuis et Pinto. Cela doit être un beau livre, et ces mots font un vers. Le livre est ecrit par le Gouverneur des Bentinks, Von Taman, mais l'autre qui est actuellement à Berlin. Camper a été plusieurs fois chez Mad. De Rhoon, proche de Hambourg, et qui y vit grandement. Il fait les plus grands elôges de cette femme. Elle lui montra avec de la dignité et de la tendresse le portrait de son mari, qui avoit une place distinguée.

*Lettre 2.65 – 25 novembre 1779*

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek Münster, Gallitzin  
Nachlaß, Kapsel 19 [lettre 123].*

Socrate Platon Aristote • de Luc  
La Haye, ce 25 de nov. 1779.

Quoique je n'ai reçu jusqu'ici aucune lettre, ma chere Diotime, je ne saurois m'empêcher de vous écrire pour vous prier de continuer à me donner des nouvelles, si ce n'est de vos affaires, au moins de l'état de votre santé. La mienne est dans les sçavantes mains de Camper, mais ce qu'il en fera je l'ignore. Je l'ai vu peu jusqu'ici. Hier au soir pourtant il a été depuis six jusque dix chez moi, mais comme c'étoit une triste soirée que j'avois dû donner enfin à l'aimable De Luc pour finir nos affaires, j'en ai bien peu jouis. Il m'a dit pourtant que la raison pourquoi il n'étoit pas venu plus tôt à La Haye, c'étoit parce que le Prince l'avoit engagé de travailler en Frise auprès Mad. De Haren sur une reconciliation avec l'Envie; et le bon Camper a fait de son mieux, mais il ne croit pas de pouvoir réussir, au moins sur le pied étrange qu'on le propose.

De Luc est resté une bonne partie de la nuit, ce qui me convenoit fort peu. Pourtant j'y ai gagné, car je lui ai prouvé, et il en est convenu, que les pages qu'il avoit mis dans son livre, contenant des paroles sortis de ma bouche sur la nature de la metaphysique, n'avoient pas le sens commun, et qu'on devoit prendre celui qui auroit dit ces étranges paroles pour un fôl et un ignorant dans toutes les branches de la philosophie. Il me dit qu'il le | voioit bien à cette heure, mais qu'il avoit fermement cru que c'étoit ce que j'avois dit. Il ajouta que ces parôles et cette conversation avoit servi de base à toutes les pages qui suivoient apres ce passage dans le douzieme chapitre de la preface. Enfin, mon passage sera raié, mais pour ce qui est de la nôte que je vous ai envoieé, je crois je ne l'ai pas pu obtenir; il me dit que cela lui tenoit trop à coeur, et il me pria de ne pas me fâcher de cette note. Je lui ai dit que tout homme pouvoit dire de moi ce qu'il trouveroit à propos dans un livre, mais que personne n'avoit le droit de me faire parler dans son livre. Enfin nous nous sommes quitté si bons amis que demain j'aurai derechêf un grôs paquet à lire; il est à present à son sixieme gros

volumes. Je crains qu'il n'aille à la douzaine, car il fait un gros chapitre beaucoup plus lentement que vous ou moi nous ne ferions une phrase, mais aussi ce qui il y a de genie, de neuf, ou de bon sens dans ce chapitre, c'est ce que je n'évaluerai pas.

Voilà votre lettre arrivée. Ma chère Diotime, je suis fâché que vous n'avez pas une traduction de Callimaque, alors vous auriez senti ce que j'ai voulu dire de votre critique. J'attendrai avec impatience votre dissertation sur les Grecs et sur Platon. Je suis charmé de ce que vous faites connoître Platon à Munster, premierement par le bien que cela fait, et secondement pour le plaisir singulier qu'on a en faisant | connoître Platon à un autre. Dites bien à ces messieurs je vous prie, que Platon est le plus puissant genie qui a jamais paru sur la terre, comme Socrate a été le plus grand et le plus parfait de tous les hommes, et comme Aristote a été la tête la plus richement meublée et la mieux en ordre qui ait jamais donné une figure humaine.

Mon cher Mitri ne doit pas menager les feux d'artifice à la fête de Mimi, car je lui enverrai une pareille caisse à son honneur et gloire; mais je vous prie de me le marquer d'abord quand le balot qui est en voiage sera arrive, afin que je puisse y calculer.

Encore De Luc. C'est improprement dit que sa tête baisse. Sa tête est ce qu'elle a été, et ce qu'elle sera. J'ai beaucoup étudié cette tête. Elle est extrêmement petite, mais dans sa petitesse elle n'est pas si mauvaise. Il ne sçait pas écrire et il ne le sçaura jamais, et c'est un tout autre défaut pour une petite tête que pour une grande. Le torrent du genie engloutit le style, et qui s'est avisé jamais de dire que Bacon ne sçavoit pas écrire? Bacon ne vous invite pas à le lire, mais vous force à penser. Platon est le seul mortel qui fait l'un et l'autre dans la perfection. L'homme d'esprit, l'homme sans genie doit avoir necessairement du style, et une espèce de tact, puisque sans cela il n'est rien, et le pauvre De Luc est de ce genre. D'ailleurs il a été jusqu'à l'âge de 30 ans dans le commerce, et puis il a commencé ses études. Or lorsqu'une tête pauvre commence tard à se meubler, il y | nait une défiance de soi même qui est indestructible. Voulez vous bien croire que non seulement Errata mais tout homme qui veut, fera faire des changements à De Luc. Dans son ouvrage comme il le veut. Enfin, ma Diotime, félicitons nous des cinq volumes qui seront prêts au 1 de janvier, et que nous participerons avec

une grande Reine à propos de cette dame. Il faut que je vous dise quelque chose de son epoux. On m'a dit l'autre jour et de très bonne part et on me l'a prouvé, que cet epoux a un respect et une veneration personnelle inconçevable pour le Prince d'Orange, ce qui a de l'influence dans les plus grandes affaires.

J'aurai l'honneur d'ecrire à Mr. de Furstenberg au premier jour qu'il me sera permis de penser; en attendant je vous prie de l'asseurer de mon respect. J'ai tant de lettres à ecire, que je n'ose y penser.

Adieu ma toute chère Diotime, embrassez vos chers enfants pour moi.

Σωκρατης

Madame Perrenot est de retour. Je fus hier invité avec elle et j'ai eu la force de refuser. Elle desire singulierement de me voir, et je ne desire pas moins à etudier une creature qui me paroît très distinguée.

Vous parlez de Lysis, je vous enverrai un jour une lettre, qu'il m'a ecrit, où il parle de De Luc d'une façon inconçevable; si ce n'est pas ironie, c'est un effet prodigieux de compatriotisme.



### *Lettre 2.66 – 28 & 29 novembre 1779*

Dimanche à 11 heures du soir

Ma toute chère Diotime, jusqu'ici je n'ai point de lettres de vous, ce qui me cause des peines cruelles. Pourtant je puis l'attribuer au grôs temps qu'il a fait, et j'espère que demain je serai plus heureux.

Hier j'ai diné chez le Prince.

Ce matin Camper m'a assisté jusqu'à trois heures et m'a administré un fort emetique, qui me fera du bien j'espère, mais qui m'a affoibli un peu. Le Prince et Camper ont passé chez moi toute la soirée et ne viennent que de sortir. J'ai reçu une lettre de Lysis qui n'a reçu mon paquet que depuis peu, et il ne me parle pas du vôtre qui etoit avec. Il ne sçavoit rien encore du changement arrivé. Je

dois nécessairement lui écrire, mais je vous prie de me marquer si vous lui avez donné la nouvelle, et si vous avez réponse, et quand il viendra.

Le Prince a reçu aussi une lettre de lui aujourd'hui, et lui écrit demain.

Il est heureux que Camper est dans l'affaire de l'Envie. Il me l'a détaillé. Il s'y comporte avec une sagacité que j'admire toujours. L'affaire est extrêmement vilaine, et fera renaitre les vilainies passées, ce qui n'est pas à esquiver pour cette misérable famille. Notez, mais que cela reste absolument entre nous, qu'on avoit sçu déjà y mêler et beaucoup la Princesse. Camper est venu à temps pour en tirer la Princesse entièrement, avec une habilité extrême. Que le Prince ne sache rien de ceci. |

Lundi, ce 29 de nov. 1779 à 2½ apres midi

Ma toute chere Diotime, je ne vien de recevoir votre lettre qu'à l'heure que je vous parle. Pour vous dire ma surprise en la lisant, c'est ce que je ne ferai pas. Tout ce que je souhaite, ma chère Diotime, c'est que vous gardiez ma lettre, et que dans quelque temps d'ici vous veuillez la relire, et voir si vous n'en jugez pas autrement.

La seule vraie passion que j'avois dans le coeur, que j'y ai et que j'y aurai à jamais, c'est celle d'aimer ma Diotime uniquement. Si mes relations avec vous et vos enfants cessent ou changent, je n'ai plus de plaisir ni de desir dans ce monde, et je m'abandonnerai avec une espèce de volupté à la premiere maladie qui daignera m'entamer. C'est une verité unie et simple, qui est gravée au fond de mon coeur, qui ne peut pas me tromper moi.

Croiez moi, ma chère Diotime, remettons à un autre temps s'il le faut, à parler et à juger sur ce qui se passe entre nous depuis quelque temps. Nous ne sommes ni l'un ni l'autre dans le cas d'en juger sainement. Nous sommes trop sensibles, et les coups portés sont trop profonds. Si nous etions des femmeléttes (puisque vous vous servez de ce terme) la chose auroit été finie il y a long temps, par la haine, la vengeance, la fureur, et toutes ces belles suites des amitiés à la douzaine; mais la nôtre, ma Diotime, est trop serieuse, elle tient à l'essence et il n'y a pas de force des événements humains qui peut la rompre. Et c'est aussi par cette raison que les playes | reciproques sont si douloureuses. Tout ce que nous pouvons faire jusqu'ici c'est d'en croire uniment le bon sêns qui nous dictera que

les coups portés ne peuvent être que les effets de nos souffrances reciproques, et nullement ceux d'un desir absurde de nuire. Pour moi, ma chère Diotime, je vous baise la main avec la plus respectueuse tendresse, en vous declarant du fond de ma liberté, que jamais je ne vous ai aimé, ni que jamais je vous aimerai, plus que dans le moment où je vous parle.

Voilà tout ce que j'ai à repondre à la vôtre en tant qu'elle accuse la mienne d'être injurieuse. Pour autant qu'elle l'accuse d'être trop sçavante, tout ce que je puis m'en rappeler du côté du sçavoir me paroît encore et me paroît toujours aussi vrai qu'aucune verité geometrique, et j'avoue que ce que vous me dites ou ce que vous paraissez vouloir me dire à ce sujet, est pour moi d'une obscurité si profonde, ou si etrangement enigmatique, que je n'ose y toucher. Je vous supplie, ma Diotime, pour ma curiosité, de me renvoyer cette lettre injurieuse et trop sçavante; je vous promet que je vous la renverrai tout de suite, et je vous promet même de vous la renvoyer sans vous en dire un seul mot si vous ne le voulez pas. Si à mes yeux elle justifie quelques passages de la vôtre, ou si elle m'eclairoit les obscurités dont je vien de parler, je vous le dirai avec les mêmes expressions que je me le dirai à moi même dans mon coeur, si vous le voulez, s'entend. Si je n'y trouve pas cette justification, ni ces lumieres, je me tairai. |

Ma toute chère amie, j'allois finir ma lettre, mais je ne le puis pas. J'ai quelque chose sur le coeur. S'il ne s'agissoit que de remettre en train un commerce de lettre, je n'en parlerai pas, mais il s'agit ici de rendre la santé à notre amitié qui souffre.

Je vien de relire pour la vingtieme fois je crois le passage obscur de votre lettre, et j'ai relu celle, à laquelle ma lettre trop sçavante etoit la reponse; je crois avoir trouvé le mot de l'enigme. Je vous le dirai, ma Diotime, par la raison que je ne veux plus avoir rien de caché pour vous, mon amie. Si j'ai mal deviné, ce qui se peut pourtant (quoiqu'alors je n'y comprend rien) vous me le direz tout simplement, et moi j'avouerai tout simplement que je suis un sôt; si j'ai bien deviné, vous me l'avouerez simplement, et j'y ferai une reponse à part, laquelle je vous jure ne fera ni mal ni deplaisir à personne au monde. Le mot est jalousie. Si je n'avois pas relu la vôtre du 18 je n'y serois venu, jamais, supposé que j'ai deviné juste.

Vous jugez très aisément vous même, ma Diotime, que si le soupçon de cette idée se nichoit pour une quinzaine de jours seulement dans nos têtes, ce seroit de nouveau un germe de misères et d'altercations contre lesquelles tous les efforts que nous pourrions faire pour parvenir enfin à une jouissance tranquille de l'amitié, ne suffiroient pas peut-être. Et c'est la raison que j'ai cru de mon devoir indispensable d'en parler. Encore une fois, si j'ai mal deviné, vous ne vous en fâchez pas, vous vous mocquerez de moi tant que vous voulez, cela ne me fera rien, mais de mon côté je ne veux pas qu'il y ait rien de caché dans mon ame pour vous, de ce qui nous regarde du moins. Et même rien en tout sêns.



### *Lettre 2.67 – 2 décembre 1779*

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek Münster, Gallitzin  
Nachlaß, Kapsel 19 [lettre 124].*

La Haye, ce 2 de dec. 1779

Ma toute chère Diotime, je vous écris par le besoin que je me sens de m'entretenir avec vous. C'est un aliment dont je ne sçaurois me passer. Je n'attends pas de vos lettres aujourd'hui: 1°. vous ne m'en avez guère promis dans la dernière. 2°. le temps est si affreux que la poste aura de la peine à arriver, et je ne sçai même quel sera le sort de celle ci. Nous sommes tellement submergé ici, que le chemin de La Haye à Leide est presque impracticable, et par consequent c'est une des raisons qui m'empêchent d'aller à Warmont cette semaine.

Avant hier je dinai chez Camper à votre hôtel. Le soir je vis pendant une heure chez le Prince, n'ayant pas plus de temps, Mr. ... (je ne me rappelle pas bien son nom), très célèbre physicien, electricien et scrutateur de l'air fixe. Je fus bien fâché de ne pouvoir passer la soirée avec lui, et il est déjà parti pour Londres. Pourtant tout le temps que je l'ai vu, cet homme a parlé et seul, non rapidement et en babillard, mais très pôsement et toujours exactement sur le même ton de l'octave en regardant presque continuellement la terre. Dans son discours il n'y avoit ni pause, ni point, ni virgule, et pourtant en le comprenoit fort bien. Je ne

sçai qui de nous dans le Conseil ou de moi étoit le plus frappé de ce qu'il nous disoit. Depuis deux ou trois ans il avoit fait la reflexion, que des règnes de la physique le vegetal avoit été le moins observé, et par consequent il l'avoit pris pour l'objet de ses recherches. Il vient de publier un livre la dessus en anglais, et il le donnera tout de suite en françois avec des augmentations. Vous pouvez juger que le livre n'est pas mauvais, puisque Camper travaille déjà à en faire un extrait.

Cet homme me paroît né avec ce coup d'oeuil qu'il faut à mon avis dans toutes les sciences, c'est à dire cette maniere de voir les objets d'autres côtés que les autres hommes voient, ce qui est le seul et vrai moien de faire des decouvertes et d'apprendre du neuf. Il est le premier des hommes je crois qui a vu que les feuilles ne sont pas essentielles à un arbre; le premier qui a reconnu que l'arbre dort, veille, se nourrit, digère, se decharge, opère et travaille dans l'air, aime la lumiere etc. J'avoue que d'autres ont soupçonné quelques unes de ces facultés, mais il faut voir les experiences que cet homme a fait, qui me paroissent admirables, et qui doivent servir de base des decouvertes les plus curieuses. Aussi-tôt, ma chère Diotime, que je sçaurai, soit par le livre soit par Camper, quelque chose d'entier sur ce sujet, je vous en ferai part.

Ce matin, une demie heure avant que je devois aller au Conseil, Mr. Vogt venoit me voir. Il avoit beaucoup de mecontentemens contre quelques domestiques, et il m'apporta un tas de comptes du menâgé etc. N'ayant absolument pas de temps, je l'ai prié de revenir samedi matin, et de ne rien faire en attendant et jusqu'à ce que nous nous serions parlé.

Voici je crois de quoi il s'agit. J'avois toujours compris | que le Scholiaste fit apporter le diner et le souper pour sa maison d'une auberge qui est exactement vis à vis de lui, et qui lui avoit été recommandée par l'Errata; mais il y a huit ou neuf semaines que, me trouvant chez lui à l'heure de son diné, je les felicitai de cette commodité que j'avois supposée. Il me dit que ce n'étoit pas, et qu'il avoit fait un accord avec Mr. Du Pré (c'étoit déjà bien du temps avant le retour du Prince) de lui envoyer son manger tout préparé de l'hotel. Je n'y ai plus pensé depuis, et j'ignore quel est l'accord, et si le Prince le sçait ou non; mais ce matin en voiant le compte du boucher etc, j'ai bien vu qu'il étoit impossible que tout ce qui s'y trouvoit auroit pu être consumé dans votre maison pendant le mois de ce compte. Enfin je verrai samedi comment cette affaire est, et si je pourrois le



regler avec Mr. Vogt sans le Prince, pour lui menager des desagremens avec le Scholiaste, ou si nous devons lui en parler. En tout cas vous en sçavez le resultat.

Mad. la Scholiaste a presentement un mouleur d'Amsteldam qui reussit et qui leur plait, c'est beaucoup dire; le buste de la Princesse a été coulé avant hier à creux perdu avec assez de succes jusqu'ici. Si j'étois sculpteur en marbre je crois que je travaillerois avec trop de hardiesse, pour avoir besoin d'une si petite et dangereuse ressource. Camper est de mon avis, et j'ai appris que ni Bouchardon, ni Pigal, ni Costou ne s'en sont jamais servi. |

Sage et sacrée Diotime, ma chère amie, comme il est apparent que vous recevrez celle ci le 6, l'anniversaire de notre chere Mimi, permettez que je vous en felicite du fond de mon coeur, et agréez mes voeux les plus ardents et les plus sinçères, que l'adorable Mimi vous paie richement de toutes les peines que vous vous donnez pour la rendre digne d'un throne et le modèle de toutes les femmes.

Je vien de lire dans la Gazette de Cologne que votre electeur est parties pour Bon. Cela me fait une peine extrême, puisque je suppose que le Heros est avec. Je sens trop ce que c'est que le vuide de l'absence dans l'amitié, sur tout dans la disposition où je me trouve, pour ne pas être sensible à la douleur que j'aurois à votre place.

J'ai eu encore un paquet mss de De Luc, que j'ai du lire; il y attaque Praestly. Vous sçavez que Praestly, etant le prince des materialistes, s'est confessé chretien dans le dernier de ses ouvrages, ce qu'il ne peut faire comme vous jugez sans jetter sur le christianisme un ridicule tout nouveau, et qu'il n'a pas dans tout autre système. Mon homme, assez bête pour dire à Praestly quelque part: vous attaquez l'immaterialisme et vous defendez le christianisme, parceque vous sçavez bien qu'on croit encore beaucoup moins au christianisme qu'à l'autre.

Adieu ma toute chere Diotime, embrassez tendrement vos enfants de ma part, et pendant les jouissances du jour donnez un instant de regrêt à votre

Σωκράτης

*Lettre 2.68 – 6 décembre 1779*

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek Münster, Gallitzin  
Nachlaß, Kapsel 19 [lettre 125].*

La Haye, ce 6 de dec. 1779

Ma toute chere Diotime, voila le second jour de poste que je ne reçois aucune nouvelle de vous. Je n'auroit jamais cru ce phenomene possible. Un jour viendra que vous rendrez justice à la fidellité de votre ami, et que vous rougirez des traits sous lesquels vous avez cru la peindre dans vos lèttres. Si je verrai ce jour, Dieu le sçait. L'état où votre silence m'a mis, doit finir d'une ou d'autre façon, et l'ordinaire prochain en decidera irrevocablement.

Comme dans ma derniere je vous ai escrit touchant quelques plaints de Mr. Vogt, je me crois obligé de vous ôter les peines que cela aura pu vous donner. Mr. Vogt a été samedi chez moi. Tout est en ordre dans votre maison. Il est vrai que Du Pré avoit fait un accord avec le Scholiaste pour lui fournir sa table de l'hôtel, mais cela ne s'est pas fait à l'insçu du Prince. Tout ce qu'il y a à redire, c'est que le bon Du Pré a fait trop le genereux. Il a fait l'accord pour *f* 15 par semaine, et vous sentez que c'est à trop bon marché. Et voila ce qui Mr. Du Pré representera au Scholiaste, ce qui finira cette affaire. Pour le reste Mr. Vogt est content de Du Pré, et des autres, et il n'y aura pas de plaintes au Prince.

Samedi et dimanche j'ai passé 40 heures chez moi, le temps etoit affreux, mais à la faveur de ce temps et entourré | de mes medicines, j'ai achevé un ouvrage ennuieux, qui m'avois pêsé depuis huit mois horriblement, ce qui me fera du bien même à ma santé j'espère.

J'ai été invite pour demain à la fête du vieux greffier; j'ai cru de mon devoir de l'accepter, mais avec quelle allegresse, vous pouvez le juger. J'ignore à qui je dois cette galanterie. Je serois bien trompé si c'etoit à Marthe. Le seul plaisir que j'aurai au milieu de tant d'amis et d'amies, sera d'être habillé en gala et de celebrer en idee la fête de ma chere Mimi.

La caisse avec les feux d'artifice pour mon cher Mitri ne peut partir qu'après demain d'ici, mais je la recommanderai autant que je puis.

J'ai reçu une lettre de Mr. Campill. Je ne vous dirai pas ce qu'il dit de vous. Il me pria d'acheter des instruments d'optique dans une vente; mais la lettre vint trop tard pour pouvoir les examiner. On ne doit pas acheter ces sortes de machines dans une vente, elles coutent chers, et toujours il y manque quelque chose, et ce quelque chose est souvent très difficile à acquérir.

Camper a proposé la reconciliation de l'Envie à sa famille, ce qui a été rejeté tout nêt. Si l'Envie entame un proces, on pourroit voir encore les crimes du père, prouvés apres sa mort, ou plus-tôt c'est inmanquable. |

La ville d'Amsterdam a notifié au Prince qu'elle ne veut avoir aucune affaire avec le Duc et le Grand Pensionnaire, mais avec lui, et qu'elle veut avoir une flotte formidable, sans quoi elle ne paieroit rien. Ce dernier article est ridicule, car on peut la contraindre. Il seroit difficile de montrer ici celui qui se conduit bien dans la conjoncture presente. Puissante Republicque, que tu es meprisable dans la paix!

Adieu ma toute chère Diotime, mon ame embrasse la vôtre; benissez vos chers enfants de ma part.

Σωκρατης



### *Lettre 2.69 – 20 décembre 1779*

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek Münster, Gallitzin  
Nachlaß, Kapsel 19 [lettre 126].*

La Haye, ce 20 de dec. 1779

Je vien de recevoir la vôtre, ma chère Diotime, et j'avoue que vous vous tirez de la en personne d'esprit. Enfin embrassons vous, ma toute chère amie, quittons nos folies, cherchons la sagesse à l'envi l'un de l'autre, et aions soin avant tout, que nos defauts ne degenèrent en vices. Jamais je n'ai étudié l'homme avec tant d'ardeur, et de succes peut-être, que depuis quelque temps. Vous en jugerez un jour, apres que le Simon sera fini, ce qui sera cette semaine peut-être s'il plait à

Apollon et Minerve. J'y ai raïé la mammelle de Venus puisqu'elle vous offensoit. Dans ma suivante je vous dirai comment j'ai réparé ce passage.

A la fête du Greffier j'ai été reçu à merveille. Je me suis mis à côté de Marthe et du prêtre. Marthe fut un peu decontenancée au commencement, mais cela passa et on fût gai. Notez que Marthe a prié instamment mon ancien ami et confrère Van der Hoop de me dire, qu'elle étoit infiniment sensible de ce que j'avois abandonné totalement sa maison, où j'avois été autrefois si bien avec elle et son mari, et que c'étoit un changement dans sa vie. Elle me l'a fait repeter par deux autres encore, | ainsi j'y vais demain, et si l'occasion se presente, elle aura son paquet.

Ce n'est pas la seule histoire flatteuse qui m'est arrivée depuis.

Mad. Perrenot avec laquelle j'avois passé une soirée chez l'Errata, m'a fait dire et lire de plusieurs façons son empressement de m'avoir chez elle. Enfin j'y ai été ce matin. En entrant je vis sur sa table entre autres livres le Catechisme de Chais ce qui me deplut, mais lorsqu'elle parut, j'avoue que je fus frappé de sa franchise noble et du compliment qu'elle me fut. Elle me dit en propres termes tout d'abord: Monsieur, depuis deux ans une des choses que j'ai le plus désirée, c'est de vous avoir pour ami. Je sçai ce que c'est que l'amitié, pour y parvenir il faut bien se connoître; je vous prie venez voir ce que je suis. La raison que je ne vous ai pas recherché plus tôt est, que je vous sçavois un attachement que j'ai dû respecter. Ensuite elle me parla de Diotime.

Avouez que ce debut n'est pas ordinaire. Je lui ai promis de l'aller voir de temps en temps, et je sçaurai bientôt ce que c'est.

Ma Diotime, j'ai commencé par mes bonnes fortunes. Il faut que je passe aux mauvaises. De Luc m'a fait lire une lettre de sa Reine qui lui donne un congé illimité pour | son livre, et par consequent à moi un coup de poing, si vous vissiez le paquet de ses billets sur ma table vous parieriez sur moi, si votre ame est encore ouverte à la pitié, que le Scholiaste est discret en billets!

De Luc est un homme extraordinaire. Je n'ose plus l'aller voir. Lorsque je vien chez lui il me fait jâzer, et deux jours apres je reçois tout ce que j'ai dit, soit approuvé, soit condamné, transformé en nouveau chapitre ou longue note de son livre, ou de sa preface car ces deux choses sont deja confondues. L'autre jour nous disputames sur l'origine des langues, et comme je ne pouvois lui convaincre

de mes idées la dessus, je lui dis que j'avois un systeme sur ce sujet que je tenois caché mais que pourtant je voulois bien lui dire, sçavoir que nous autres hommes nous n'avions pas naturellement la faculté de parler, mais que nous avons eu l'honneur de servir d'animaux domestiques à des êtres beaucoup plus parfaits, dont la race etoit etteinte et chez qui la parole ou le son n'etoit pas signe, mais l'idée même, de façon qu'on se fourroit reciproquement les essences des idées dans les oreilles, et pas des sons qui n'avoient aucun rapport aux idées; et que c'etoit de la que nous avons appris à attacher du bruit aux idées.

Je me flattois qu'il riroit de ma sottise; point du tout. Il fût pensif et s'ecria: voila le plus lumineux système de metaphysique qui soit possible de voir. J'y reconnois mes anges; notez | qu'il n'ecrit Dieu sçait combien sur les anges, et que je ne desire pas de voir. Je lui ai demandé pourtant si ses anges avoient des plumes. Non, point de plumes, me dit-il. C'est une ignorance crasse qui l'a fait croire et le genèse n'en dit mot. Alors je l'ai injurié, je l'ai appellé herethique, athée, pelagien, arrien etc. Il a perseveré et les anges n'auront point de plumes.

Ce matin je viens chez lui, et à ma grande confusion il me repète mot à mot les sottises que vous venez de lire. Mais quel fut mon ravissement lorsqu'il me pria les mains jointes, de lui permettre de mettre cela dans son livre, mais il ne me nommeroit pas si je ne le voulois pas. Je le regardai fixement et un moment je nous croiois exactement fols tous les deux. Revenu de mon extase je lui l'ai permis, sans me nommer pourtant.

Il a d'ailleurs quelques fois le style noble jusqu'au sublime. Voici mot à mot un passage où il apostropha les materialistes: « quelle idée se feroit un organiste de son orgue, s'il ignoroit, ou ne vouloit pas reconnoitre, que quelqu'un par derriere en a enflé les soufflets ». Le Prince n'a pas voulu que je fusse de remarque sur ce passage, ainsi il restera comme il est pour la Reine. |

L'autre jour j'ai diné chez Thulemeyer, qui me presenta un homme qui vouloit me connoitre et qui avoit à cette heure du temps à lui. J'avoue à ma honte que je demandai qui c'etoit; c'etoit Mr. Euler, qui a à present les apres diné à lui.

Voici les extraits de livre de Mr. Ingenhaus de Breda, que vous avez désiré de voir.

Adieu ma chère Diotime, embrassez vos chers enfants pour moi je vous prie, et faites agréer mes respects au Grand Homme auquel je compte d'écrire dans peu de jours. Adieu.

Σωκράτης

Je vous prie de me donner des nouvelles de Lysis. Je ne lui écrirai pas avant que je les aie. Est il vrai qu'il est mêlé dans les querelles presentes à Genève?

Le Prince a dit que le Puisegur se trouve dans une caisse dont vous avez la clef. |

Camper vous écrit, mais il me charge pourtant de ses respects pour vous. Son second fils sera drossart de Eindhoven dont il paie f25.000.

Mr. Stosch ne se sert pas de mes conseils, et il s'en trouverez bien mal.



### *Lettre 2.70 – 23 décembre 1779*

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek Münster, Gallitzin  
Nachlaß, Kapsel 19 [lettre 127].*

La Haye, ce 23 de decembre 1779 le soir

Ma toute chere Diotime, je n'ai pas encore des lettres de vous. Je l'attribue au temps qu'il fait et qui est horrible. Hier la mer fût assez calme à 8 heures du matin, et à 9½ elle fût si furieuse que personne à Scheveningue se souvint de l'avoir jamais vu de si mauvaise humeur. Elle jetta son ecume par dessus l'église. Deux barques de pecheurs qui arrivèrent, perirent à un quart de lieux du rivage. Et il ne fût pas possible de sauver aucun homme; dix sont noyés. A present il fait calme, mais l'eau n'a jamais été aussi haute qu'elle l'est. Les prés derriere moi sont tout couverts, et le chemin de Rijswijk est sous l'eau. Enfin tout cela peut ralentir le mouvement des couriers, mais ne doit pas diminuer notre assiduité à

nous écrire à chaque ordinaire, ne fût ce qu'un mot, si notre situation n'en permet pas d'avantage.

Je vous supplie, ma toute chère Diotime, de relire de temps en temps ma penultieme lettre, la premiere où je fus absolument contraint de vous peindre ma vraie situation passée avec vigueur. Je vous prie de l'appliquer à toutes les circonstances où je me suis trouvé, en tant que les details vous en peuvent être renoués, et de penser apres ce que votre Socrate a dû souffrir. Je ne dis pas ceci | comme vous jugez, ma chère amie, pour faire le moindre reproche, puisqu'il n'aura plus exister parmi nous, mais afin que nous jugeons l'un de l'autre avec plus de verité.

Avant hier je n'ai pas été chez Marthe comme j'en marquai le desir dans ma derniere. Je fus un demie heure chez le Prince, qui souffre de nouveau de ses spasmes. Mais cela ne doit pas vous inquieter. Il me donna trois lettres que je pris avec; une du Prince *Χιω* l'Ancien, qui m'a extrêmement touchée, quoiqu'il me paroît qu'il ne fait pas tout pour faire cesser ses malheurs, et alors on cesse presque de paroître malheureux au yeux des autres. L'autre etoit de Stosch qui m'a fâché beaucoup puisqu'il ne prend aucun des trois partis que j'avois proposé, et qui furent parfaitement approuvés par le Prince et le Cachalot. Je m'en fâche puisque je pourrois prouver geometriquement que tout autre parti lui causera des peines bien plus considerables que celles qu'il auroit pu craindre en suivant mes conseils. Enfin ce n'est pas la premiere fois que je joue le triste role de Cassandre.

La troisieme etoit celle de Lysis où j'ai vu avec douleur que sa Suisse ne le garantit pas des mauvaises fievres, quoiqu'il se portoit beaucoup mieux. Le Prince en me remettant cette lettre me dit que Lysis y avoit de l'humeur. Je mis la lettre | en poche sans y repondre. J'ai lu la lettre avec attention et j'ai été frappé d'y trouver tant de tranquillité et pas ombre d'humeur, ce qui me fit un double plaisir. Aujourd'hui j'ai rapporté la lettre au Prince et je lui ai dit que dans la même situation de Lysis j'aurois eu cent fois plus d'humeur selon toutes les apparences. Enfin, lorsque le Prince sera un peu retabli de son spasme, je lui parlerai la dessus autant que je crois le devoir, et je sçaurai du moins ce que lui roule dans la tête par rapport à ces affaires.

Je vous supplie, ma Diotime, de penser que le sort de Lysis m'intéresse, de m'en parler, de me dire ce qu'on médite, ce qu'on veut, ce qu'il désire. Je dois lui écrire nécessairement, et je ne le puis faire avec quelque utilité, qu'en sachant la carte du pays. Si le triangle est tellement un, que toutes les facultés des trois font masse ensemble, et qu'alors le triangle sçait mettre de l'harmonie dans ces masses de la même façon que nous la demandons dans l'individu, le triangle aura de la force et de la consistance. Ma chère Diotime, adieu jusqu'à tantôt. Mr. Schultz m'interrompt.

Hier matin j'ai passé la matinée chez Mad. d'Aylva, que je vois quelques fois, mais jamais sans me reprocher de ne vous l'avoir pas présentée à la campagne. Si elle avoit eu le bonheur de passer un peu dans votre école, elle en auroit bien profitée. Elle se donne à la lecture. Elle a lue, mais ses peu de connoissances sont des petites masses sémées au hasard dans son imagination et ne groupent pas; d'ailleurs ce n'est pas avec de ces têtes robustes qui sentent d'elles même les convenances et les disconvenances reciproques de ces petites masses éparses d'idées qu'elles portent dans l'imagination; enfin je sens à cette heure mon incapacité à prescrire un plan raisonnable de lecture à une tête donnée qui n'est pas de la plus grande espèce.

Hier j'ai passé ma soirée en compagnie avec Mad. Perrenot et demain je soupe chez elle, mais encore en compagnie, ce qui ne m'accomode pas. Elle a un goût extrême pour la musique, et une sensibilité morale comme je n'en ai guère vu. Lorsque j'aurai les occasions de la voir seule, j'étudierai tout de suite cette sensibilité. C'est cette faculté que je commence à connoître, et j'ose dire que je commence à mener comme il faut dans moi même; j'avoue qu'elle est encore au manège, mais bien bridée et bien montré. Je prétend d'en faire un coursier superbe, dont tous les mouvements doivent être nobles et bons, même pour le combat. Enfin, Mad. Perrenot n'est pas jolie, mais ses yeux ont quelque chose de si angélique, de si tendre et en même temps de si profond, qu'ils doivent intéresser tous ceux qui ont du tact. Hier au soir nous avons aussi l'aimable philosophe, qui avoit pris la précaution de mettre le cinquième volume de son ouvrage en poche, et nous gratifia de la lecture de quelques chapitres plaisants à



ce qu'il nous a dit. Je vis avec plaisir dans les yeux que je viens de vous decrire, que Mad. Perrenot sçavoit mesurer le total entier de l'aimable philosofe, que j'appellerai dorenavant le Baromètre.

J'embrasse avec fureur ma chère Mimi et mon cher Mitri. Ce que Mr. de Furstenberg en escrit à Camper me fait le plus grand plaisir. J'aurois pris la liberté de joindre ici des almanacs pour eux, mais les beaux ne sont pas encore arrivés. En demandant aujourd'hui à Dethune des nouvelles de mes almanacs, il me montre un très bel exemplaire de mes cinq petits ouvrages et me dit qu'il venoit d'en refuser cent florins. Je me mocque de lui comme de raison. Il me repond Monsieur, dans peu je vous ferai voir un Homme et ses Rapports qui me coutera bien d'avantage que cela. Je lui demande s'il est fol. Non, dit-il, car c'est en manuscrit. Comment en manuscrit? En manuscrit de votre propre main, avec votre nom dessous, et celui de Mr. Fagel sur le titre, le tout de votre propre main. Et comment relié? En maroquinage à large dentelle. Si vous voulez me promettre, dit-il, de ne le dire à personne, je vous dirai comment et par qui je l'ai, lorsque je vous montrerai le livre, mais pas avant. Je lui ai tout promis, car j'étois curieux. Notez que c'est le seul exemplaire qui existe et que j'ai envoyé à Fagel, auquel la lettre fut adressée, car l'exemplaire que Mr. de Rhoon avoit, nous l'avons brûlé ensemble, et il s'est servi apres de la belle reliure comme de portefeuille. Vous jugez, | ma Diotime, que ce n'est pas tout à fait plaisant, et si la chose vient de Marthe, j'aurai soin que le livre soit vu dans la boutique de Dethune.

Le Prince m'a dit que vous renvoiez Joseph. Y a-t-il eu encore des vilainies? Dites moi un mot je vous prie de Hansje; se comporte-t-elle bien?

Ma tendresse pour le Comte de Calenberg n'est pas trop bien payée, il y a pres de deux mois que je lui ai envoyé sa chère canne miraculeusement raccommodée, avec une lettre tendre, qui commence: Mon tres cher et tres aimable Comte. Point de reponse. Mais vous aurez la malignité peut-être de rire de mon infortune.

Le Comte Obdam est presque mourant, et peut-être mort au moment où je vous parle. Le publiq a deja disposé de tous ses emplois. Pauvre Rosette.

Si le temps et mon rhûme le permettent, je passerai le samedi et le dimanche à Niethuis pour inhumer dans votre appartement de sublimes idées. Adieu, ma sublime Diotime, mon ame embrasse la vôtre avec la plus vive tendresse. Adieu.

Σωκράτης



**Lettre 2.71 – 26 & 27 décembre 1779**

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek Münster, Gallitzin  
Nachlaß, Kapsel 19 [lettre 128].*

La Haye, ce 26 de dec. 1779

Ma toute chère Diotime, je n'ai pas reçu de vos lettres; cela ne m'étonne pas et c'est précisément parceque ce ne m'étonne pas que cela ne m'inquiète pas par rapport à votre santé precieuse et à celle de vos chers enfants.

Je vous ai parlé dans mes dernieres de Mad. Perrenot, et comme la connoissance que je vien de faire avec elle fait à peu près un epoque aussi important dans ma vie que celle que j'avois le bonheur de faire avec vous, il me semble ma chère amie, que je vous en dois l'histoire.

Vous vous rappelez peut-être que l'Errata m'a parlé souvent de cette personne, et qu'elle desiroit beaucoup que je fisse sa connoissance. Plusieurs personnes et meme son mari me disoient à peu près les meme choses, et comme vous me connoissez assez brut et inpoli, j'y repondai fort mal. Ce que je ne sçavois pas c'est que la dame en question avoit expressement il y a un an et demi accroché l'Errata pour avoir l'occasion de nous voir, vous et moi, dans l'esperance de rencontrer des personnes qui parleroient le langage de son coeur ou de son âme, lequel elle ne pouvoit faire comprendre à personne.

Enfin, apres mon dernier retour de | Munster je fus invité avec tant d'empressement chez l'Errata, avec elle et plusieurs autres personnes, que j'y allois. J'entrai dans la chambre avec beaucoup de gaieté factice et un petit aise vain d'avoir été tellement recherché. On me presenta à la dame en question, qui me frappa et qui me parût une fille de 17 ans. Elle etoit fort decontenancée et

timide, et j'avoue que je me trouvois singulièrement affecté. Je me mis à ses côtés, et je ne me souvien pas d'avoir tant jâsé et tant débité de misères que dans cette soirée. Elle m'invita de venir chez elle, mais le lendemain elle devoit partir pour huit ou dix semaines dans une commission avec son père, qui est president du plus haut tribunal de la Republique. Pendant cette absence j'oublois la belle, mais pas assez pourtant pour ne pas questionner de temps en temps ceux qui la connoissoient et ses parants comme Lichtenberg et autres. L'un me dit qu'elle estoit fort bonne, l'autre qu'elle avoit de l'esprit, un autre qu'elle estoit assez aimable, etc., mais tous convinrent en ceci, qu'elle avoit des singularités qu'on ne pouvoit comprendre. Ce dernier article me donna quelque curiosité. Lorsqu'elle fut de retour, je ne pensois plus à elle, mais je fus reveillé par de nouveaux compliments. Me trouvant un jour chez le Barometre, il reçut un billet de la dame, où je fus grandement nommé, et avec quelque reproche. Comme il devoit repondre je lui dictai des compliments vagues, qui comme vous sçavez, tombent quelques fois de mon cervaux comme des pierres tomberoient d'un sac de pierres suspendu, qui crève. Pourtant ces compliments me pesoient sur la conscience et un beau jour, en sortant du Conseil, je vais chez la dame, qui me reçut moitié coiffée moitié habillée, car elle devoit diner en ville. Elle me fit le compliment que je vous ai marqué je crois, apres quoi je sortois. Deux jours apres je fus invité avec la belle, son mari et le Barometre chez Errata. J'y vîns; je souffrai beaucoup des maux de dents, et le Barometre en entonnant son ennuyeux ouvrage achèva d'empoisonner ma soirée, et je ne voulois pas rester à souper; en sortant Mad. ... s'approcha de moi et me pria instanment de souper chez elle avec la même compagnie pour le vendredi passé. J'y fus expressement une demie heure trop tôt pour la voir seule. Elle me tint un discours tout à fait extraordinaire et nous fumes tous deux comme | des personnes qui se sentent, mais qui ont beaucoup trop à se dire pour le temps qui leur reste; ainsi ce discours fût peu lié, mais significatif pourtant. Les autres arrivèrent, j'etudia la dame, et si j'excepte quelques frases hollandoises très riches qu'elle m'adressa à table, je l'aurois prise pour une personne exactement du même etage et du même composé que les convives.

Je partis fort content de ma soirée et dans la ferme resolution de travailler le lendemain chez moi avec la plus grande tranquillité. Mais le matin du lendemain

elle m'écrit: « Il me couteroit trop d'attendre jusqu'à jeudi. J'ai trois heures à vous donner seule ce soir. Vous permettrez que mon mari soupe avec nous. Si vous m'accordez ces trois heures, je croirai avoir trouvée une chose bien rare et bien précieuse. »

Vous sentez bien, ma chère Diotime, que je ne manquois pas au rendez-vous ... mais il faut vous dire auparavant quelque chose de sa figure. Elle est petite, très peu d'enbonpoint, et si elle pèse cent livres se sera beaucoup. Sa physionomie a une quantité de profils, | qui ne disent pas la même chose et qui ne se ressemblent pas. Mais tous ces profils intéressent et vous invitent à y étudier quelque chose. Pour ses yeux il est vrai comme l'Errata le dit qu'ils ont quelque chose d'angélique; c'est le seul épithète qui leur convient. Ce corps est habité par l'âme la plus élevée, la plus forte et en même temps la plus douce dont j'ai idée. J'avoue que jusqu'ici ce n'est qu'une apparence, mais cette apparence a tellement l'air de la vérité pour moi, que si je m'y trompai, je ne me connoitrois plus moi-même.

Enfin, six heures sonnées j'entre chez elle, et après quelques propos vagues, elle commence et me dit: je ne sçai par quel organe, ni par quel moi je sens, mais je sçai que je sens et que j'ai sentis depuis quelques temps que je puis tout vous dire sans scrupule; et la-dessus elle me fait l'histoire de son enfance, de son éducation, des principaux événements de sa vie, de ses actions, de ses vertus, de ses défauts, de ses travaux pour les arranger ou pour les détruire, de ses progrès, de ce qui lui reste à faire, des moïens qu'elle emploie, du succès qu'elle en espère et des maux qu'elle en craint. Pendant ce discours j'aurais donné quelques fois un bras ou une jambe que vous fussiez | présenté, bien rassuré que vous auriez avouée de n'avoir jamais entendu quelque chose de pareil.

La psychologie morale a été son étude favorite dès l'enfance. Elle s'est créée cette science pour elle-même, et en cela elle n'a besoin d'aucun livre; car si je ne le vois pas de mes yeux, ou que je ne l'écoute pas de mes propres oreilles, je ne croirai pas qu'un mortel puisse aller au-delà dans la connaissance de l'homme et de soi-même, ou puisse faire des expériences plus fines et en tirer mieux tout le parti possible que cette personne totalement extraordinaire.

Plusieurs fois pendant son discours je me sentai fier de pouvoir la comprendre. Elle avoit vu il y a long temps notre Théorie de Psychologie, et on en voyant

quelque chose dans l'Aristée. Elle avoit traduit son langage dans le nôtre, puisque cela lui paroit plus commode, et cela n'ajouta pas peu à mon étonnement lorsqu'elle me parla notre langage avec autant de facilité que nous aurions pu faire nous même.

Vous voyez, ma Diotime, qu'elle est l'espèce de son intellect. Si un mortel en a 101, j'y met 101 pour elle. Pour sa velleité, elle doit être prodigieuse, | ce qu'elle m'a bien démontrée dans son histoire. Pour sa sensibilité morale, elle est excessive et tout à fait extraordinaire, mais les moiens qu'elle a employée pour la brider, les effets et les sensations qui en ont resulté devroient être connus de tout le monde. Le tact de son juge moral est admirable. Elle a beaucoup lu mais sans ordre, principalement des poësies, et de la philosophie morale, et dans sa precieuse jeunesse beaucoup de romans. Elle s'est faite elle même dit-elle un système de bonheur indestructible. Elle n'a point d'enfants encore, mais elle souhaite une fille, disant que si cet enfant pût lui donner la conviction qu'elle ressembleroit à sa mere par les defauts et les vertus, elle parieroit son existence qu'elle en feroit la creature la plus heureuse de l'Univers, quel que peut être son sort; et je la crois presque. Par rapport au catechisme, dont je vous ai parlé dans une autre lettre, je suis hors de toute inquietude comme vous jugez, et la dessus je pourrois vous donner une histoire charmante de son enfance; mais il vaut mieux de vous la raconter un jour, ou de la mettre dans une autre lettre, où la personne est moins designée.

Vous voyez, ma Diotime, que toutes les parties de sa com|position sont riches à l'exces. Elle le sçait et elle me dit que si elle n'avoit pas eu des l'enfance par instinct un souverain mepris pour le vice, elle auroit été vicieuse tout de bon, et tellement qu'on auroit parlé d'elle. Vous comprendrez aisement par ce tableau, que la bonne Errata ne fut pas accrochée pour ses beaux yeux.

Je voudrois, ma Diotime, que vous eussiez cette personne à Munster. Je suis assureé qu'en moins d'une heure, peut-être dans le moment, vous vous sentiriez l'une et l'autre et vous ne la permettriez pas de s'écarter un moment de vos côtés. Il y a entre vous des ressemblances si prodigieuses, que je n'ai jamais vu rien de pareil, non seulement dans plusieurs grands traits du caractère, mais même dans les nuances les plus fines et les plus deliées.

Il est presque certain que je me lierai avec cette personne, et tout de bon. J'ai beaucoup raisonné la dessus, mais je crois qu'aucun raisonnement sera assez fort contre les attraits d'un tel caractère et contre la franchise avec laquelle elle me traite. D'ailleurs, il y a fort long temps que j'ai été lié avec le mari qui m'a toujours aimé extrêmement, et que j'avois négligé contre toute raison; c'est un excellent | homme et reconnu pour tel de tout le monde, quoiqu'il est d'une classe beaucoup inferieure à celle où appartient Madame son epouse, qui est sans contredit de la premiere de toutes les façons.

Lorsque je pense à ces liaisons intimes d'amitié, comme il en existe entre nous, comme vous en avez contractée avec Furstenberg, comme j'en vais contracter avec elle, quelque absurde que cela puisse paroître à d'autres, je ne puis m'empêcher de croire qu'entre des ames homogènes ou homologues, comme il vous plaira, il y a une action reciproque, même sans qu'on se connoit, qui influe sur les evenements de la vie, et les dirige à notre insçu tantôt avec et tantôt sans effet, suivant la force des obstacles qu'elle trouve, soit dans le physique, soit dans la société.

Lundi, ce 27 de dec. 1779

Ma toute chère Diotime, je ne pouvois recevoir rien de plus agreable à mon jour de naissance qu'une lettre de votre main; mais lorsque j'y voiois l'histoire de vos maux, j'avois le coeur si singulierement serré, que j'avois besoin de plusieurs minutes pour remettre mon physique et mon moral en ordre; et si la formation de l'état de guerre qui tombe à la fin de l'année ne | ne sic nous occupoit actuellement beaucoup au Conseil, je ne doute pas que je n'eusse été à l'heure que je parle sur le chemin de Munster. Je me sens plus lié avec vous, ma chère Diotime, que jamais; et si quelqu'un m'ôta l'esperance d'achever ma carrière dans tout endroit que vous habiterez, aussi tôt que je pourrois quitter mon emploi avec sagesse, je crois que j'en mourerois de douleur ou de consommation; ce qui est certain c'est que je ne prendrai jamais aucun engagement quelconque qui pourroit être un obstacle au remplissement de ce desir, lorsque l'aurore de ma liberté commence à luire. Ceci est conforme à tout ce que je vous ai dit dans mes precedentes et aux sentiments vrais et reëls que je vous ai parlé, que je vous porte, et que je vous porterai toute ma vie.

J'ai été ce matin tout d'abord chez Camper, à qui j'ai communiqué la plus grande partie de votre lettre. Il a passé la soirée chez moi, nous avons beaucoup parlé sur vos maux. Il trouve le souffre un excellent remède qui pourra vous faire du bien et jamais du mal. Pour le beurre de cacao c'est un remède de Sanchez, et il le désapprouve absolument et le trouve plus qu'inutile. | Il veut absolument que vous aiez soin de vous habiller plus chaudement, et sur tout de vous servir dans vos promenades de bottes ou de bottines, et d'avoir toujours les pieds chauds et secs. Voici le resultat des recherches de mon Camper au sujet de votre santé qui m'est plus précieuse que la mienne.

Camper est enfin délivré de la pitoyable histoire entre l'Envie et sa famille par le refus net de la mère, de donner jamais la main à une réconciliation quelconque. Ce qui m'a surpris c'est que le Prince, voulant donner à Camper une idée de l'Envie, lui dit que l'Envie pouvoit paroître dans le monde avoir quelque esprit, mais qu'il devoit compter qu'en raisonnant avec elle, ou en lui parlant sur des choses sérieuses, il la trouveroit la plus grande bête du monde. Je suis moins surpris que Camper a trouvé que le Prince lui avoit dit la plus exacte vérité.

Je remercie mon chère Mitri de sa lettre obligeante, et je répondrai au sujet des exagérations au premier moment que j'aurai de loisir. Je baise les mains de ma toute chère Mimi avec transport, et je consulterai de nouveau le nymphé Oreïthis à son sujet, pourvu qu'elle m'écrive.

Hier je vous ai donné en grôs un tableau de Mad. Perrenot, mais dans quelque autre lettre je vous communiquerai | plusieurs singularités de cet esprit tout à fait extraordinaire. Si je pouvois vous faire présent de cette personne singulière, vous l'auriez tout de suite à Munster, et je croirois avoir fait à elle le plus grand bien possible, et à vous un plaisir qu'on trouve rarement dans ce monde, sçavoir celui de pouvoir donner une perfection absolue à une chose quelconque.

Vous me demandez, ma chère Diotime, ce que j'ai voulu dire par être tiré de la en personne d'esprit. C'est que vous avez répondu le plus promptement possible à ma lettre pour ne pas donner dans des détails, et cela a été non seulement en personne d'esprit, mais en sâge que vous avez agi. Lorsque j'ai dit à vous, à moi et à tout homme sur la surface de la terre que nous devons avoir soin que nos défauts ne dégèrent pas en vices, j'ai voulu dire, que si moi par vivacité, par trop de sensibilité, par humeur, je me fais une idée fautive d'un autre, c'est un

default, et si j'agis envers cet autre conformément à cette fausse idée, je commet une injustice, et c'est un vice.

Le Prince a reçu une lettre de Lysis, dont il paroît content. Je ne l'ai pas lue, mais le Prince me dit que Lysis se retablissoit de jour en jour.

Adieu ma toute chère Diotime, aiez mille fois plus de bonheur que moi dans la vie, et voiez à la fin votre Socrate tel qu'il est. Adieu

Σωκράτης

Nous avons gagné déjà ensemble f8 dans la lóterie.

Les feux d'artifice pour Mitri sont de moi. Je voudrois le voir jouer à Althoff.



### *Lettre 2.72 – 29 décembre 1779*

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek Münster, Gallitzin  
Nachlaß, Kapsel 19 [lettre 129].*

La Haye, ce 29 de dec. 1779

Ma toute chère Diotime, je souhaite du fond de mon coeur, que la recette que je vous ai envoyé de Camper fasse un heureux effet sur vos maux, et que je puisse en avoir au plus tôt la nouvelle. Je voudrois que ma santé fût un peu meilleure. Les matins j'ai quelques fois des oppressions de poitrine très sérieuses. Je vais m'assujettir à un regime exact, ce qui joint au secours de notre Gallian me tirera d'affaire je compte. Malgré mes maux je sors et je promène mon ennui chez ma famille maison en maison. Je ne serois guère heureux comme je suis, si je n'avois pas la P. J'ai passé ce matin encore un couple d'heures avec elle. Je n'y fait aucune decouverte jusques ici qui ne fortifie tout ce que je vous en ai dit dans ma derniere.

Dites moi, ma toute chère Diotime, d'où vient-il que depuis que je la connois il me semble que je vous aime, s'il se peut, plus que jamais? Je vois souvent dans elle une si prodigieuse homogeneité et ressemblance avec vous, que je reste dans un etonnement stupide sans pouvoir proferer une parole. Je vous jure qu'elle m'a



servie plusieurs fois de | commentaire à des choses que vous m'avez dites et que je n'avois pas comprises. Elle me dit ce matin que la nature l'avoit formée pour l'amitié, que dès sa tendre jeunesse elle avoit sentie dans l'ame l'ideal d'un ami ou de l'amitié, qui fut toujours son idole. Qu'elle avoit entamée souvent des liaisons, mais que, lorsqu'en comparant les objets avec l'ideal qu'elle portoit dans son coeur, elle s'aperçut de la prodigieuse différence, sa tristesse avoit été si horrible, qu'elle avoit pensé quelques fois à se donner la mort, ne voulant pas vivre dans un monde où il ne se trouva rien de son ideal. Lorsqu'elle me dit qu'elle ne croit pas que dans une âme humaine il puisse s'y trouver une sensibilité supérieure à la sienne, je la crois, car elle m'en a donnée des preuves bien extraordinaire.

Elle pretend s'apercevoir d'une différence entre l'ame d'un homme et entre celle d'une femme, qui ne depend pas du sexe ou des circonstances de la vie. J'avois la petite vanité de croire qu'elle donneroit la preference aux ames masculines. Point du tout. Elle croit que | les ames féminines sont plus près d'un developpement ulterieur. Je vous jure, ma Diotime, que je me sers du tout ce que je lui fait dire dans mes lettres, exactement de ses propres phrases et de ses propres paroles sans y changer rien absolument. Le système qu'elle s'est formé sur l'etat des ames avant cette vie et apres, est aussi extraordinaire que toute sa personne, et comptez que vous en aurez des nouvelles. Etant enfant elle passa pour stupide et opiniatre, et le tableau qu'elle se faisait de son etat alors est exactement celui de notre cher Mitri comme nous l'avons vu autrefois. Voici l'histoire du catechisme dont je vous ai parlé. A 8 ans la rage lui prit de lire. Elle vola tout livre qu'elle pouvait attrapper, et cela lui etoit indifferent de qui c'etoit, pourvu que cela donna des idées. On ne lui apprit rien que le catechisme et la lecture du gros livre ce qui l'ennuya horriblement. Enfin elle accrocha un Ovide, et elle fut etonnée d'y trouver encore d'autres Dieux et des Dieux plus aimables. Elle raisonna la dessus à sa maniere plusieurs semaines, mais à la fin elle s'emancipa à dire tout net à son maître de catechisme, que si Dieu etoit tel que | lui il lui avoit dit, il pourroit lui dire qu'elle ne l'aimeroit jamais, et qu'il auroit beau faire qu'elle vouloit pas l'aimer. Cette affaire fit du fracas dans la maison, elle fit condamnée à quelques chapitres de plus par jour, et dans peu de temps elle parvint à faire cette lecture avec plaisir, puisque cela lui donna le temps de

penser librement à tout ce qu'elle vouloit, sans que le son des paroles ou le mouvement de ses lèvres y missent obstacles. Elle a prodigieusement écrit, et je m'attends de trouver les choses les plus étranges. Rien ne me paroît plus ridicule que d'entendre L'Errata ou le Baromètre faire la description de cette femme étonnante qui seroit le digne objet de l'étude du plus profond philosophe.

Ma toute chère Diotime, je voudrois pour tout au monde qu'elle fût pour toujours avec vous. Vous auriez souvent toutes les deux l'étrange sensation de vous voir réciproquement exactement comme dans un miroir, et quelques fois vous entendriez des choses en psychologie morale, que vous n'avez jamais lue ni pensée. Cette femme n'a fait que creuser dans soi même et dans les âmes des autres. Elle ne dort presque pas, et elle est sujette aux plus horribles maux de tête. Malgré tout cela on ne sauroit voir une imagination plus en règle ni plus sûre.



### *Lettre 2.73 – 30 décembre 1779*

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek Münster, Gallitzin  
Nachlaß, Kapsel 19 [lettre 130].*

La Haye, ce 30 de dec. 1779

Ma toute chère Diotime, je n'ai pas encore de vos nouvelles, ce qui me pèse plus que je ne saurois vous dire, plus que jamais. Aussi tôt que les occupations de mon emploi et quelques maux physiques le permettront, je lâcherai la bride à mon coeur et à mes desirs et vous verrez si j'ai oublié le chemin de Munster. Mais en y venant je vien seul absolument.

Je viens de dîner avec le Prince, Camper et plusieurs autres personnes chez Mr. de St. Saphorin, chez qui j'ai vu beaucoup plus de beaux tableaux, que je n'y avois attendu. Pour lui même il est un amateur comme je les aime. Il n'a rien qui ne soit intéressant par quelqu'endroit. Il me paroît un très bon connoisseur dans les arts, ce qui ne veut proprement dire que ceci: il juge très souvent comme moi je juge et voila tout. Si c'est un éloge, c'est un problème que personne dans l'Univers sauroit résoudre.

Je fus fort étonné de trouver chez lui en original le bronze antique dont j'ai été amoureux fol. C'est la Venus qui tient un pied levé et qui se repose avec le bras gauche sur une urne à long côl. Vous en avez vue l'excellente estampe de Frey dans le Venuti. Il m'a dit que cela lui a coûté prodigieusement à Rome. Je le crois. Si je puis l'accrocher | avec le temps moiennant des tabatieres et autres vilainies de cette nature (excepté pourtant la Rosalba), je lui donne carte blanche et la pièce sera à nous. Cela ne brille pas par une grande finesse de travail, mais sa composition grecque m'enchanté. J'ai cru voir avec plaisir qu'il n'en est pas aussi follement amoureux que moi, et d'ailleurs, les antiques ne sont pas proprement son affaire.

On y a beaucoup parlé du Baromètre, et sur un ton qui ne laisse guère de doute sur le destin de son livre.

Chère Diotime, j'ai travaillé , mais peu à notre Simon; pourtant à une page près il est achevé. Voici le changement que j'ai fait dans l'apologue à l'endroit que vous aviez condamnée. Je vous supplie d'examiner ce changement dans son ensemble avec le reste, et de me dire en amie si vous le trouvez mieux comme cela.

— « l'Arbitre de l'Univers sourit et baise le front de l'immortelle. Elle descend, et avec elle les amours, les vertus, et tout ce qui fait la beatitude du celeste séjour. Les exhalaisons aetherées qui precedent ce cortège se repandent sur toute la surface du globe. Les ames humaines, dont la source est divine, s'imbibent aisement de l'haleine de la Deesse, comme la Pythie se remplit de l'esprit de son Dieu | à l'instant même le monde change, etc. »

Dans quinze jours ou trois semaines vous recevrez, je ne sçai comment deux exemplaires du Simon, l'un pour vous pour garder, l'autre avec prière de vouloir engager dans quelque heure perdue le grand homme de le lire avec vous, et ensuite de m'y marquer en amie et sans menagement tout ce que vous y trouverez ensemble ou en particulier à condamner, à reformer ou à corriger. Ce qui justifie ma prière, c'est que ce petit ouvrage n'a pas été composé à la légère ou à la hâte comme vous le sçavez mieux que personne au monde, ma Diotime.

Après cela je vais achever tout de bon le catechisme, dans la supposition que vous en avez encore besoin. A propos du catechisme, je vous prie de me dire en

peu de mots signifiants, où vous en êtes avec le heros sur cet article, ou ce que vous croiez qu'il pense la dessus.

Hier au soir Camper vint chez moi et m'apporta une longue lettre qu'il avoit reçu du Forster le fils, qui est à Cassel celui qui a vu que la terre est ronde. Dans cette lettre le Prince se trouve, et moi pour beaucoup. Ce sont des plaintes et des excuses, les premieres pour Camper et pour moi, et les dernieres pour Camper lui seul. J'avoue que j'ai pitié de ce pauvre jeune homme, il a été induit en erreur, et on verra ici il n'a pas sçu la carte du pais ni en donner de la tête. | Il paroit que le traitement qu'il a reçu de Camper à Cassel et de moi ici lui fait du tort. Il est juste pourtant de reparer cela en quelque façon.

Je vais ecrire un long billet à Camper avec la permission de le lui envoyer en original, où il verra clairement les raisons de ma conduite envers lui, et quelques lumieres au sujet de ce miserable histoire de l'ourang, et en même temps je ferai disparoître le Prince dans cette affaire.

J'ai été bien païé de ma tendresse pour le Comte Calenfels; il y a deux mois que je lui ai renvoïé sa belle canne avec une lettre dont le debut etoit comme de coutume « Mon très cher et très aimable Comte » et puis le reste etoit du bien beau. Point de reponse jusqu'à l'heure que je vous parle. Voila cette robuste amitié reduite à rien!

Ma toute chère amie, si je vous disois que j'ai sacrifié les plaisirs du cercle à la Cour à celui de vous ecrire et de penser à vous, vous ne jugeriez pas peut-être ce sacrifice très considerable, et vous auriez raison; car pour dire le vrai, c'est l'amour extreme pour la solitude qui me travaille plus que jamais. Je ne jouis nulle part que chez moi, ou chez la P., puisque c'est elle seule qui me rappelle ma Diotime, et c'est elle seule qui me fait bien sentir l'inpassibilité absolue que la Diotime divine puisse être remplaçée dans le coeur de

*Σωκράτης*

Embrassez vos chers enfants pour moi.

Que cette année nous paie richement les ecarts de l'autre, ma Diotime!

